



HAL
open science

L'enfant à tout prix un enfant hors de prix ?

Estelle Oliveira das Neves

► **To cite this version:**

Estelle Oliveira das Neves. L'enfant à tout prix un enfant hors de prix?. Philosophie. 2016. dumas-02127623

HAL Id: dumas-02127623

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02127623>

Submitted on 13 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paul Valéry Montpellier III
UFR 1 Arts, lettres, langues, sciences humaines et sociales
Département psychanalyse

MÉMOIRE DE RECHERCHE

MASTER 2 mention Psychanalyse

Estelle OLIVEIRA DAS NEVES

(2015-2016)

L'ENFANT À TOUT PRIX, UN ENFANT HORS DE PRIX ?

Directeur du mémoire : Professeur Jean-Daniel CAUSSE

*" Et une femme qui portait un enfant dans les bras dit,
Parlez-nous des Enfants.
Et il dit : Vos enfants ne sont pas vos enfants.
Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même,
Ils viennent à travers vous mais non de vous.
Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas.*

*Vous pouvez leur donner votre amour mais non point vos pensées,
Car ils ont leurs propres pensées.
Vous pouvez accueillir leurs corps mais pas leurs âmes,
Car leurs âmes habitent la maison de demain, que vous ne pouvez visiter,
pas même dans vos rêves.
Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux,
mais ne tentez pas de les faire comme vous.
Car la vie ne va pas en arrière, ni ne s'attarde avec hier.*

*Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches vivantes, sont projetés.
L'Archer voit le but sur le chemin de l'infini, et Il vous tend de Sa puissance
pour que Ses flèches puissent voler vite et loin.
Que votre tension par la main de l'Archer soit pour la joie ;
Car de même qu'Il aime la flèche qui vole, Il aime l'arc qui est stable."*

Khalil Gibran, extrait du recueil *Le Prophète*

Introduction

On assiste aujourd'hui à une étrange et inquiétante insistance sur le désir d'enfant, sur l'enfant à tout prix. La question d'*avoir* un enfant occupe une place particulière dans l'existence individuelle comme dans les représentations collectives. L'enfant fait l'objet d'un puissant engouement. C'est d'ailleurs moins l'enfant réel que l'enfant imaginaire qui se trouve véritablement investi. On aime l'enfant qu'on aurait voulu être ou celui qu'on voudrait encore être dans une perpétuation idéalisée de soi-même. On se passionne pour l'enfant mythique, le fruit inatteignable des désirs et des fantasmes parentaux. Enfant idéal, réparateur, comblant, gage d'immortalité... L'enfant a toujours incarné les espoirs déçus et les frustrations inavouées des parents. L'investissement narcissique de l'enfant n'est pas nouveau. Au début du XXème siècle, Freud évoquait déjà *His majesty the baby*, voué à exaucer les rêves non accomplis de ses parents : devenir un grand homme (ou un grand criminel) comme son père, épouser un prince en guise de dédommagement de sa mère¹. Pourtant, le phénomène s'est considérablement accentué en raison, notamment, des évolutions sociales et des progrès scientifiques. La libération des mœurs, la fragilisation du lien conjugal, l'importance croissante accordée aux satisfactions individuelles ont pour effet de placer l'enfant au centre de toutes les attentions. L'enfant est devenu un *moyen* d'épanouissement personnel, une *source* d'amour infini, la *garantie* d'une constance et d'une fidélité sans faille. Par ailleurs, les évolutions biotechnologiques permettent désormais des prouesses dans le domaine de la procréation. L'heure est plus que jamais à la maîtrise et à la programmation des naissances. Le fameux slogan féministe « un enfant quand je veux, si je veux »² est toujours d'actualité mais il doit être universalisé, remanié et complété : « un enfant si je veux, quand je veux et comme je veux ». Les progrès scientifiques nous conduisent en effet vers le tri, la sélection, la détermination du profil génétique des enfants à venir. Ainsi, la passion pour l'enfant pourrait recéler la tentation de le réduire à un objet de besoin. De la célébration de l'enfant-roi à la chosification de l'enfant il pourrait n'y avoir qu'un pas. On entend d'ailleurs de plus en plus souvent – et cela fait frémir – la revendication d'un droit à l'enfant. Le désir d'enfant pourrait bien trouver sa caricature tyrannique dans la volonté impérative d'*avoir* un enfant à tout prix. L'extrême maîtrise de la procréation soulève donc un paradoxe : elle délivre de l'angoisse d'avoir un enfant par « accident », mais l'enfant du désir absolu n'est pas en meilleure position

¹ Sigmund FREUD, *Pour introduire le narcissisme*, Paris, Ed. Payot & Rivages, 2012, p. 65.

² Slogan du Mouvement de libération des femmes, 1970.

que l'enfant non désiré d'autrefois. Si auparavant on pouvait se demander ce que signifiait pour l'enfant de ne pas avoir été désiré, aujourd'hui on peut s'interroger sur ce que lui coûte de l'avoir trop été.

Avant d'aller plus loin dans notre problématisation, il semble important de s'interroger sur le bien-fondé d'un tel questionnement dans le champ de la psychanalyse. En intervenant dans l'espace social, la psychanalyse ne risque-t-elle pas de prendre la figure d'une intrusion quasi-normative ? En abordant un tel sujet sous l'angle psychanalytique, ne risque-t-on pas de succomber à la tentation de faire de la psychanalyse une nouvelle morale ? La psychanalyse risque toujours de tomber dans le travers d'adopter une position dogmatique, c'est-à-dire de prétendre pouvoir dire le bien ou la vérité à propos d'un fait de société : « comment *bien* désirer un enfant », « quel est la *bonne* posture d'un parent à l'égard de son enfant ? », « comment avoir le *bon* enfant *bien* dans sa peau ? ». On devine aisément qu'il ne s'agit plus là de psychanalyse, ou alors d'une psychanalyse dénaturée et instrumentalisée. A l'inverse, la pensée psychanalytique est subversive. Si elle intervient dans le champ social, c'est pour s'en décaler, faire un pas de côté par rapport aux normes et aux idées ambiantes. Dès ses commencements, au tout début du XX^{ème} siècle, la psychanalyse est à contre-courant. Nous pouvons concevoir les polémiques suscitées par la publication de l'ouvrage *Trois essais sur la théorie de la sexualité* dans lequel Freud traite de la sexualité infantile. Nous pouvons encore imaginer l'indignation lorsque Freud soutient que l'hystérie n'est pas exclusivement féminine. Mais à bien y réfléchir, l'existence de l'inconscient n'est-elle pas encore aujourd'hui une idée subversive ? A une époque où tout semble régir par le savoir, comment admettre qu'un Autre pense, agit, désire à notre insu ? A l'ère de la maîtrise, comment concevoir qu'une part de soi-même demeure insaisissable ? La tentation de désamorcer la charge subversive de la psychanalyse trahit toujours « *un désir de prendre le contrôle de ce qui représente un danger et s'apparente même à un mal comme en témoigne le jugement qu'on prête à Freud au moment où, en 1909, il monte sur le paquebot qui doit le conduire en Amérique du Nord en compagnie de Jung et de Ferenczi. "Je leur apporte la peste", aurait-il dit à propos des américains, témoignant par là de la façon dont il pensait que la psychanalyse serait perçue* »³. Ce danger, ce mal, cette peste qu'apporte Freud, c'est sa découverte de l'inconscient : « *un insu, non pas seulement au sens de ce qui cherche à se dire et qu'on ne sait pas, mais de ce qui est un trou*

³ Jean-Daniel CAUSSE, « *La cure analytique : un salut profane ?* » Consulté en ligne : <http://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2008-3-page-377.htm>.

dans le savoir et qui, par là même, le constitue. Il y a le réel. La psychanalyse tient dans ce rapport au réel »⁴. C'est cette étrangeté de l'inconscient qui fait qu'on résiste à la psychanalyse et que, parfois, « la psychanalyse se résiste à elle-même »⁵. Un travail en psychanalyse implique un devoir d'humilité qui consiste à admettre qu'une part nous échappe et que c'est justement ce qui nous permet de continuer à penser. Il ne s'agit donc pas de censurer la psychanalyse en l'empêchant de s'exprimer sur des faits de société, mais de prendre garde à trouver une juste distance entre l'auteur et l'écrit pour que la pensée psychanalytique reste subversive. Notre travail consistera donc, notamment, à ne pas résister à la psychanalyse.

Comment penser l'insaisissable à une époque dominée par l'idée de la maîtrise ? La rationalité technique et scientifique invite à penser que rien ne lui échappe, que tout dans la procréation peut être calculé, programmé et déterminé. Pourtant, malgré la maîtrise et la programmation, l'enfant en tant que sujet de l'inconscient échappe fondamentalement au calcul. *« Il apparaît au sens où "apparaître" accomplit une attente et, en même temps, il déjoue les constructions imaginaires »⁶. L'enfant est programmé pour ne pas l'être. Il est déterminé à l'indéterminé. Toutefois, la ferveur du désir parental ne risque-t-elle pas de peser sur le destin de l'enfant ? L'enfant à tout prix est-il déterminé à payer le prix de l'inattendu ? Comment articuler la maîtrise de la procréation et la conception de l'enfant comme surgissement, imprévisible, puissance de l'indéterminé ?*

Si la famille est un lieu d'amour et de bienveillance, elle est aussi l'espace privilégiée de la haine et de la violence. De quelle nature est la violence qui travaille en secret la passion pour l'enfant (Titre premier) ? A bien des égards, l'enfant de la maîtrise apparaît comme l'enfant du possible. Celui pour lequel, à l'instar de ses parents, tout sera possible. Mais n'est-il pas plutôt captif du désir dont procède sa naissance (Titre II) ? Heureusement, l'enfant qui vient n'est pas seulement l'enfant imaginaire. Il est aussi l'enfant réel qui fait effraction dans l'imaginaire des parents, une trouée dans leurs désirs, et permet ainsi à l'impossible d'advenir. Etre parent, n'est-ce pas miser sur l'impossible comme gage de liberté pour l'enfant (Titre III) ?

⁴ Jean-Daniel CAUSSE, « Faut-il brûler les humanités... ? Et si on commençait tout de suite par la psychanalyse ? » In *Faut-il brûler les humanités et les sciences humaines et sociales ?* Sous la direction de Marc CONESA, Pierre-Yves LACOUR, Frédéric ROUSSEAU, Jean-François THOMAS, Paris, Ed. Michel Houdiard, 2013, p. 177.

⁵ Anne BOURGAIN, *La langue et le corps à l'épreuve de l'inconscient*, Colloque du 06/02/2016, Université Paul Valéry.

⁶ Jean-Daniel CAUSSE, « Filiation et transmission » In *Introduction à l'éthique, Penser, croire, agir*, Paris, Ed. Labor et Fides 2009, p. 433-434.

TITRE PREMIER

LA PASSION DE L'ENFANT : AMOUR, VIOLENCE ET FILIATION



Le Caravage, Le sacrifice d'Isaac (1598-1603)

Laïos règne sur Thèbes avec son épouse Jocaste. Un oracle l'avertit que si un enfant naît de leur union, il tuera son père et épousera sa mère. L'enfant vient au monde et Laïos décide l'infanticide pour échapper à son destin. Il transperce les pieds du nouveau-né et ordonne qu'il soit exposé au mont Cithéron. Mais l'enfant est sauvé. Il est confié à un berger qui le remet à Polybe, roi de Corinthe, qui le nomme Œdipe et l'élève comme son fils. Plus tard, Œdipe doute de ses origines. Il cherche la vérité auprès d'un oracle qui, sans lui donner de réponse, déclare qu'il tuera son père et couchera avec sa mère. Œdipe s'éloigne de Corinthe pour échapper à son destin. Sur la route, il se querelle avec un inconnu et l'assassine. Cet homme est Laïos, son père. Œdipe arrive à Thèbes et libère la ville de la Sphinx. Il en devient le roi et épouse Jocaste. Un jour, la peste s'abat sur Thèbes. La mort de Laïos doit être vengée. Œdipe mène l'enquête pour trouver le meurtrier. Orienté par le devin Tirésias, « *le seul de tous les hommes en qui la vérité s'est enracinée* »⁷, il consulte deux vieux serviteurs. L'un est celui qui a reçu ordre de Laïos de l'exposer, l'autre est le berger qui l'a confié à Polybe. La vérité est dévoilée. Jocaste se suicide et Œdipe se crève les deux yeux pour ne pas voir l'infamie de sa destinée.

*« Ô lumière je voudrais aujourd'hui te contempler pour la dernière fois !
Tel j'apparais : le fils qui n'aurait pas dû naître, l'époux de celle qu'il ne fallait pas épouser,
le meurtrier de ceux que je n'aurais pas dû tuer ! »*⁸

Quelle est cette effroyable destinée qui poursuit inexorablement père, mère et fils ? Quel est ce terrible *fatum* scellé sur la filiation ? La tragédie d'Œdipe met en scène la violence fondamentale à l'œuvre dans la filiation : la révolte contre la naissance du fils qui annonce la mort du père. Si la famille est un lieu d'amour, elle est aussi l'espace privilégié du conflit et de la violence. Famille, je vous aime ; *famille, je vous hais !*⁹ L'amour et la haine s'entrechoquent et s'entremêlent au cœur de la filiation. Aujourd'hui, l'enfant fait l'objet d'un véritable engouement. On éprouve à son égard un enchantement, un amour débordant, une passion qui semble faire fi de la haine. Notre époque aurait-elle désinvesti la dimension tragique de la filiation ? Ou au contraire, la passion de l'enfant recèlerait-elle une terrible violence ? Peu importe l'époque, nous sommes tous en premier lieu des enfants exposés. Tout homme naît au risque de mourir (chapitre premier). Une violence fondamentale est au cœur de l'amour (chapitre II). Et s'il faut distinguer la violence qui fait mourir de celle qui porte la vie, l'envers de la passion est toujours le sacrifice (chapitre III).

⁷ SOPHOCLE, *Œdipe Roi*, Paris, Ed. Hachette, 2007, p. 32-33.

⁸ *Ibid.* p. 100.

⁹ « *Familles, je vous hais !* » : André GIDE, « *Les nourritures terrestres* » In Claude THELOT, *Anthologie de la littérature française sur la famille*, Paris, Ed. Le cherche midi, 2008, p. 118.

CHAPITRE PREMIER

NAÎTRE AU RISQUE DE MOURIR

Notre époque fait de l'enfant un véritable objet de passion. La famille, quant à elle, est la plupart du temps assimilée à un lieu de bienveillance et de protection. Enfant roi, ardemment désiré, sujet de droits et de libertés, il ne faut pas pour autant oublier sa fragilité. Un aperçu historique de l'appréhension juridique de l'enfance permet de comprendre que l'enfant est souvent menacé au sein même de sa famille (I). Le droit ne cesse d'évoluer dans le sens d'une reconnaissance croissante de la spécificité de l'enfance. Il a pour fonction d'endiguer la violence fondamentale à l'œuvre dans la filiation (II). De tout temps, la famille est un lieu de violence et l'enfant un objet d'ambivalence. L'amour est la haine coexistent au cœur de la filiation (III).

I. L'enfant victime de sa famille

Dans l'antiquité romaine, l'enfant est placé sous la puissance perpétuelle du père. Le *Pater familias* est maître de la maison, chef de la famille, détenteur de la *patria potestas*. Le temps de sa vie, il exerce un pouvoir absolu sur l'ensemble de sa descendance. L'existence de l'enfant dépend entièrement de sa volonté. Le *pater* peut accepter ou rejeter l'enfant dès sa naissance au nom du droit d'exposition. S'il le laisse vivre, il conserve sur lui autorité et commandement, la possibilité de le vendre, un droit de vie et de mort. Durant la période médiévale, le *mundium* germanique s'inscrit dans la continuité de la *patria potestas*. Le pouvoir du père reste redoutable mais il est temporaire et semble davantage s'appliquer à la protection de l'enfant. Si le droit de correction subsiste, il apparaît comme une mesure éducative et aboutit rarement à la mort de l'enfant. En France, à la même époque, la puissance paternelle s'inspire à la fois du *mundium* et de la *patria potestas*. Néanmoins, en cas de mort ou de blessure grave de l'enfant, les parents sont susceptibles d'être traduits en justice. Sous l'Ancien Régime, la situation de l'enfant ne subit pas d'amélioration. Au contraire, le pouvoir paternel est renforcé sous l'influence de l'absolutisme. La monarchie considère la toute-puissance du père nécessaire au bon fonctionnement d'une société hautement hiérarchisée. En ce sens, l'Edit Royal de 1639 dispose que « *la révérence naturelle des enfants envers leurs parents est le lien de la légitime*

obéissance des sujets envers leur souverain »¹⁰. L'enfant est dans un réel état de soumission et le droit de correction est largement employé. Le père peut exhérer ses enfants ou les faire incarcérer discrétionnairement par le biais des lettres de cachet. A cette époque, l'abandon et l'infanticide sont fréquents. L'Etat commence à organiser le recueil des enfants abandonnés. En 1638, la création de l'œuvre des enfants trouvés par Saint Vincent de Paul permet aux parents de déposer les enfants qu'ils ne peuvent pas assumer dans les églises. Mais la plupart des enfants meurent dans les lieux d'accueil faute de soin et de nourriture, ceux qui survivent doivent aller travailler. La spécificité de l'enfance commence à être prise en compte avec les Lumières. Le pouvoir parental est toujours considérable mais il doit être limité et surtout se fonder sur les besoins de l'enfant. La famille dispose d'un devoir moral et spirituel. Elle doit préserver l'enfant en tant que futur homme. Toutefois, cette nouvelle appréhension de l'enfance n'est pas consacrée sur le plan juridique. L'enfant ne bénéficie toujours pas de protection ni de droits reconnus.

La société post révolutionnaire engage les premiers pas vers la protection de l'enfant contre sa famille. L'Etat cherche un nouvel équilibre entre l'autonomie familiale et une ingérence nécessaire à la sauvegarde de l'enfant. A partir de 1790, les tribunaux de famille prennent la place du droit de correction. La loi du 28 août 1792 supprime l'autorité perpétuelle du père. L'enfant n'est soumis à la puissance paternelle que pendant sa minorité, soit jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Le sort des enfants abandonnés est également amélioré. Le décret du 28 juin 1793 oblige l'Etat à prendre en charge les orphelins et à prévoir dans chaque district un lieu où les femmes peuvent accoucher en secret. Le code pénal de 1810 inaugure la condamnation de l'infanticide en son article 300. Il condamne le défaut de déclaration du nouveau-né et organise les infractions relatives à l'abandon de l'enfant par les articles 349 à 353. L'ère industrielle accroît considérablement l'immixtion de l'institution judiciaire dans la sphère familiale. La loi du 28 mars 1882 tend à soustraire l'enfant de l'emprise de sa famille. Elle rend obligatoire l'instruction primaire des enfants âgés de six à treize ans. Désormais, le père ne dispose plus librement de la force de travail de ses enfants. La loi du 24 juillet 1884 limite l'abus du droit de correction en consacrant la déchéance de la puissance paternelle. Les lois des 2 et 19 avril 1890 inaugurent la répression des violences, voies de fait, actes de cruauté et attentats commis sur mineurs. La peine est aggravée si l'auteur du crime est un ascendant. Le XX^{ème} siècle est un tournant dans la protection de l'enfant contre sa famille. Cela passe par l'intrusion croissante de l'institution judiciaire dans la sphère familiale et la proclamation progressive des droits de

¹⁰ Martine SEGALEN, *A qui appartiennent les enfants ?*, Paris, Ed. Tallandier, 2010, p. 19.

l'enfant. Le droit s'applique à décoller l'enfant de la cellule familiale afin de préserver sa vie et de défendre sa liberté. Le 20 novembre 1959, la déclaration des droits de l'enfant reconnaît des droits spécifiques à l'enfance et affirme la responsabilité des adultes envers les mineurs. Le 20 novembre 1989, la Convention internationale des droits de l'enfant consacre la préoccupation des pouvoirs publics quant à la satisfaction des besoins fondamentaux de l'enfant (article 5, 7, 8, 18, 19, 20 et 21). Elle affirme le droit inhérent à la vie de tout enfant (article 6) et énonce la possibilité de séparer l'enfant de sa famille en cas de maltraitance ou de négligence (article 9). Le 25 janvier 1998, le Conseil de l'Europe adopte la Convention européenne sur l'exercice des droits de l'enfant. Le 25 octobre 2007, la Convention sur la protection des enfants contre l'exploitation et les abus sexuels est également adoptée. Ce bref historique met en évidence la complexité du lien entre l'enfant et sa famille. L'enfant naît au risque de mourir. S'il vit, il est exposé aux phénomènes de pouvoir, de soumission et de chosification. Qu'importe l'époque et la culture, la famille est un lieu de violence et l'enfant un objet d'ambivalence. L'amour et la haine sont au cœur de la filiation. « *Si la civilisation du droit civil a évolué dans le sens d'une individualisation du fils, jusqu'aux récents idéaux contemporains de liberté des enfants, il n'est pas au pouvoir de la civilisation occidentale d'abolir la logique inconsciente* »¹¹. Ce qui soutient la violence dans la filiation – le fantasme inconscient de toute-puissance – peut être remanié, déplacé, détourné. Mais il n'en demeure pas moins une donnée de base de la condition humaine.

A travers les âges, les systèmes juridiques progressent sur fond de refoulement, de mise à l'écart d'une violence fondamentale qui continue néanmoins à se manifester dans le champ clos des subjectivités. Cet élément permet d'appréhender la fonction du droit dans la filiation (II).

II. La fonction du droit dans la filiation

Dans son ouvrage *Le Malaise dans la culture*, Freud définit la culture comme « *la somme totale des réalisations et des institutions par lesquelles notre vie s'éloigne de celle de nos ancêtres animaux et qui servent à deux fins : la protection des hommes contre la nature, et le règlement des relations des hommes entre eux* »¹². La culture extirpe l'homme de l'animal. Elle

¹¹ Pierre LEGENDRE, *Leçon IV. L'inestimable objet de la transmission. Etude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Ed. Fayard, 2004, p. 27.

¹² Sigmund FREUD, *Le Malaise dans la culture*, Paris, Ed. Flammarion, 2010, p. 107.

doit donc le protéger de la nature sauvage qui l'environne, mais elle doit aussi le défendre contre la violence de sa propre nature. La culture se constitue par le refoulement nécessaire de la violence archaïque présente au cœur de l'homme. Elle organise sa pacification et sa ritualisation en lui aménageant un cadre acceptable ou s'exercer. Elle la socialise par du langage, des échanges symboliques, une quantité diverse et variée de rites ou de procédures¹³. En ce sens, la culture implique la « *fonction du droit* »¹⁴ qui est une indispensable violence faite à la violence pour permettre l'essor et la perpétuation de toute communauté humaine. Dans un échange avec Einstein, organisé en 1932 par la Société des Nations avant d'être publié l'année suivante sous le titre : *Pourquoi la guerre ?*, Freud énonce que le droit s'origine de la violence pour ne jamais plus pouvoir se passer d'elle. Il remonte aux origines de l'humanité pour montrer comment la violence s'est progressivement transformée en droit. Il explique qu'à un stade primitif, les conflits qui surgissent entre les hommes sont résolus par la seule violence. C'est d'abord la force musculaire puis l'usage des instruments qui départagent les volontés, hiérarchisent les hommes et organisent le pouvoir. « *Tel est donc l'état originel, le règne de la puissance supérieure, de la violence brutale ou intellectuellement étayée. Nous savons que ce régime s'est modifié au cours de l'évolution, et qu'un chemin a conduit de la violence au droit – mais lequel ?* »¹⁵. Selon Freud, la violence s'est changée en droit par l'union des plus faibles contre les plus forts. La force des individus ainsi rassemblés représente le droit. Ce dernier parvient à briser la violence auparavant exercée par un seul homme. « *Nous voyons donc que le droit est la force de la communauté. C'est encore la violence, toujours prête à se retourner contre tout individu qui lui résiste, travaillant avec les mêmes moyens, attachée aux mêmes buts ; la différence réside, en réalité, uniquement dans le fait que ce n'est plus la violence de l'individu qui triomphe, mais celle de la communauté* »¹⁶. Ainsi, la violence originaire de l'homme est endiguée par une violence institutionnalisée ou « *culturalisée* ». Faute de pouvoir arracher la violence de l'homme, le droit la contient et l'empêche de déborder. Il n'évacue pas la violence mais impose sa réorientation et organise son réinvestissement sur le fond d'un archaïque qui demeure toujours présent.

Dans le champ de la filiation, le droit est le « *radeau institutionnel qui permet à l'humain, dans toute culture, de traverser la vie* »¹⁷. Par une série de montages juridiques, il énonce et

¹³ Jean-Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* » In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011, p. 78.

¹⁴ *Ibid.*, p. 70.

¹⁵ Sigmund FREUD, *Pourquoi la guerre ?*, Paris, Ed. Payot & Rivages, 2005, p. 45.

¹⁶ *Ibid.*, p. 45.

¹⁷ Pierre LEGENDRE, *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le père*, Paris, Ed. Flammarion, 1989, p. 9.

sanctionne les interdits nécessaires à l'assomption subjective. Il met en paroles les interdits d'inceste et de meurtre afin d'éviter qu'ils ne soient mis en actes. Le droit sert ce que Pierre Legendre appelle le principe de Raison ; c'est-à-dire le principe généalogique qui permet la différenciation et la subjectivation humaine. En effet, « *si les institutions ont une fonction décisive dans l'assignation de chaque sujet sous un statut de Raison, de non-folie, cela passe par la reconnaissance successive des places, sans confusion. Le cycle de la vie fait passer l'être humain d'un point généalogique à l'autre, de la place de fils à celle de père, de fille à celle de mère. Successivement donc, sans télescopage, c'est-à-dire sans délirer*¹⁸. La généalogie ne procède pas d'une accumulation de places mais d'une permutation symbolique du sujet à travers des places juridiquement désignées. Garant de la distribution successive des places, le droit structure l'entité familiale. Il empêche qu'elle ne se change en chaos. L'enfant oblige ses parents à remonter d'un cran dans l'ordre des générations. Il vient donc contrarier leur vœu secret d'éternité. L'enfant naît au risque de mourir car le désir inconscient d'annuler sa venue est toujours premier. Le désir parricide est inhérent à la filiation. En droit romain, le parricide désigne le fait de tuer parents ou enfants. Il ne s'agit pas d'un crime ordinaire. « *La tradition l'appelle un "crime incroyable" car c'est prétendre, à travers cet homicide, anéantir l'ordre du monde* »¹⁹. Selon une maxime issue du droit romain, l'auteur du parricide hâte la parole des oracles : « *fata properaverit* »²⁰. Le parricide est le crime de celui qui, prenant la place des dieux, s'empare du destin. C'est un crime contre l'agencement généalogique qui fait de chacun le fils ou la fille de ses parents, le père ou la mère de son enfant. Il répond à la tentation d'anéantir l'édifice symbolique de la filiation. Le parricide est l'expression pure du désir de toute-puissance qui excède l'ordre humain. C'est pourquoi, le code de Justinien sanctionne l'auteur du parricide par la mort donnée au cours d'un cérémonial l'excluant de l'humanité : « *si quelqu'un a hâté la mort de son père ou de sa mère, et autres ascendants, ou de son fils ou de sa fille, et autres descendants, – qu'il ait accouché de son crime en secret ou au grand jour –, qu'il soit puni de la peine du parricide. Qu'il ne reçoive la mort, ni par le glaive, ni par le feu, ni par quelques autres peines ordinaires ; mais cousu dans un sac de peau, enfermé avec un chien, un coq, une vipère et un singe, dans cet espace étroit pour bêtes sauvages, qu'il se mélange à l'intimité des serpents. Et selon la contrée, qu'il soit privé de tous les éléments, que*

¹⁸ Pierre LEGENDRE, *Leçon IV. L'inestimable objet de la transmission. Etude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Ed. Fayard, 2004, p. 37.

¹⁹ Pierre LEGENDRE, *La fabrique de l'homme occidental*, Paris, Ed. Mille et une nuits, 2000, p. 19.

²⁰ Pierre LEGENDRE, *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le père*, Paris, Ed. Flammarion, 1989, p. 36.

durant sa survie le ciel lui soit enlevé, et que la terre lui soit refusée après sa mort »²¹. Le droit a pour fonction de soutenir l'ordre symbolique de la filiation. Il entrave le désir de toute-puissance pour que la famille puisse être un espace porteur de vie. En ce sens, il opère un « véritable forçage institutionnel du sujet »²² : le désir est limité, la toute-puissance est endiguée, l'individu est « culturalisé ». Ainsi, c'est violence contre violence. La violence institutionnelle du droit contre la violence pulsionnelle du sujet. La violence qui porte la vie contre la violence qui engendre la mort. En effet, chaque fois que l'ordre généalogique est brouillé, la famille se change en magma et la vie ne vit pas. « *Tel est l'enjeu à l'échelle sociale : écraser la vie ou la faire vivre, car il ne suffit pas de produire de la chair humaine, encore faut-il l'instituer* »²³. Il est possible de faire encore un pas supplémentaire et d'affirmer, à l'instar de Pierre Legendre, la « fonction clinique du droit »²⁴. Le droit intervient en tant que tiers entre l'enfant et sa famille. Il décolle l'enfant de l'entité familiale pour lui permettre de vivre. En instituant de l'écart, le droit fabrique de la liberté. Il assure la différenciation et la subjectivation de chaque enfant. Il permet aux fils et aux filles de naître au risque de vivre dans leur génération.

Le droit a pour fonction d'entraver la violence fondamentale au cœur de la filiation. La naissance de l'enfant est à la fois porteuse de vie et annonciatrice de mort. L'enfant est un objet d'ambivalence. Il met en évidence l'amour et la haine à l'œuvre dans la filiation (III).

III. L'enjeu de l'enfant

L'enfant qui vient ouvre la dialectique de la vie et de la mort. Il rappelle que le retrait des uns est la condition nécessaire à la venue des autres. L'enfant pose le retrait comme la condition fondamentale de l'humanité. La filiation s'articule à la notion de limite dans une dimension éthique. Elle signifie que nul n'est tout-puissant, que chacun dépend de ce qui précède, que tout homme doit à son tour transmettre ce qui lui a été donné pour vivre aux suivants. « *Notre mort a un sens, car elle fait vivre la construction humaine dont nous sommes l'expression passagère,*

²¹ Code Justinien, 9, 17 (« *De ceux qui ont tué parents ou enfants* »), cité In Pierre LEGENDRE, *La fabrique de l'homme occidental*, Paris, Ed. Mille et une nuits, 2000, p. 20.

²² Pierre LEGENDRE, *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le père*, Paris, Ed. Flammarion, 1989, p. 47.

²³ Pierre LEGENDRE, *Leçon IV. L'inestimable objet de la transmission. Etude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Ed. Fayard, 2004, p. 10.

²⁴ Pierre LEGENDRE, *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le père*, Paris, Ed. Flammarion, 1989, p. 196.

comme dit le poète latin Virgile, "les pierres vivantes" »²⁵. La filiation inscrit l'homme dans un rapport au manque et à la perte. Elle délimite son existence le temps d'une génération. La généalogie est à la fois un processus de différenciation et de subjectivation au sein de la filiation. Elle permet à chacun de compter pour « un », de n'occuper rien que sa place mais toute sa place dans sa génération. Elle autorise chaque nouveau venu à se situer dans le « *roman familial* »²⁶ et à y inscrire sa propre histoire. La généalogie est un processus créatif qui permet à l'enfant d'être différent de ses ascendants et d'inventer un autre chemin que celui qui lui a été tracé. En ce sens, « *la généalogie fonctionne comme l'objection fondatrice au désir humain primordial* »²⁷. Elle contient le désir incestueux qui tend à transformer l'entité familiale en magma. Freud soutient que « *les désirs incestueux sont un héritage humain primitif et n'ont jamais été tout à fait surmontés* »²⁸. L'altérité de l'enfant n'est pas donnée. Bien au contraire, elle est une épreuve difficile et fait l'objet d'une conquête fragile. La filiation est empreinte de violence car elle est le théâtre d'un « *drame psychique* »²⁹ : « *les voies de la filiation cherchent à produire du sujet autre, différencié, singularisé, grâce notamment à la loi qui prohibe l'inceste, mais ce travail s'accomplit sans cesse contre notre propre tendance humaine, nihiliste si l'on veut, à ne vouloir que le même* »³⁰. La violence habite la tentation inconsciente d'annuler la venue de l'enfant, de faire de sa naissance une histoire qui ne commence rien mais qui répète ce qui a déjà eu lieu.

De nos jours, l'enfant occupe une place particulière dans l'existence individuelle comme dans les représentations collectives. L'enfant, sujet de droits et de libertés, tend à devenir l'objet d'un droit et d'une liberté. On trouve une inquiétante insistance sur le désir d'enfant, l'enfant à tout prix, le droit à l'enfant. L'enfant semble être devenu un moyen d'épanouissement, une source de bonheur, la garantie d'un amour infini. Dans les années 1990, la sociologue Irène Théry révèle que la famille n'est plus identifiée à partir du couple mais à partir de l'enfant³¹. « *A l'idéal d'indissolubilité du couple se substitue progressivement celui d'indissolubilité de la filiation, comme pivot de la sécurité symbolique face à l'inanité du temps et de l'être* »³². La

²⁵ Pierre LEGENDRE, *La fabrique de l'homme occidental*, Paris, Ed. Mille et une nuits, 2000, p. 8.

²⁶ Sigmund FREUD, « *Le roman familial des névrosés* » In *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Ed. Puf, 1973, p. 157.

²⁷ Pierre LEGENDRE, *Leçon IV L'inestimable objet de la transmission. Etude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Ed. Fayard, 2004, p. 38.

²⁸ Sigmund FREUD, *La question de l'analyse profane*, p. 32, consulté en ligne : http://classiques.ugac.ca/classiques/freudsigmund/psychanalyse_et_medecine/psychanetmedecine.html.

²⁹ Jacques LACAN, *Les complexes familiaux*, p. 19, consulté en ligne : <http://aejcpp.free.fr/lacan/1938-03-00.htm>.

³⁰ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 45.

³¹ Irène THERY, *Le démariage*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1996, p. 357.

³² *Ibid.*, p. 133.

fragilité du couple conjugal conduit notre époque à chercher de la fiabilité et de la constance du côté de la filiation. « *L'enfant se trouve requis pour soutenir ce que la conjugalité parvient mal à assurer. Il est appelé à tisser un lien que le rapport amoureux assure difficilement dans la durée. Il marque un rapport au temps qui est souvent perturbé ou perdu. Il est perçu comme le lieu de la fidélité* »³³. L'enfant est appelé à répondre au désir d'être aimé inconditionnellement. Cette passion de l'enfant semble saturée d'un amour narcissique. Selon Freud, l'amour narcissique consiste à aimer ce que l'on est soi-même (à soi-même), ce que l'on a été soi-même, ce que l'on aimerait être soi-même, la personne qui était une partie de notre propre soi³⁴. En somme, l'homme qui aime selon le type narcissique se cherche lui-même dans l'objet d'amour. L'autre devient alors le prolongement, le double, voire l'ombre de son moi. La passion contemporaine pour l'enfant est-elle exempte de toute violence ?

Depuis toujours, l'enfant naît au risque de mourir. Le droit progresse sur fond de refoulement d'une violence archaïque qui ne cesse jamais de se manifester dans le champ clos des subjectivités. Une violence fondamentale reste à l'œuvre dans la filiation. Néanmoins, il est nécessaire de faire la distinction entre une violence force de mort et une violence puissance de vie. Les racines indo-européennes du terme « violence » ont donné les mots *bios* en grec et *vita* en latin qui signifient la vie au sens d'un élan, d'une poussée, d'une puissance vitale. Le terme français « violence » n'apparaît qu'au XVIII^{ème} siècle et désigne alors des puissances naturelles telles que le vent, la tempête, la maladie ou la force des passions. C'est bien plus tard que la violence prend une connotation morale en qualifiant une émotion ou un acte relevant d'une force intense, brutale et destructrice³⁵. La violence est toujours une manifestation de l'existence humaine. Au-delà du bien et du mal, elle est ambivalente. Elle peut porter la vie comme engendrer la mort. Reste à savoir quelle violence travaille en secret la passion de l'enfant. S'agit-il de la violence qui fait vivre ou de celle qui fait mourir (Chapitre II) ?

³³ Jean-Daniel CAUSSE, « *Filiation et transmission* » In *Introduction à l'éthique, Penser, croire, agir*, Paris, Ed. Labor et Fides 2009, p. 432.

³⁴ Sigmund FREUD, *Pour introduire le narcissisme*, Paris, Ed. Payot & Rivages, 2012, p. 64.

³⁵ Jean Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* » In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011 p. 72.

CHAPITRE II

LA VIOLENCE AU CŒUR DE L'AMOUR

A une époque où l'amour conjugal ne semble plus pouvoir faire face à la mouvance des désirs personnels, à l'attrait de la liberté, ou encore à la menace du temps, l'enfant se trouve requis pour répondre au désir d'être aimé inconditionnellement. L'amour fait l'épreuve de la violence car il confronte le sujet à l'écart, au manque et à la différence. La demande d'amour fusionnel adressée à l'enfant peut-elle être envisagée comme la tentative d'échapper à l'intolérable insatisfaction amoureuse ? Il semble qu'une terrible violence travaille en secret la passion de l'enfant (I). Cet amour débordant pourrait bien cacher une profonde haine pour l'altérité du fils ou de la fille à venir. La haine est une violence au cœur de l'amour (II). Toutefois, il convient de ne pas confondre la haine qui rend l'amour vivant avec celle qui le change en une funeste capture (III).

I. L'insurmontable incomplétude du sexe

Le mot « sexe » vient du latin *secare* qui signifie couper ou séparer. *Secare, secatum*, désigne la marque faite par entaille³⁶. Le sexe figure l'impératif biologique qui divise l'humanité en deux catégories ; d'un côté l'homme et de l'autre la femme. Il inscrit en l'homme une limite symbolique ; l'impossibilité d'être tout. Le sexe contient une épreuve violente. Il révèle l'incomplétude de l'être et renvoie chacun au manque qui le constitue. Comment contourner le choc de la différence des sexes ? Est-il possible de surmonter cette blessure primordiale ? Dans *Le Banquet* de Platon, le poète Aristophane octroie ce pouvoir à l'amour. *Eros* vient au secours des hommes, il est leur médecin, il les guérit de maux dont la guérison constitue le plus grand bonheur pour le genre humain. Aristophane fait le récit d'une complétude originaire que seule l'union amoureuse permet de rétablir. Il imagine les premiers humains sans manque et pourvus de toutes les différences. De nature sphérique, chacun possédait quatre mains et quatre jambes, un cou rond, deux visages opposés l'un à l'autre, et deux sexes. Leur force était redoutable et leur arrogance immense. Si bien que Zeus décida de les couper en deux et chargea Apollon de parfaire le travail. Une fois les humains dédoublés,

³⁶ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 101.

chaque morceau regrettait sa moitié et tentait vainement de s'unir à elle. Tous s'enlaçaient dans l'espoir de se confondre à nouveau en un seul être et finissaient par mourir de ne jamais y parvenir. Pris de pitié, Zeus transporta le sexe sur le devant du corps humain pour rendre la retrouvaille de l'unité possible au moyen du rapport sexuel. « *C'est donc de cette époque aussi lointaine que date l'implantation dans les êtres humains de cet amour, celui qui rassemble les parties de notre antique nature, celui qui de deux êtres tente de n'en faire qu'un seul pour ainsi dire guérir la nature humaine* »³⁷. Aristophane soutient ainsi l'idée d'une complémentarité des sexes, c'est-à-dire la croyance selon laquelle, dans le rapport amoureux, chacun est pour l'autre ce dont il manque fondamentalement. L'amour consiste à surmonter l'épreuve de la différence pour enfin ne faire qu'Un dans une seule et même jouissance.

Dans le *Séminaire XX*, Lacan énonce : « *nous ne sommes qu'un. Chacun sait bien sûr que ce n'est jamais arrivé entre deux qu'ils ne fassent qu'un. C'est de là que part l'idée de l'amour* »³⁸. Selon Lacan, la jouissance unifiante est impossible car, en ce qui concerne l'humain, « *il n'y a pas de rapport sexuel* »³⁹. L'un et l'autre sexe ne se trouvent pas dans un rapport de complémentarité mais dans une relation où demeure toujours ce qui manque à chacun. L'Un du rapport sexuel – « *ce seul Un qui nous intéresse* »⁴⁰ – est impossible car il est synonyme de mort. Il s'agit d'une jouissance totalisante qui aurait pour conséquence un retour « *en deçà de la division des sexes, et donc en deçà de la barrière du langage* »⁴¹. Ainsi, la sexualité n'est pas le lieu d'une fusion mais l'espace où chacun est amené à apprécier son propre manque. C'est aussi ce qu'écrit Levinas dans *Le temps et l'autre*, au sein d'un chapitre consacré à L'Eros : « *la différence des sexes n'est pas non plus la dualité de deux termes complémentaires, car deux termes complémentaires supposent un tout préexistant. Or, dire que la dualité sexuelle suppose un tout, c'est d'avance poser l'amour comme fusion. Le pathétique de l'amour consiste dans une dualité insurmontable des êtres. C'est une relation avec ce qui se dérobe à jamais* »⁴². L'amour ne permet ni d'abolir la distance avec l'autre ni le manque en soi. « *L'amour, s'il est vrai qu'il a rapport avec l'Un, ne fait jamais sortir quiconque de soi-même* »⁴³. Bien au contraire, il expose chacun à sa solitude primordiale. Le pathétique de

³⁷ PLATON, *Le Banquet*, Paris, Ed. Flammarion, 2007, p. 117.

³⁸ Jacques LACAN, *Le Séminaire XX. Encore*, Paris, Ed. Seuil, 1975, p. 46.

³⁹ *Ibid.*, p. 17.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 13.

⁴¹ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 104.

⁴² Emmanuel LEVINAS, *Le temps et l'autre*, Paris, Ed. Puf, 2007, p. 78.

⁴³ Jacques LACAN, *Le Séminaire XX. Encore*, Paris, Ed. Seuil, 1975, p. 46.

l'amour renvoie au tragique de l'être humain inexorablement confronté à sa propre incomplétude.

L'impossible rapport sexuel semble aujourd'hui insupportable. Notre époque ne tolère plus l'insatisfaction inhérente à la relation amoureuse. Dans ce contexte, l'enfant – cet autre pas totalement autre – est requis pour répondre au désir d'être aimé sans écart, sans manque, sans « *différance* »⁴⁴. Quelle violence travaille en secret cette demande d'amour fusionnel ? Pour le comprendre, il nous faut saisir l'interaction de l'amour et de la haine (II).

II. L'intrication de l'amour et de la haine

L'amour supplée au rapport sexuel⁴⁵. Il rend supportable l'incomplétude du sexe en créant l'illusion d'une retrouvaille toujours possible de l'unité perdue. L'amour cherche l'union fusionnelle mais, systématiquement, le rapport sexuel échoue et le désir est relancé. Ce ratage, énonce Lacan, « *est la seule forme de réalisation de ce rapport si, comme je le pose, il n'y a pas de rapport sexuel. Donc dire que tout réussit n'empêche pas de dire pas-tout réussit, parce que de la même manière – ça rate. Il ne s'agit pas d'analyser comment ça réussit, il s'agit de répéter jusqu'à plus soif pourquoi ça rate* »⁴⁶. La réussite de l'amour se trouve paradoxalement consacrée par son ratage. Lacan décèle une forme de haine au sein du ratage amoureux. Il forge le terme « *hainamoration* »⁴⁷ pour mettre en évidence le jeu complexe de l'amour et de la haine et révéler, qu'en réalité, « *on ne connaît point d'amour sans haine* »⁴⁸. L'amour et la haine ne sont pas antinomiques. La haine constitue « *le révélateur a contrario de l'amour* »⁴⁹. Lacan s'appuie sur le philosophe présocratique Empédocle d'Agrigente pour élaborer la notion d'hainamoration. Selon Empédocle, le monde naît de l'interaction de deux entités nommées

⁴⁴ Voir Jacques DERRIDA, « *La différance* » In *Bulletin de la société française de philosophie*, 1968/3. J'emploie la notion de différance dans le sens d'un « différer » qui permet d'aimer l'autre dans sa différence, c'est-à-dire sans le réduire à un objet de besoin ou de satisfaction.

⁴⁴ Sigmund FREUD, *Pour introduire le narcissisme*, Paris, Ed. Payot & Rivages, 2012, p. 64.

⁴⁴ Jean Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* » In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011, p. 72.

⁴⁵ « *Ce qui supplée au rapport sexuel, c'est précisément l'amour* » : Jacques LACAN, *Le Séminaire XX. Encore*, Paris, Ed. Seuil, 1975, p. 44.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 54-55.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 84.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 84.

⁴⁹ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 106.

Philia et *Neikos* (amour et haine). L'amour harmonise, unit et confond. Il aspire à l'Un, au monde compris comme *sphairos*. La haine, quant à elle, sépare et fragmente.

« Tantôt l'Un
[...] de nouveau
Se divise, et ainsi de l'Un sort le Multiple.
[...] Tantôt la réunion
De toutes choses crée et par ailleurs détruit,
[...] tantôt de par l'Amour ensemble ils constituent
Une unique ordonnance, tantôt chacun d'entre eux
Se trouve séparé par la Haine ennemie »⁵⁰.

L'amour et la haine représentent donc les deux principes fondamentaux de rassemblement et dispersion, ou encore de liaison et déliaison. L'interaction de l'amour et de la haine relève d'une structure ontologique : « *c'est dans la séparation que l'être peut venir à être* »⁵¹. L'homéostasie, le *sphairos* ou encore l'Un doivent être déliés pour que la vie advienne. La haine introduit de la coupure dans un amour totalisant, dévorant et anéantissant. « *La haine révèle la vérité de l'amour dans le sens où elle manifeste, comme en creux, que l'amour a échoué en direction de l'amor unionis* »⁵². On peut donc évoquer ici une positivité de la haine qui, seule, permet à l'amour d'être vivant.

La passion de l'enfant peut-elle être interprétée comme un amour dépourvu de haine ? La dynamique de l'hainamoration peut-elle être interrompue ? Qu'advient-il si la haine n'intervient plus dans l'amour afin de décoller et distancier le sujet de l'objet ? L'absence de haine caractérise l'aboutissement de l'amour. Mais paradoxalement, la réussite absolue de l'amour manifeste son échec le plus total. Le « tout amour » – qui peut fort bien revêtir les atours de la passion – n'est, en réalité, rien d'autre que l'envers d'une « toute haine ». La rupture du mouvement d'hainamoration entraîne la confusion de l'amour et de la haine. Le sujet disparaît sous l'emprise d'un amour totalisant. En effet, comme l'écrit Daniel Sibony : « *la haine est un aller simple en direction de l'autre qui semble avoir pris une part de nous et ne rien vouloir en lâcher [...]* ; alors on se trouve complètement fasciné par cette part, réduit à elle, acharné à la détruire ; la haine est ainsi une sorte d'amour trop réussit »⁵³. La haine constitue toujours une violence au cœur de l'amour. Toutefois, il est important de ne pas

⁵⁰ EMPEDOCLE cité In Frédérique MALAVAL, *Les figures d'Eros et de Thanatos*, Paris, Ed. Harmattant, 2003, p. 49.

⁵¹ *Ibid.*, p. 48.

⁵² Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 107.

⁵³ Daniel SIBONY, *L'amour inconscient. Au-delà du principe de séduction*, Paris, Ed. Bernard Grasset, 1983, p. 147.

confondre la haine de l'hainamoration, dont nous avons déjà souligné la positivité, avec l'autre haine, terrible voire tragique, qui se présente sous le signe de l'amour ou de la passion. « *D'un côté, l'amour est toujours seulement "presque réussi" dans le sens où il conjugue une jouissance possible et l'impossible jouissance. D'un autre côté, l'amour, opérant comme totalisation, opère comme une haine d'autant plus redoutable qu'elle s'avance masquée sous son contraire* »⁵⁴. Afin de ne pas confondre la haine avec l'amour, la haine doit être reconnue et intégrée à sa juste valeur. Ne rien savoir de la haine, c'est la transformer en « *des déluges d'amour* »⁵⁵, c'est la confondre avec un amour violent, dévorant et destructeur.

Une violence redoutable semble habiter la passion de l'enfant. Cet amour débordant pourrait bien cacher une profonde haine pour l'étrangeté, l'altérité, la « *différence* »⁵⁶ du fils ou de la fille à venir. La capture de l'enfant révélerait alors l'immense difficulté d'aimer un autre que soi-même et l'infinie tentation d'aimer un « autre soi-même » (III).

III. La capture de l'enfant

L'amour du père ou de la mère pour son enfant semble simple et évident. N'est-il pas naturel d'aimer l'enfant – « chair de sa chair » – comme une partie de soi-même ? Qui n'a pas dit ou entendu dire : « cet enfant est la prunelle de mes yeux », « ... mon petit bout », « je l'aime comme moi-même », « ... plus que moi-même » ? Il est spécifique aux parents d'aimer leur enfant comme celui qui les prolonge et leur appartient. Dans son article *Pour introduire le narcissisme*, Freud affirme le caractère narcissique de l'amour parental. Il reconnaît, dans l'attitude des parents épris de tendresse pour leur enfant, une réanimation et une reproduction de leur propre narcissisme⁵⁷. Il souligne la tendance des parents à renouveler auprès de l'enfant l'espoir des conquêtes et des privilèges abandonnés depuis longtemps. Dès lors, la vie de l'enfant doit être meilleure que celle des parents. Il ne doit être soumis à aucune des nécessités ayant entravé leur existence. « *Maladie, mort, renoncement au plaisir, restriction de sa volonté propre ne doivent pas s'appliquer à l'enfant, les lois de la nature comme celles de la société doivent s'arrêter devant lui, il doit réellement redevenir le point central et le cœur de la*

⁵⁴ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 107.

⁵⁵ Jacques LACAN, *Le Séminaire XX, Encore*, Paris, Ed. Seuil, 1975, p. 82.

⁵⁶ Voir Jacques DERRIDA, « *La différence* » In *Bulletin de la société française de philosophie*, 1968/3.

⁵⁷ Sigmund FREUD, *Pour introduire le narcissisme*, Paris, Ed. Payot & Rivages, 2012, p. 64-65.

création. *His majesty the baby, ce que l'on croyait être jadis* »⁵⁸. Ainsi, dans l'amour narcissique, c'est bien davantage l'enfant imaginaire que l'enfant réel qui se trouve investi. On aime l'enfant qu'on aurait voulu être, ou celui qu'on aimerait être dans une espèce de perpétuation idéalisée de soi-même. Selon Philippe Julien, « *la première expérience est celle de l'amour dont la relation est à définir ainsi : velle bonum alicui, lui vouloir du bien* »⁵⁹. Aimer l'autre comme soi-même implique un « vouloir son bien » qui n'est autre que le bien que l'on souhaite pour soi-même. Le père ou la mère qui aime son enfant comme un « autre soi-même » ne mesure le bien de cet enfant qu'à l'aune de son propre bien. Puisque l'enfant est son image au miroir, se préoccuper de lui revient à puiser dans son propre fond narcissique.

Cet amour recèle une certaine forme de violence et peut engendrer beaucoup de haine. Il réduit l'enfant à un processus d'identification et rabat son bien à la représentation imaginaire qu'on peut s'en faire. Il a pour effet d'écraser sa singularité au lieu de la porter. Il y a, au sein même de l'amour qui veut le bien de l'autre, un mal fondamental, un risque de jouissance que Lacan appelait aussi une méchanceté. « *En français, méchant a à faire avec le mal par sa première syllabe : mé. Comme dans médire, dans mépris. La deuxième syllabe concerne le choir. Méchant c'est méchéance, c'est tomber mal [...]. La méchanceté c'est quelque chose de l'ordre de l'acte manqué. On ne fait jamais de méchancetés que pour le bien de quelqu'un. A ceci près qu'on rate* »⁶⁰. L'amour qui prétend vouloir le bien de l'autre ne peut en réalité que mal choir, tomber à côté, buter sur ce qui fonde la vérité du sujet. Ainsi, il apparaît que la différenciation et la subjectivation de l'enfant soient mises à mal par un amour qui le considère simplement comme un « autre soi-même » et qui définit son bien dans le seul registre de la specularité. Il y a là réduction de l'enfant au semblable, c'est-à-dire « *de l'autre au même* »⁶¹. Or, aucun être humain n'est jamais réductible à ce que l'on pense voir ou savoir de lui. « *Sa véritable singularité ne saurait appartenir au monde du semblable – l'un équivaut ici à l'autre – et elle est donc au-delà de toute identification possible* »⁶². Sa subjectivité échappe au registre du voir et du savoir. Elle est « *une trouée* »⁶³ dans le champ de la représentation. Pour le père ou la mère, il peut y avoir une grande difficulté à reconnaître la différence de l'enfant auquel il a donné vie, qui lui ressemble et le prolonge. Si les sentiments d'identification et d'appartenance

⁵⁸ Sigmund FREUD, *Pour introduire le narcissisme*, Paris, Ed. Payot & Rivages, 2012, p. 65.

⁵⁹ Philippe JULIEN, *Tu quitteras ton père et ta mère*, Paris, Ed. Flammarion, 2000, p. 53.

⁶⁰ Jacques LACAN, *Les Lettres de l'École freudienne*, 1976, n° 17, consulté en ligne : <http://aejcpp.free.fr/lacan/1975-01-26a.htm>.

⁶¹ Jean-Daniel CAUSSE, *L'instant d'un geste. Le sujet, l'éthique et le don*, Paris, Ed. Labor et fides, 2009, p. 21.

⁶² *Ibid.*, p. 21.

⁶³ *Ibid.*, p. 21.

peuvent – dans une juste mesure – donner corps au lien de filiation, ils signifient aussi à l’enfant son défaut d’altérité. Le risque ici est la capture de l’enfant, c’est-à-dire le danger de lui laisser croire qu’il n’est rien au-delà de ses parents. La complexité du lien de filiation réside dans le fait que l’enfant est à la fois même et Autre. « *Il est semblable et altérité radicale* »⁶⁴. Il est celui que le regard assimile au semblable, que le cœur désigne comme sien, mais il n’en demeure pas moins « *un mystère imprenable* »⁶⁵. Alors, il semble que l’amour de l’enfant nécessite d’être pensé dans un double mouvement de liaison et de déliaison. D’un côté, il s’agit d’aimer l’enfant comme « autre soi-même » et de l’identifier comme sien. D’un autre côté, il convient d’aimer l’enfant comme un Autre que soi-même et de le reconnaître au-delà de toute capture narcissique.

Une violence ambivalente est au cœur de l’amour. Elle peut être une puissance de vie en permettant à l’amour d’être vivant. A l’inverse, elle peut être messagère de mort et changer l’amour en une funeste capture. Nous avons compris qu’une violence mortifère travaille en secret la passion de l’enfant. L’amour débordant est dévorant. Il met à mal l’assomption subjective de l’enfant. Il recèle une profonde haine pour l’étrangeté et l’altérité du fils ou de la fille à venir. L’enfant de la passion est confronté à la difficulté d’exister au-delà de ses parents. Si le lien filial est inaltérable, comment se tourner vers sa génération pour vivre, aimer et transmettre à son tour ? Peut-on mourir d’être trop aimé ? La passion de l’enfant pourrait se révéler être, en réalité, une passion meurtrière. De la passion au sacrifice, il semble n’y avoir qu’un pas (Chapitre III).

⁶⁴ Jean-Daniel CAUSSE, *L’instant d’un geste. Le sujet, l’éthique et le don*, Paris, Ed. Labor et fides, 2009, p. 21.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 21.

CHAPITRE III

L'ENVERS DE LA PASSION : LE SACRIFICE

La passion de l'enfant recèle l'infinie tentation de l'Un. L'amour absolu qui est adressé à l'enfant est, en réalité, une demande de comblement. L'enfant est requis pour oblitérer le manque intolérable. Il est une tentative de réponse à l'inachèvement humain. Il relance l'espoir illusoire d'immortalité. Ainsi, une violence travaille secrètement au cœur de la passion de l'enfant. Elle vise à annuler la venue du fils ou de la fille pour, paradoxalement, n'avoir jamais à s'en séparer (I). La passion procède toujours d'une logique sacrificielle (II). Reste à savoir ce que symbolise la figure de l'enfant pour attiser une telle violence. Comment l'enfant peut-il faire l'objet d'une si vive passion ? Pourquoi peut-il devenir l'objet d'une aussi redoutable haine (III) ?

I. De la passion de l'Un...

La violence qui travaille la passion de l'enfant peut être définie comme la tentation de l'Un. Il s'agit d'une pulsion cannibalique qui tend à assimiler l'autre à soi afin d'annuler sa différence. Dans *L'avenir d'une illusion*, Freud énonce trois interdits majeurs au fondement de la culture. Il ajoute la prohibition du cannibalisme aux interdits fondamentaux préexistants d'inceste et de meurtre⁶⁶. Karl Abraham a également mis en évidence le caractère crucial et déterminant de la pulsion cannibale. Il soutient qu'il suffit d'observer un jeune enfant pour mesurer l'intensité de son besoin de mordre et de dévorer. « *C'est le stade des impulsions cannibaliques. L'enfant succombe-t-il aux charmes de l'objet, il risque, ou est obligé de le détruire. A partir de là l'ambivalence règne sur la relation du moi à l'objet* »⁶⁷. Pierre Fedida, quant à lui, définit le cannibalisme comme « *toute tentative de comprendre l'autre par identification projective dès lors qu'il se révèle étranger ou différent de soi. Le cannibalisme est le mythe d'une mise à mort pour que soit méconnue une différence et que soit accréditée l'espérance de l'identité possible par la croyance en l'incorporation* »⁶⁸. Le meurtre, l'inceste et le cannibalisme (que toutes les sociétés humaines interdisent) se rejoignent en un point tout à fait fondamental : « *la volonté*

⁶⁶ Sigmund FREUD, « *L'avenir d'une illusion* » In *Œuvres complètes XVIII*, Paris, Ed. Puf, 1994, p. 150.

⁶⁷ Karl ABRAHAM cité In Pierre FEDIDA, *L'absence*, Paris, Ed. Gallimard, 1978, p. 86.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 93.

d'incorporer l'autre et donc de faire disparaître sa différence »⁶⁹. Il y a donc, au sein de la passion, une violence qui tend à annihiler toute différence, limite et distance entre soi et l'autre. Dans le champ spécifique de la passion de l'enfant, cette violence archaïque traduit le désir inconscient de brouiller l'ordre généalogique, de confondre les places et les fonctions, de changer l'entité familiale en chaos.

Au-delà de l'amour et en-deçà de la haine, la passion cherche à mettre en acte ce que Pierre Fedida appelle une « *jouissance de l'unité violente* »⁷⁰. La pulsion cannibalique tend à incorporer l'autre pour, paradoxalement, s'assurer de ne jamais le perdre. Elle « *cache et révèle le désir d'annuler ce qui sépare et distingue. Au nom d'une identité illusoire du même, [elle] porte la vocation imaginaire de ne jamais perdre l'autre – soit ainsi dit celui dont seulement la destruction par dévoration donne l'assurance qu'il ne pourra jamais abandonner* »⁷¹. Dans la passion, l'angoisse de séparation est à tel point insupportable qu'elle aspire à se résoudre en une violence unifiante et dévorante. L'idée sous-jacente est que le meilleur moyen de ne jamais perdre l'autre est de l'incorporer car ainsi, on le possède en soi à jamais. Comme l'identifie clairement Pierre Fedida, l'enjeu ici est de « *perdre l'objet d'amour plutôt que d'y renoncer* »⁷². Ainsi, la passion renferme une violence cannibalique, incestueuse et meurtrière poussée par le désir inconscient de contourner l'épreuve de la perte par la dévoration de l'autre. « *L'inceste, le meurtre et le cannibalisme visent donc une même indifférenciation ou une indistinction par la suppression de l'autre. Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, c'est afin de se prémunir de l'angoisse de la perte* »⁷³. Cette violence archaïque sous-tend la passion de l'enfant. On peut d'ores et déjà souligner l'objection à la transmission qu'il y a là-dedans : les parents ne sont-ils pas censés transmettre à leur enfant la capacité de les quitter à jamais ?

Une violence archaïque opère au cœur de la passion de l'enfant. Elle aspire à supprimer l'autre pour, paradoxalement, se prémunir de sa perte. Dès lors, le sacrifice peut être considéré comme l'envers de la passion. A sa manière, la violence du sacrifice a également pour objectif de conjurer l'angoisse de la perte (II).

⁶⁹ Jean Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* », In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011, p. 73.

⁷⁰ Pierre FEDIDA, *L'absence, L'absence*, Paris, Ed. Gallimard, p. 85.

⁷¹ *Ibid.*, p. 90.

⁷² *Ibid.*, p. 90.

⁷³ Jean Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* », In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011, p. 74.

II. ... Au sacrifice de l'Autre

L'épisode biblique de la ligature d'Isaac (Genèse 22) pose la question du sacrifice dans la filiation : quel est l'enjeu du sacrifice ? Quel objet sacrifie-t-on ? A quoi doit-on entreprendre de renoncer réellement ? Le récit rapporte le moment où Abraham s'apprête à sacrifier son fils Isaac sur ordre divin. Il attribue au dieu Elohim cette demande cruelle, énigmatique, voire absurde de tuer son propre enfant. Il se prépare à mettre à mort celui qu'il aime plus que tout au monde, son fils qu'il a attendu depuis longtemps. En effet, rappelons brièvement que Sara, l'épouse d'Abraham, est restée inféconde jusqu'à ce que dieu la visite et lui donne un enfant à l'âge de quatre-vingt-dix ans (Genèse 21, 1-2). Ainsi, Isaac apparaît comme « *l'enfant du miracle* », le fils de la promesse. « *Il est alors aisé de concevoir qu'Abraham tienne à lui* »⁷⁴. Pourtant, loin de remettre en cause le commandement divin, Abraham s'apprête à trancher la gorge d'Isaac quand un ange de dieu intervient pour l'en empêcher. Dans le Séminaire sur les *Noms-du-Père*, Lacan se réfère au célèbre tableau *Le Sacrifice d'Isaac* du peintre Le Caravage. L'œuvre exprime parfaitement la force démesurée que l'ange a dû déployer pour freiner le bras armé d'Abraham. Elle montre clairement qu'Abraham ne s'arrête pas immédiatement comme soulagé de n'avoir pas à sacrifier l'enfant qu'il aime par-dessus tout. Bien au contraire, l'ange doit le contraindre à arrêter son geste et, c'est le regard ténébreux qu'il consent à épargner la vie de son fils. En mettant en scène la « *puissance de l'arrêt* »⁷⁵ opérée par l'ange, Le Caravage manifeste que l'amour du père pour son fils est plus complexe et plus ambigu qu'il ne le paraît. Il met en évidence que cet amour, tellement puissant, recèle quelque chose de l'ordre d'une haine intense. Plus loin, Lacan cite un ouvrage issu de la tradition de la Michna dans lequel Rachi, un auteur du XI^{ème} siècle, fait dire à Abraham apprenant qu'il n'est pas monté au mont Morijsa pour sacrifier Isaac : « *alors quoi ? Si c'est ainsi, suis-je venu pour rien ? Je vais tout de même lui faire au moins une légère blessure, pour sortir un peu de sang. Ça te fera plaisir, Elohim ?* »⁷⁶. Ce passage révèle l'existence d'une « *jouissance du sacrifice* »⁷⁷. Cela signifie qu'Abraham trouve un certain plaisir au-delà de la souffrance, sans doute immense, de sacrifier son fils. Rappelons que, dans le récit biblique, c'est Abraham lui-même qui interprète la volonté divine en un souhait sacrificiel. La demande qu'Abraham attribue à dieu apparaît alors comme

⁷⁴ Jacques LACAN, *Des Noms-du-Père*, Paris, Ed. Seuil, 2005, p. 97.

⁷⁵ Jean Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* », In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011, p. 93.

⁷⁶ RACHI cité In Jacques LACAN, *Des Noms-du-Père*, Paris, Ed. Seuil, 2005, p. 97.

⁷⁷ Jean Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* », In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011, p. 83.

une demande inversée. « *C'est son propre désir inconscient qu'il attribue à un Autre qui est censé vouloir ce que lui-même justement veut sans savoir qu'il le veut* »⁷⁸. Dans le Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan énonce : « *le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le Dieu obscur* »⁷⁹. Le sacrifice intervient toujours en réponse au désir de l'Autre, le Dieu obscur, mais il ne révèle jamais rien d'autre que le désir de l'Autre qui parle en soi.

Mais alors, quel est l'enjeu du sacrifice ? Pourquoi Abraham désire-t-il sacrifier son fils chéri ? Nous avons vu que la dévoration de l'objet d'amour est une façon de l'anéantir pour, paradoxalement, s'épargner l'épreuve de la séparation. L'enjeu du sacrifice est identique. En effet, comme le souligne Jean-Daniel Causse, « *on peut sacrifier ce qui nous est le plus cher pour ne pas avoir à s'en séparer. Le sacrifice n'est donc pas le fait de renoncer, mais le désir inconscient de ne renoncer à absolument rien et donc de ne manquer de rien. En ce sens, il est une sorte de simulacre où l'on sacrifie pour ne pas avoir à le faire* »⁸⁰. Si Abraham sacrifie Isaac, ce n'est nullement dans l'idée de le perdre mais bien davantage dans la perspective de le posséder à jamais. C'est pourquoi le récit précise que, sur la route du mont Morija, père et fils sont liés comme s'ils ne formaient qu'un seul être. Pour Abraham, l'enjeu du sacrifice est bel est bien la ligature d'Isaac, c'est-à-dire que son fils lui reste lié pour toujours. En-deçà de la souffrance du sacrifice, l'insupportable pour le père est la distance, la différence, l'altérité de son enfant. Isaac, fils de la parole divine, est trop Autre et c'est la raison pour laquelle il faut le sacrifier. Si le sacrifice donne lieu à une immense souffrance, sur une autre scène opère la jouissance d'une « *monstrueuse capture* »⁸¹. A la fin du récit biblique, Abraham sacrifie un bélier à la place d'Isaac. Il s'agit du bélier primordial, une figure archaïque du divin. Ce n'est donc pas l'enfant qui doit être sacrifié mais la puissance de l'ascendance. Le texte met en scène le sacrifice d'une figure de l'ancêtre tout-puissant qui capture la vie de sa descendance. « *C'est violence contre violence. C'est la violence qui sépare le père du fils contre la violence qui tue pour que ne s'opère pas la perte et la séparation* »⁸². C'est la violence qui fait vivre contre la violence qui fait mourir. C'est le sacrifice du renoncement à la jouissance contre le sacrifice qui

⁷⁸ Jean Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* », In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011, p. 87.

⁷⁹ Jacques LACAN, *Séminaire XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Ed. Seuil, 1973, p.306.

⁸⁰ Jean Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* », In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011, p. 92.

⁸¹ Jacques LACAN, *Séminaire XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Ed. Seuil, 1973, p.306.

⁸² Jean Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* », In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011, p. 93.

jouit de ne pas renoncer. « *Abraham doit sacrifier pour perdre vraiment, et non pas sacrifier pour ne rien perdre* »⁸³. Ainsi, il semble que l'amour de l'enfant ne puisse être envisagée qu'à partir de la violence qui délie et sépare car seule cette violence conduit l'amour au-delà de la capture. Comme l'énonce Lacan sans le Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* : « *l'amour, [...] ne peut se poser que dans cet au-delà où, d'abord, il renonce à son objet* »⁸⁴. Une éthique de l'amour ne peut être exempte de violence mais sa violence doit être celle qui fait vivre.

L'envers de la passion de l'enfant est son sacrifice. La passion recèle une haine qui tend à annuler la venue de l'enfant pour n'avoir jamais à s'en séparer. Reste à comprendre ce que symbolise la figure de l'enfant. Pourquoi l'enfant peut-il être l'objet d'une si vive passion ? En quoi peut-il devenir l'objet d'une redoutable haine (III) ?

III. La figure de l'enfant

Dans les années 1960, Georges Lapassade écrit *L'entrée dans la vie*, un essai sur l'inachèvement de l'homme issu d'une thèse réalisée sous la direction de George Canguilhem. L'auteur soutient que l'immaturité de l'enfant ne doit pas être pensée comme l'envers d'une maturité adulte à venir. Il affirme que « *l'homme naît inachevé* »⁸⁵ et que cette prématurité est la condition fondamentale de son humanité. Lapassade s'appuie sur les travaux de l'anatomiste Louis Bolk, plus spécifiquement sur son concept de néoténie. Ce concept signifie qu'à la naissance l'être humain est inachevé d'un point de vue psychique, intellectuel et biologique. La prématurité de l'homme constitue la partie visible de ce que Lapassade appelle une « *foetalisation* »⁸⁶, c'est-à-dire un développement qui continue de se poursuivre bien au-delà de la naissance, tout au long de la vie. « *L'homme est "jeté" trop tôt dans le monde : la lenteur du cours de la vie a pu se manifester dans la vie intra-utérine. Se développant moins rapidement, au cours de cette phase, que ses ancêtres, le nouveau-né humain est moins mûr à la naissance. Il lui faut donc continuer à naître, vivre pour venir à la vie* »⁸⁷. Le concept de

⁸³ Jean Daniel CAUSSE, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* », In *Divine violence*, Paris, Ed. Cerf, 2011, p. 93.

⁸⁴ Jacques LACAN, *Séminaire XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Ed. Seuil, 1973, p.307.

⁸⁵ Georges LAPASSADE, *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Ed. Minuit, 1963, p. 18.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 29.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 28.

néoténie bouleverse la compréhension de l'humain. Il rompt avec l'idée progressiste, voire finaliste, selon laquelle l'état adulte est l'accomplissement, l'aboutissement, l'achèvement d'un ancien état assimilé à l'enfance. Dans cette perspective, être adulte c'est achever d'apprendre à vivre et l'enfance est réduite à la phase embryonnaire de l'adulte en devenir. A l'opposé, Lapassade considère l'inachèvement de l'homme comme une condition structurelle de son humanité. « *La prématuration n'est pas seulement une condition de la naissance et des débuts de l'homme dans la vie ; elle concerne au contraire la vie entière d'un être qui n'atteindra jamais le statut d'adulte dont il s'est autrefois éloigné. L'inachèvement permanent de l'individu est à l'image de l'inachèvement permanent de l'espèce* »⁸⁸. La naissance est un processus continu. Le temps de sa vie, l'homme ne cesse de naître à lui-même. L'enfance demeure en l'homme et l'enfant est la figure de son inachèvement fondamental et permanent.

Si la figure de l'enfant est susceptible d'attiser autant de haine et de jalousie, c'est probablement parce qu'elle est le symbole de l'inachèvement humain. Le corollaire de « *la permanence de l'enfance en l'homme* »⁸⁹ est une détresse qui dure toute la vie. Comme nous avons pu le comprendre précédemment, l'homme est habité par un désir de fusion, de complétude, d'achèvement à jamais inassouvi. L'inachèvement renvoie à la notion de manque. « *Il souligne que l'homme est décompleté, qu'il ne trouve pas en lui-même, dans les instincts, dans un savoir-faire inné, le sens de la vie et la vérité de ses conduites* »⁹⁰. Toutefois, il est capital de relever le caractère positif de l'inachèvement humain. Comme le souligne Lapassade, « *il n'y aurait pas d'histoire humaine si l'homme était resté au stade de l'animal achevé. Un vivant achevé, ajusté à son milieu de vie, n'a pas besoin de progresser, d'inventer des ripostes aux exigences du milieu, à ses carences, de trouver le moyen de compenser ses infériorités* »⁹¹. C'est l'inachèvement qui permet à l'homme d'innover, de créer, de composer infiniment avec son environnement. L'inachèvement fait de l'homme un être indéterminé. La figure de l'enfant attise de la haine car elle est le symbole d'une détresse humaine primordiale, soit d'un manque-à-être constitutif et impossible à combler. L'enfant apparaît toujours sous le signe de l'Autre. Il manifeste qu'il a fallu être « entamé », « altérer » par un autre pour qu'il advienne. Il rappelle que chacun a dû être porté par un autre pour pouvoir vivre. L'enfant remet en cause le désir de vivre dans l'Un. Il brise l'illusion d'exister dans le même, par soi-même, comme cause de soi-

⁸⁸ Georges LAPASSADE, *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Ed. Minuit, 1963, p. 29-30.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 39.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 39.

⁹¹ *Ibid.*, p. 30

même. La figure de l'enfant attise également de la jalousie car elle symbolise un « à-venir » toujours ouvert et indéterminé. Elle renvoie à l'infini des possibles, un infini qui surgit de la faiblesse en tant qu'elle apparaît pour ce qu'elle est ; une disposition à l'origine. La figure de l'enfant révèle la force paradoxale de la faiblesse. Ainsi, la haine et la jalousie s'adressent toutes deux à la singulière nouveauté contenue dans la figure de l'enfant. Elles visent la nouveauté événementielle, l'irruption imprévisible qui caractérise le fils ou la fille à venir. Il semble alors que l'amour de l'enfant implique d'apprendre à vivre son inachèvement. En effet, c'est seulement à partir de la reconnaissance du manque en soi que, de la violence de la passion, peut émerger la force de l'amour permettant à l'enfant d'être vivant, désirant, créateur.

L'actuelle insistance sur le désir d'enfant, l'enfant à tout prix, le droit à l'enfant, masque une redoutable violence. Certes, nous sommes très éloignés de l'époque où l'enfant était assimilé à un objet, nié en tant que sujet de droits et de libertés. Pourtant, la chosification de l'enfant est susceptible d'opérer sur un autre versant, celui de l'amour débordant. La passion de l'enfant recèle la menace de la jouissance de l'enfant. La violence présente au cœur de l'amour est ambivalente. Elle contient à la fois une puissance de vie et une force de mort. Il convient donc de ne pas confondre la violence mortifère de la passion avec l'autre violence qui rend l'amour vivant. La passion est une force de mort. Elle consiste en une monstrueuse capture et cache une profonde haine pour la nouveauté singulière de l'enfant. Ainsi, l'enfant à tout prix apparaît comme pris au piège des projections fantasmatiques et de l'amour narcissique de ses parents. Si en raison de la maîtrise actuelle de la procréation il est envisagé comme l'enfant du possible, il semble être davantage le fils de la fatalité que celui de la promesse (Titre II). Mais alors, qu'en est-il de l'autre violence, puissance de vie, qui permet à l'amour d'être vivant ? A l'opposé de la passion de l'enfant, il faudrait penser un amour, au-delà de la capture narcissique, ouvrant à l'enfant l'espace et l'impulsion propices à la découverte de son propre désir. Un amour créateur reconnaissant le mystère insondable, l'altérité radicale, la nouveauté événementielle qui caractérise le fils ou la fille à venir (Titre III).

TITRE II

L'ENFANT DE LA MAÎTRISE, L'ENFANT POSSIBLE



Botticelli, L'annonciation du Cestello (1489-1490)

Un couple français, dont l'homme est âgé de 35 ans et la femme de 55 ans, désire à tout prix un enfant. Mais la femme est ménopausée et le droit français réserve l'assistance médicale à la procréation aux hommes et aux femmes en âge de procréer⁹². Ils se rendent donc en Espagne, où la législation en la matière est plus souple, afin de réaliser une fécondation *in vitro* avec don d'ovule et implantation chez la femme. La grossesse ne tient pas. Ils décident alors de recourir à une femme porteuse là encore à l'étranger puisque la loi française l'interdit⁹³. Ils partent en Belgique où la grossesse pour autrui est tolérée, c'est-à-dire autorisée mais non encadrée par la loi. Il y a cette fois-ci don d'ovule, fécondation *in vitro* et femme porteuse. L'enfant naît. Mais puisque la grossesse pour autrui n'est pas reconnue par la loi belge, le nouveau-né est légalement considéré comme étant celui de la femme qui a accouché. L'homme et la femme ne peuvent pas revenir en France avec l'enfant à moins de l'adopter. Or, aucune procédure d'adoption ne correspond à leur situation⁹⁴. Finalement, ils décident de kidnapper le nouveau-né. Ils partent avec lui vers un autre pays. Tous trois exilés, condamnés à errer dans le *no man's land* de la filiation.

Vouloir l'impossible, c'est aujourd'hui possible !

« Ce qui est possible devient l'objet d'un désir. On peut même le vouloir à tout prix. On peut passer du désir au vouloir. Jusqu'à faire du possible un devoir »⁹⁵.

En raison des avancées biotechnologiques, la maîtrise de la procréation est considérable. La venue de l'enfant semble pouvoir faire l'objet d'une décision expresse, libre et éclairée. « Quand je dis je veux, je veux ! » pourrait être une maxime contemporaine. Le désir d'enfant ne supporte ni entrave ni interdit. Il n'admet nul impossible. Ainsi, l'enfant à tout prix apparaît comme l'enfant du possible. Celui pour lequel, à l'instar de ses parents, tout sera possible. Mais est-ce vraiment le cas ? Que penser de ce désir ardent ? Quel est son poids sur l'existence de l'enfant ? La naissance, comme la mort, convoque l'impensable. Entre attraction et répulsion, la tentation de l'origine peut se changer en fascination (chap. premier). Le désir d'enfant contient ce qui nous dépasse. Le désir d'être plus qu'un, de procréer un autre que soi, au-delà de soi. Le désir d'enfant vise toujours autre chose que l'enfant (chap. II). Nier cela revient à faire de l'enfant le prisonnier du désir parental. L'enfant du possible devient alors l'enfant possible, c'est-à-dire celui qui aura été imaginé, anticipé, prédit donc maudit, fils ou fille du destin (chap. III).

⁹² Article L2141-2 du Code de la santé publique.

⁹³ Article 16-7 du Code civil.

⁹⁴ Depuis 1991, la jurisprudence interdit le rattachement de l'enfant à sa mère d'intention quel qu'en soit le procédé (adoption, possession d'état, transcription d'un acte de naissance régulièrement dressé à l'étranger sur les registres de l'état français). Dans un arrêt du 13 septembre 2013, la Cour de cassation va plus loin puisqu'elle annule la reconnaissance du père d'intention, qui est aussi le père biologique, pour fraude à la loi.

⁹⁵ François ANSERMET, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 9

CHAPITRE PREMIER

LA TENTATION DE L'ORIGINE

De tout temps, l'origine a fait l'objet d'une tentation. L'homme a toujours essayé de répondre au « pourquoi ? » et au « comment ? » de son entrée dans le monde. Il a toujours tenté de trouver la raison et le sens de son existence. A notre époque, l'homme dispose d'un savoir considérable sur le commencement de la vie. La science procréative semble être en mesure de résoudre l'énigme de l'origine. Pourtant, aujourd'hui comme hier, l'enfant est d'abord l'enfant du mystère car sa naissance relance l'impossible question : d'où viennent les enfants (I) ? Chacun est amené à reprendre, pour son compte, l'inexorable quête d'origine (II). Malgré les avancées biotechnologiques, l'homme reste confronté à l'ombilic de l'origine (III).

I. La sacralisation de la naissance

La naissance est une énigme car elle renvoie au mystère de l'origine. A la différence du commencement, l'origine demeure radicalement insaisissable. Elle échappe au pouvoir de la langue. Elle est impossible à dire et à écrire. Elle est un point de réel qui met la pensée en impasse. La naissance ne résout pas l'énigme de l'origine. Elle vient plutôt relancer l'impossible question. Chaque enfant est d'abord l'enfant du mystère. L'homme vient toujours de ce qui précède, de toute une succession de générations, mais jusqu'où remonter ? « *Personne ne commence l'histoire humaine dans le sens d'un moment inaugural, sans arrière, sans généalogie. Le commencement ne peut avoir la forme d'un départ absolu. Il ne peut être que le commencement de ce qui n'a pas de commencement et qui suppose qu'on fasse le deuil d'un possible savoir sur l'origine* »⁹⁶. A l'instar de Freud citant le poète William Wordsworth, nous pouvons affirmer que « *l'enfant est le père de l'homme*⁹⁷. L'origine est insondable, seul le commencement est repérable, et l'être humain commence toujours sous la figure de l'enfant. Chaque homme entre dans la vie en tant que fils ou fille d'un autre qui le précède. La filialité constitue une condition commune, une catégorie anthropologique, une définition de notre humanité. Elle signifie que « *personne n'est à l'origine de lui-même, mais que chacun a été institué dans l'humanité par un autre que lui-même. Le registre de la filialité renvoie ainsi à*

⁹⁶ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf. 2008, p. 17-18.

⁹⁷ Sigmund FREUD, *L'intérêt de la psychanalyse*, consulté en ligne : <http://psycha.ru/fr/freud/1913/interet.html>.

*une affirmation simple, mais décisive : l'être humain, à quelque moment qu'on le prenne dans l'histoire, n'est jamais le premier d'une série. Il n'y a jamais eu d'être humain qui ne soit pas d'abord, premièrement, un "fils" ou une "fille". Chacun est toujours précédé »*⁹⁸. La filialité permet de poser la secondarité de l'homme et l'infinie antériorité du monde. Ainsi, la figure du fils comme catégorie anthropologique ne définit pas d'abord l'être humain comme « être de parole », mais plutôt comme « être de réponse »⁹⁹. L'homme entre dans l'humanité en réponse à une instance langagière qui depuis toujours appelle, nomme et reconnaît l'être singulier, unique et irréductible qui advient à la vie. L'antériorité du langage place l'homme en situation de secondarité. Aucun homme ne prend la parole en premier, mais chacun « répond à » et « répond de » ce qui est depuis toujours déjà là et qui doit être repris à chaque naissance pour s'inscrire dans une nouvelle histoire. L'énigmatique précédence de l'Autre peut être envisagée comme un don ou une malédiction. Le caractère sacré de la naissance renvoie à la fois à ce qui est craint et respecté.

La naissance de l'enfant est plus que le fruit de l'accouplement, il faut de l'Autre pour transmettre la vie. Dans les sociétés traditionnelles qui n'ont pas été, ou peu, influencées par les religions monothéistes, le rapport sexuel ne suffit pas pour insuffler la vie. La plupart du temps, il faut en plus l'intervention d'un dieu, d'un ancêtre ou d'un génie, ainsi que la réalisation d'une série de rituels spécifiques. La vie est considérée comme un donné de la nature. Elle est un flux continu qui se transmet à travers les générations. La vie est sacrée parce qu'elle est reçue d'un Autre, une puissance étrangère à l'homme à la fois crainte et respectée. Michel Meslin, historien et anthropologue des religions, appelle « religions de l'élan vital » les systèmes de croyance selon lesquels les vivants, les morts et les êtres à venir forment un tout uni. Dans ces croyances, la mort biologique est considérée comme un passage dans un processus d'éternel recommencement. « *Les vivants meurent, mais non la vie* »¹⁰⁰. La naissance est toujours le fruit de la réincarnation d'un Autre dans le nouveau-né. « *Dans la plupart de ces sociétés, le principe vital que nous désignons, faute de mieux, par le terme d'âme, est un élément corporel présent de façon diffuse, voire informe, à l'intérieur du corps charnel. Lors de la mort biologique, cette âme se retire de son support pour pouvoir se réincarner, assurant ainsi la continuité du groupe humain, de la famille, du clan, de l'ethnie. Il existe donc un principe vital, déjà présent dans le fœtus qui, pourtant, ne recevra son souffle vital que lors de la naissance, lorsqu'un esprit*

⁹⁸ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 13.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁰⁰ Michel MESLIN, « *L'origine de l'humain dans certaines sociétés traditionnelles* » In René FRYDMAN et Myriam SZEJER dir. *La naissance : histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Ed. Albin Michel, 2010, p. 34

*s'incarnera dans le nouveau-né »*¹⁰¹. Dans ces croyances traditionnelles, la naissance, comme la mort, est considérée comme un passage dans un processus d'éternel recommencement. Elle constitue le passage d'une forme de vie à une autre. Elle est l'entrée dans le monde des vivants mais aussi la sortie du monde des morts. Si la naissance est un don, la crainte d'une souillure ou d'un mauvais sort est toujours présente. Il est donc nécessaire de réaliser un certain nombre de rituels pour régler la venue de l'enfant qui met en relation le monde des morts avec celui des vivants. Cela est très clair dans le rite de naissance de l'hindouisme : *« Il faut d'abord purifier le nouveau-né des matières organiques, le sperme et le sang dont le mélange a constitué l'embryon sont réputés impurs. Le nouveau-né est donc impur du fait même de naître. Après un bain rituel et après qu'on lui ait fait goûter du beurre clarifié et du miel, le père insuffle la parole védique à son fils pour le purifier, dans une sorte de sacrement de la naissance. Puis il le rend à sa mère pour la première tétée »*¹⁰². Dans les sociétés traditionnelles, l'enfant est extirpé du monde des morts pour être introduit dans celui des vivants. Il fait son entrée dans le monde de l'homme qui lui est antérieur et dont il reçoit les règles et coutumes bien avant d'en prendre conscience. Sa naissance, soit son origine personnelle, le rattache à la lignée de ses parents mais au-delà des générations qui le précèdent, elle le rattache à l'origine même du monde. Ces exemples permettent de soutenir que l'homme transmet la vie en donnant forme humaine à l'abîme¹⁰³. Les mythes des origines et les rituels de naissance existent pour donner corps à l'irreprésentable. Ils greffent du symbolique et de l'imaginaire sur l'indicible origine. Ils entourent de représentations et de règles un réel impossible à investir. Notre société, fondée sur la science et la rationalité, peut-elle faire fi des mythes et des rites pour penser l'origine ? L'homme peut-il faire l'économie de la question de l'Autre qui préside la naissance ? *« Aujourd'hui, l'homme occidental arrive au monde dans une mise en scène scientifique et rationnelle ; il naît dans un théâtre chirurgical. Mais en Occident comme ailleurs, il s'agit toujours de sortir de la matrice et de se séparer de l'Abîme indicible »*¹⁰⁴. Peu importe l'époque et le système de croyance, chaque naissance répète l'enjeu fondamental de l'humanité : s'extirper de l'origine pour entrer dans le monde et commencer à vivre vraiment.

¹⁰¹ Michel MESLIN, « L'origine de l'humain dans certaines sociétés traditionnelles » In René FRYDMAN et Myriam SZEJER dir. *La naissance : histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Ed. Albin Michel, 2010, p. 34.

¹⁰² *Ibid.*, p. 35.

¹⁰³ « Nous donnons figure humaine à l'Abîme, en l'appelant naître et mourir » : Pierre LEGENDRE, *La Fabrique de l'homme occidental*, Paris, Ed. Mille et une nuits, 2000, p. 12.

¹⁰⁴ Pierre LEGENDRE, *La fabrique de l'homme occidental*, Paris, Ed. Mille et une nuits, 2000, p. 13.

L'origine est indicible. Elle procède d'un savoir impossible. A défaut de résoudre l'énigme, chaque naissance relance l'éternelle question. Chaque nouveau venu reprend, pour son compte, l'inexorable quête d'origine (II).

II. En quête d'origine

Dès le commencement, l'homme entre dans le monde du « pourquoi ? ». Il est confronté au mystère d'être là : « pourquoi moi et pas un autre ? », « pourquoi ici et pas ailleurs ? », « pourquoi maintenant et non dans un autre temps ? », « pourquoi ce sexe plutôt que l'autre ? », « pourquoi la vie plutôt que rien ? ». Freud a montré que la recherche sexuelle infantile est d'abord l'enquête menée par l'enfant pour résoudre l'énigme de son existence. Pendant un certain laps de temps, le jeune enfant est un chercheur assidu en quête d'origine. « *Le désir de savoir des petits enfants est attesté par leur infatigable plaisir à questionner qui reste énigmatique pour l'adulte, tant qu'il ne comprend pas que toutes ces questions ne sont que des détours et qu'elles ne peuvent avoir de fin, puisque l'enfant ne veut par elles que remplacer une seule question, que pourtant il ne pose jamais* »¹⁰⁵ : d'où viennent les enfants ? Freud ajoute que cette interrogation fondamentale fait souvent suite à la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur, qu'elle soit réelle ou redoutée après une expérience issue de l'extérieur. La recherche sexuelle infantile s'éveille face à la crainte d'un événement qui vient menacer les intérêts égoïstes de l'enfant, c'est-à-dire la croyance en sa toute-puissance. « *La fin de cet état où les parents lui consacraient leurs soins, qu'elle soit vécue réellement ou redoutée à juste titre, le pressentiment d'avoir, à partir de ce moment et pour toujours, à partager tout ce qu'il possède avec le nouveau-venu, ont pour effet d'éveiller la vie de l'enfant et d'aiguiser sa faculté de penser* »¹⁰⁶. Le psychisme de l'enfant développe donc sa capacité à penser à partir de la rencontre avec un autre qui vient menacer son existence. Etre évincé par un nouvel arrivant équivaut, pour l'enfant, à une menace de mort. Le nouveau-venu est considéré comme s'emparant du territoire occupé par l'aîné, territoire vécu comme l'assise de son identité. « *Etre remplacé par un nouvel arrivant est donc l'équivalent, pour l'inconscient, d'une menace meurtrière dont on serait la cible. Avant de devenir le rival vindicatif voulant annuler la vie du nouvel arrivant – « que la cigogne le remporte ! » – l'aîné a d'abord vécu le sentiment de se*

¹⁰⁵ Sigmund FREUD, *Un souvenir d'enfance de Leonard de Vinci*, Paris, Ed. Puf, 2012, p. 25.

¹⁰⁶ Sigmund FREUD, « *Les théories sexuelles infantiles* » In *La vie sexuelle*, Paris, Ed. Puf, 1969, p. 17.

trouver lui-même supprimé »¹⁰⁷. L'enfant apprend à penser grâce à une crise : la rencontre de l'altérité et l'éprouvé d'abolition de soi. Finalement, à sa question primordiale, l'enfant trouve pour seules réponses les fictions qu'il s'est lui-même créées. Il refuse de croire aux informations qui lui sont données. Il juge les fables des adultes insatisfaisantes et pressent bien qu'il y a là quelques mystères à percer. Cette incroyable marque le premier conflit psychique, la première autonomie d'esprit à partir de laquelle il entre en opposition avec les adultes et, secrètement, ne leur pardonne jamais de l'avoir frustré de la vérité. Il poursuit donc ses recherches par les voies dont il dispose. Il devine le séjour de l'enfant dans le ventre de la mère et, pour le reste, se laisse guider par les motions de sa propre sexualité. Il imagine la mise au monde par la bouche, le nombril ou l'intestin. Quant à l'acte sexuel qui préside à la naissance, il le pressent comme un acte hostile et violent.

« Pourquoi le "pourquoi du passé" hante-t-il la première enfance ? Pourquoi les enfants s'interrogent-ils sur ce qui était avant eux-mêmes en étant tous plus ou moins attirés par les mêmes hypothèses fondamentales ?

La porte du jadis comme bouton du sein, comme verrou du nombril, comme pavillon de l'oreille, comme sphincter du cloaque.

Pourquoi la scène qui précède leur conception est-elle vécue comme massacre, hurlements poussés, sang épanché, faeces projetées, coït a tergo ?

L'Urszene est vécue à l'image de la première scène atmosphérique, parturiente, hurlante, violente, naissante.

L'infantia est première, la parole seconde.

L'oubli est premier, la mémoire seconde.

La lèthè est première, la vérité (l'alètheia) seconde.

Les mystèria sont premiers, la démystification seconde »¹⁰⁸.

A l'instar des grands récits, l'enfant habille de son imaginaire le trou de l'origine. Les fictions qu'il crée lui permettent de soutenir l'impensable. Elles lui permettent de se construire à partir d'une image qui manque, un fond d'oubli, l'indicible origine.

Les nouveaux modes de procréation modifient-ils la recherche sexuelle infantile ? Avons-nous affaire à de nouvelles quêtes d'origine ? Il semble intéressant de soulever ici la particularité des enfants issus d'un don de gamètes. Le droit français impose l'anonymat du don de sperme, d'ovocytes et d'embryons¹⁰⁹. Les donneurs et les receveurs ne peuvent jamais

¹⁰⁷ Monique SCHNEIDER, « *La naissance, un traumatisme pour les parents ? Ce qu'en dit la psychanalyse* » In René FRYDMAN et Myriam SZEJER dir. *La naissance : histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Ed. Albin Michel, 2010, p. 491.

¹⁰⁸ Pascal QUIGNARD, *La nuit sexuelle*, Ed. Flammarion, Paris, 2007, p. 33-34.

¹⁰⁹ Article 16-8 du Code civil, articles 1211-5 et 2141-6 du Code de la santé publique.

connaître leur identité respective. La loi n'organise qu'une seule levée exceptionnelle est restrictive de l'anonymat : en cas de nécessité thérapeutique, le médecin peut accéder aux informations médicales et non identifiantes concernant le donneur ou l'enfant. Les enfants issus d'un don de gamètes sont donc confrontés à l'interdiction de connaître l'identité du donneur. Cela ne pose aucun problème pour certains. A l'inverse, pour d'autres, il s'agit d'une réelle difficulté entraînant une recherche effrénée et douloureuse en vue de percer le mystère de leur naissance. Toutefois, comme l'affirme François Ansermet, « *le fait d'identifier le donneur peut fonctionner comme une fausse réponse à une vraie question, celle de l'origine* »¹¹⁰. La question de l'origine reste fondamentalement sans réponse. Le risque est donc de recouvrir la vraie question d'une fausse réponse, réponse à laquelle l'enfant peut parfois resté lié de façon traumatique. En donnant ses gamètes, le donneur met sa substance reproductive à la disposition d'un autre. Il ne désire aucunement devenir le parent de l'enfant qu'il contribue à concevoir. En ce sens, il n'est rien du « père » ou de la « mère » biologique que l'enfant espère tellement retrouver. Comme l'explique Jean-Daniel Causse, le biologique ne suffit pas à instituer un père ou une mère. Etre père ou mère ne signifie pas être le géniteur ou la génitrice de son enfant. Etre géniteur ou génitrice procède d'un acte biologique alors qu'être père ou mère suppose un acte symbolique, c'est-à-dire la reconnaissance du lien filial par des gestes et des paroles adressés à l'enfant. Faire prévaloir le biologique sur le symbolique, c'est laisser croire à l'enfant que la certitude sur le réel du père ou de la mère consolide le lien de filiation alors qu'il n'en est rien. C'est aussi lui laisser penser que l'ascendance dispose d'un pouvoir absolu sur sa descendance. « *Biologiser l'humain, c'est en effet se faire croire et faire croire à l'enfant qu'on est l'unique source de sa vie au lieu de lui signifier que des parents ne donnent pas la vie, mais la transmettent. Les parents ont pour vocation de transmettre que naître c'est toujours naître à une vie dont nous ne sommes pas l'origine, mais seulement les messagers. C'est à fermer cette porte que travaillent, sans le savoir, les discours qui font du biologique la vérité humaine* »¹¹¹. L'enjeu est donc de ne pas confondre la vérité biologique avec la vérité humaine. L'enfant qui parvient à connaître sa vérité biologique ne vient pas pour autant à bout d'un impossible savoir. Le mystère de sa venue au monde lui reste inaccessible. L'identification du donneur ne fait que recouvrir l'énigme de l'origine, énigme qui demeure active au-delà de la réponse obtenue.

¹¹⁰ François ANSERMET, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 84.

¹¹¹ Jean-Daniel CAUSSE, *figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 47-48.

L'origine fait toujours l'objet d'une tentation. L'être humain est inexorablement en quête d'origine. Autrefois, il s'aidait des mythes et des rites. Aujourd'hui, il dispose des sciences et des technologies. L'homme revisite le rêve prométhéen. Mais il reste confronté à l'ombilic de l'origine (III).

III. L'ombilic de l'origine

Eschyle raconte que les dieux en colère se font la guerre. Les uns veulent chasser Cronos du trône et que Zeus règne à sa place. Les autres font tous pour que Zeus ne s'empare jamais du pouvoir. Prométhée conseille Zeus qui, grâce à lui, conquiert le pouvoir. A peine arrivé sur le trône, il distribue les postes et les honneurs entre les dieux et entreprend d'anéantir la race humaine. Prométhée s'oppose au projet de Zeus. Il vole à Héphaïstos « *la lumière du feu qui peut tout faire* »¹¹² pour la donner aux hommes. Zeus le punit pour cette trahison en commandant Héphaïstos de l'enchaîner au sommet d'un mont de pierre, exposé aux vents, gardien de l'abîme.

*« Moi j'ai osé
J'ai sauvé les hommes du sort qu'on leur destinait
Descendre chez les morts
Ecrasés
Mis en pièces
Et pour les avoir sauvés on m'inflige ces souffrances
Cruelles à subir
Horribles à voir
Parce que j'ai eu pitié des mortels
On me refuse la pitié
Et sans pitié on me torture »*¹¹³.

Gaston Bachelard appelle « complexe de Prométhée » « *toutes les tendances qui nous poussent à savoir autant que nos pères, plus que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres* »¹¹⁴. Prométhée donne à l'homme la lumière du savoir. Il leur livre l'artifice permettant d'aller au-delà des limites. Avec le don prométhéen vient l'*hubris* humain, c'est-à-dire la démesure, la volonté de franchir ce qui ne peut pas l'être¹¹⁵. En ce sens, les avancées

¹¹² ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, Besançon, Ed. Les solitaires intempestifs, 2010, p. 15.

¹¹³ *Ibid.*, p. 30-31.

¹¹⁴ Gaston BACHELARD, *La psychanalyse du feu*, p. 22, consulté en ligne : http://classiques.uqac.ca/classiques/bachelardgaston/psychanalyse_du_feu/psychanalyse_du_feu.html.

¹¹⁵ Jean-Daniel CAUSSE, « *Naître, mourir, vivre en humain* » In *La vie humaine entre fragilité et puissance : questions de bioéthique*, publié dans *Information évangélisation*, n°6, décembre 2010, p.7.

biotechnologiques revisitent le rêve prométhéen. Avec elles, l'homme espère résoudre l'énigme de son origine, répondre au « pourquoi ? » et au « comment ? » de son existence.

Pourtant, il semble que la science renforce le mystère plutôt qu'elle ne le résout. « *Les progrès scientifiques, faisant croître le connu, font croître la surface de contact avec l'inconnu lui-même* »¹¹⁶. La question de l'origine reste une énigme pour ceux qui accomplissent les prouesses scientifiques comme pour ceux qui en bénéficient. « *Enfin, on reçoit la vie, on l'accueille, on la permet, ce qui n'empêche que le mystère de la vie persiste au-delà des technologies qui rendent possible sa fabrication* »¹¹⁷. Les biotechnologies sont des dispositifs qui permettent d'accueillir la vie mais non de la créer. Le mystère de l'existence se rejoue avec chaque enfant. Par ailleurs, il faut distinguer la procréation et l'origine. La procréation peut être assimilée à un commencement, mais qui peut dire quand commence la procréation ? Est-ce au moment où le spermatozoïde pénètre l'ovule, quand les deux noyaux fusionnent, ou encore, lors de la première division cellulaire ? La procréation est un commencement sans commencement. « *L'instant de la procréation échappe. Les images produites par les procréations médicalement assistées échouent à le montrer, à le saisir en un arrêt sur image. L'instant disparaît derrière le mouvement. On ne saisit pas son surgissement : on ne voit qu'une succession d'états, qu'une série infinie de résultats. Le commencement est multiple, fragmenté, on ne peut pas l'atteindre, le moment inaugural reste soustrait. Dans les techniques des procréations médicalement assistées, on a beau provoquer, assister, voir, maîtriser la procréation, on n'en sait pas plus ni sur le commencement ni sur l'origine* »¹¹⁸. Ainsi, il y a un ombilic de l'origine comme il y a un ombilic du rêve. Quelques soient les progrès scientifiques, l'homme continue à butter sur le réel de l'origine.

« D'où viennent les enfants ? » est la question impossible par excellence. Depuis toujours, l'homme habille de mythes et de rites l'irreprésentable origine. Chaque enfant est d'abord l'enfant du mystère. A travers la succession des générations, chacun entreprend de répondre à l'impossible question. Aujourd'hui, l'homme dispose des techniques et des sciences. Il ne cesse de progresser dans sa maîtrise des processus de la procréation. Mais s'il possède un savoir considérable sur le commencement de la vie, l'origine elle-même lui demeure inconnue.

¹¹⁶ Philippe GAUDIN, « L'énigme de la naissance entre philosophie et monothéisme » In *La naissance : histoire, culture et pratiques d'aujourd'hui*, dir. René FRYDMAN et Myriam SZEJER, Paris, Ed. Albin Michel, 2010, p. 11

¹¹⁷ François ANSERMET, *La fabrication des enfants*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 27.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 30.

L'homme continue à butter sur un réel qui résiste, celui de l'origine. L'apparition de la vie procède toujours d'une énigme. Chacun demeure le fils ou la fille du hasard, le fruit d'une contingence qui a uni un homme et une femme dans le mystère du désir (Chapitre II).

CHAPITRE II

L'IMPÉRATIF DU DESIR

A notre époque, le désir d'enfant ne tolère aucune entrave ni interdit. Il n'admet nul impossible. Pourtant, comme tout désir, il procède de l'inconscient et contient ce qui nous dépasse. Aussi impératif soit-il, le désir d'enfant possède ses secrets et ses paradoxes qui agissent à l'insu du sujet (II). Alors, la demande d'enfant doit-elle être à tout prix comblée ? L'impératif du désir est-il d'être satisfait ou de continuer encore à désirer ? Le sujet du désir peut se retrouver piégé par sa propre demande (II). L'enfant qui en est issu, quant à lui, peut rester captif du désir absolu qui a présidé à sa naissance, exposé au risque d'exister dans le sillage de la volonté parentale (III).

I. Les paradoxes du désir

Dans son ouvrage *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Freud énonce que le désir humain s'organise autour d'un manque d'objet. Si le désir vise une multitude d'objets présents, il émerge et se déploie en fonction d'un objet fondamentalement absent. Freud s'appuie sur le rapport particulier du nourrisson à sa mère. Selon lui, cette relation fusionnelle implique la chute inaugurale d'un paradis perdu. En effet, « *il reste de cette première relation sexuelle, qui est aussi la plus importante, même après la séparation de l'activité sexuelle et de l'alimentation, un fragment important qui aide à préparer le choix d'objet, donc à rétablir le bonheur perdu* »¹¹⁹. Le sein maternel, en tant que premier objet d'amour, ne répond pas seulement à un besoin mais aussi à une jouissance. Le sevrage est une perte qui conduit le sujet à chercher inlassablement des objets de remplacement, des jouissances de substitution. C'est pourquoi « *la trouvaille de l'objet est à proprement parler une retrouvaille* »¹²⁰. Toutefois, les objets trouvés sont insatisfaisants. Toute trouvaille atteste, en réalité, de l'impossible retrouvaille ; c'est-à-dire de l'impossibilité de combler la béance laissée par la perte inaugurale du premier objet d'amour. Pour Freud, le désir prend la forme nostalgique de la quête d'un bonheur à jamais perdu. La théorie lacanienne du désir s'inscrit dans ce sillage tout en faisant un pas supplémentaire. Pour Lacan, le sein maternel est un objet mythique. La cause du désir est un objet ayant depuis

¹¹⁹ Sigmund FREUD, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Lonrai, Ed. Points, 2012, p.191.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 190.

toujours déjà été perdu. L'objet du désir, que Lacan appelle aussi objet *a*, équivaut à son propre manque. L'objet *a* est ce qu'il a bien fallu perdre pour pouvoir désirer. Le terme « objet » vient du latin *objectum* qui signifie « jeter devant ». Mais alors, l'objet du désir est-il celui que le désir vise ? « *Est-ce que l'objet du désir est en avant ? C'est là le mirage dont il s'agit* »¹²¹. On pourrait penser que le désir vise l'objet vers lequel il tend. Or, le véritable objet du désir n'est pas devant mais derrière. « *L'objet *a* n'est pas à situer dans quoi que ce soit d'analogue à l'intentionnalité d'une noèse. Dans l'intentionnalité du désir, qui doit en être distinguée, cet objet est à concevoir comme la cause du désir. Pour reprendre ma métaphore de tout à l'heure, l'objet est derrière le désir* »¹²². L'objet *a* se situe au dos du désir. Il n'est pas ce que nous désirons mais ce qui nous rend désirant. Il est la dynamique, le moteur, la poussée du désir. A l'inverse, les objets jetés devant sont des objets de méprise ou de leurre. Ils viennent à la place d'un « *creux incombable* »¹²³ qu'aucun d'eux ne satisfera jamais. Le premier paradoxe du désir est donc de ne pas savoir ce qu'il désire. Ainsi, le désir d'enfant contient toujours ce qui nous dépasse. Désirer un enfant, c'est toujours désirer autre chose que l'enfant, au-delà de l'enfant. Dans *Le banquet*, Platon reprend le discours de Diotime qui explique que le désir d'enfant vise une part d'immortel au-delà du vivant mortel : « *L'union d'un homme et d'une femme permet l'enfantement, il y a dans cet acte quelque chose de divin. Et voilà bien en quoi, chez l'être vivant mortel réside l'immortalité : dans la grossesse et dans la procréation* »¹²⁴. Le désir vise la descendance comme une persistance. Comme nous l'avons vu dans le titre premier, l'enfant peut être envisagé comme une perpétuation de soi. Il peut aussi incarner la figure d'un idéal, d'une réparation narcissique, d'un comblement absolu. Comme tout désir, le désir d'enfant reste voilé : enfant idéal, réparateur, comblant, gage d'immortalité des parents. Le projet d'enfant relève des paradoxes du désir inconscient.

Auparavant, la procréation était confrontée à l'inéluctable fatalité. A l'ère de la programmation des naissances, le désir inconscient recèle toujours ses secrets. La fameuse proclamation féministe « un enfant quand je veux, si je veux ! »¹²⁵ ne permet pas de rendre compte de la complexité du désir inconscient. Le désir d'enfant procède de l'autre scène où s'entremêlent forces de vie et forces de mort qui nous font agir à notre insu. Sur la scène inconsciente, désir et non-désir, souhait de vie et vœux de mort coexistent. Le second paradoxe

¹²¹ Jacques LACAN, *Le séminaire Livre X L'angoisse*, Lonrai, Ed., 2004, p. 120.

¹²² *Ibid.*, p. 121.

¹²³ Sylvia LIPPI, *La décision du désir*, Toulouse, Ed. Erès, 2013, p. 53.

¹²⁴ PLATON, *Le banquet*, Paris, Ed. Flammarion, 2007, p. 149.

¹²⁵ Slogan du Mouvement de libération des femmes, 1970.

du désir est d'être fondamentalement ambivalent. L'inconscient ne connaît ni la contradiction ni le temps. « Ainsi, "je désire" ou "je ne désire pas un enfant", ou bien "cet enfant a été très désiré", prononcés par un homme ou une femme, sont des énoncés conscients qui souffrent d'une pluralité de sens pour le psychanalyste : les sentences recèlent nécessairement leur part d'ombre, échappant à celui qui les énonce. Ces phrases ne sont jamais que la traduction dans la pensée raisonnable de quelque chose exclu par la conscience elle-même et qui se dérobe au sujet »¹²⁶. Le désir d'enfant est donc, tout aussi bien, un non-désir d'enfant. Le désir que l'enfant vive peut parfaitement s'associer au souhait que l'enfant meurt. Dans son texte *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, Freud souligne que les vœux inconscients de mort à l'égard des proches font partie de la vie quotidienne. « Chaque jour, à chaque heure, dans nos motions inconscientes, nous écartons de notre chemins ceux qui nous gênent, ceux qui nous ont offensés et lésés. Le "Que le diable l'emporte", qui nous vient si souvent aux lèvres quand notre mauvaise humeur se dissimule derrière une plaisanterie et qui signifie en réalité "Que la mort l'emporte", c'est dans notre inconscient un désir de mort sérieux et plein de force »¹²⁷. Ces désirs de mort tendent à être refoulés dans l'inconscient. Ils peuvent aussi se transformer en une idéalisation de l'enfant. L'idéalisation fonctionne alors comme formation réactionnelle contre les pulsions destructrices. Ils peuvent encore se changer en une surprotection anxieuse. Le parent raisonne alors à la manière de cette mère que fait parler avec humour Boris Vian à propos de ses enfants : « je les aime puisque je pense à ce qui peut leur arriver de pire »¹²⁸. Le tableau de Botticelli intitulé *L'annonciation du Cestello* met très bien en évidence l'ambivalence du désir d'enfant. On y voit l'ange Gabriel annonçant la venue de l'enfant Jésus à la vierge Marie. Il est intéressant de constater que la première réaction de Marie n'est ni l'accueil ni le ravissement. Au contraire, elle adopte une position de réserve, un mouvement de recul, un geste de refus. Cette scène se déroule devant une fenêtre qui laisse entrevoir l'immensité du paradis perdu. Ainsi, le désir d'enfant – même s'il est à tout prix – est en même temps un refus de l'enfant. Si le fils ou la fille incarne un espoir d'immortalité et de comblement, il rappelle aussi leur mort prochaine aux parents. Sa naissance peut donc être assimilée, de manière plus ou moins consciente, à un paradis perdu.

¹²⁶ Irène DIAMANTIS, « Désir et non-désir » In *La naissance : histoire, culture et pratiques d'aujourd'hui*, dir. René FRYDMAN et Myriam SZEJER, Paris, Ed. Albin Michel, 2010, p. 595.

¹²⁷ Sigmund FREUD, « *Considération actuelles sur la guerre et sur la mort* » In *Essais de psychanalyse*, Paris, Ed. Payot & rivages, 2001, p. 42-43.

¹²⁸ Boris VIAN, *L'arrache-cœur*, Paris, Ed. Pauvert, 1992, p. 138.

Le désir ne sait pas ce qu'il désire et il est fondamentalement ambivalent. Comme tout désir, le désir d'enfant procède de ces paradoxes. Dès lors, on comprend la complexité du désir à tout prix, du droit à l'enfant. Faut-il toujours répondre et par tous moyens à la demande d'enfant ? Le désir absolu peut devenir un piège, une entrave qui fourvoie le sujet et qui rend captif l'enfant (II).

II. L'entrave du désir absolu

Lorsqu'un couple, un homme ou une femme désire à tout prix avoir un enfant au point de revendiquer un droit à l'enfant, faut-il se hâter de répondre à leur demande ? Où est le sujet dans la demande adressée ? Le désir déborde toujours de la demande. Toute demande contient plus que ce qu'elle demande. Il y a l'«*inarticulable du désir dans l'articulé des demandes* »¹²⁹. Le désir prend place au sein de la demande entre voilement et dévoilement. Il s'y expose et s'y dissimule à la fois. Le désir est ce qui ne se demande pas ou, plus exactement, ce qui se demande inlassablement sans savoir ce qu'il demande. C'est pourquoi, «*toute demande est toujours demande de quelque chose qui excède la satisfaction explicitement demandée : il s'agit de demander à un autre/Autre de combler le vide qu'on éprouve en soi, à travers sa reconnaissance* »¹³⁰. La demande déguise le désir car elle passe par le langage. Sa nomination implique une inadéquation entre le désir inconscient (qui ne porte pas sur un objet) et la demande formulée (qui cherche un objet substitutif au manque). L'objet du désir se perd alors dans les signifiants de la demande. De sorte que toute demande demeure incapable d'appréhender le désir qui la cause. Le sujet ne s'exprime qu'à demi-mots dans sa demande. En outre, il s'inscrit toujours dans un en-deçà et un au-delà de ce qu'il demande. «*Dans un au-delà qui est la demande d'amour. Dans un en-deçà qui est ce que nous appelons le désir* »¹³¹. La véritable demande ne se formule pas ou, plus exactement, échappe à la formulation. C'est pourquoi il est délicat de prétendre pouvoir répondre de façon adéquate à la demande de celles et ceux qui se trouvent en souffrance d'enfant.

La demande n'est pas explicite. «*Elle est même beaucoup plus qu'implicite, elle est cachée au sujet, elle est comme devant être interprétée* »¹³². Or, c'est dans le risque de cette

¹²⁹ Patrick GUYOMARD, *Le désir d'éthique*, Paris, Ed. Aubier, 1998, p. 69.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 46.

¹³¹ Jacques LACAN, *Le séminaire Livre VIII. Le transfert*, Paris, Ed. Seuil, 2001, p. 239.

¹³² *Ibid.*, p. 239.

interprétation que réside l'ambiguïté et la complexité des rapports entre la demande du sujet et la réponse qui lui est donnée. Toute demande appelle sa « *réponse inversée* »¹³³, c'est-à-dire une réponse qui est en réalité une demande complémentaire. Dans son séminaire *Le transfert*, Lacan prend pour exemple la demande d'être nourri à laquelle vient répondre la demande de se laisser nourrir : « *qu'y-a-t-il qui répond mieux, en apparence, à la demande d'être nourri que celle de se laisser nourrir ?* »¹³⁴. Pourtant, les deux demandes discordent. Elles ne s'imbriquent pas parfaitement l'une à l'autre. Au contraire, leur confrontation laisse surgir un « *gap* », une « *béance* », une « *déchirure* »¹³⁵ ou s'insinue le ratage. Cela s'explique par le fait qu'un désir déborde chacune des demandes et qu'elles ne sauraient être satisfaites sans que ce désir ne s'éteigne. « *L'extinction ou l'écrasement de la demande dans la satisfaction ne saurait se produire sans tuer le désir* »¹³⁶. C'est la raison pour laquelle, « *l'ambivalence première, propre à toute demande, est que, dans toute demande, il est également impliqué que le sujet ne veut pas qu'elle soit satisfaite* »¹³⁷. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la difficulté n'est pas posée par l'insatisfaction de la demande mais par sa satisfaction pleine et entière. Le risque est d'entraver l'immensité du désir dans l'étroitesse de la demande. Le danger est toujours que le sujet se retrouve piéger au lieu même de sa demande. Dans la demande d'enfant comme dans toute demande, accueillir le sujet du désir suppose d'entendre au-delà de sa volonté. En effet, comme en témoigne François Ansermet, parfois « *on ne sait plus si c'est toujours l'enfant qui est voulu ou si c'est seulement la satisfaction qu'on veut obtenir à tout prix. Un désir à tout prix fait aller au-delà du désir d'enfant. Quelque chose d'autre est en jeu. Lorsque les désirs deviennent des droits, au point de franchir toutes les limites qu'impose la réalité, est-on toujours dans l'ordre du désir ? L'au-delà de la limite fait aller au-delà du jeu du désir et du plaisir. On est dans un projet qui dépasse les protagonistes en jeu. Plutôt que d'un droit au désir, il s'agit plutôt d'une revendication d'une jouissance à tout prix. Le but est surtout d'obtenir ce qu'on veut plutôt que d'investir un projet d'enfant* »¹³⁸. La volonté d'obtenir satisfaction absolue de la demande se substitue au désir d'enfant. Le sujet du désir est écrasé par sa propre demande. L'enfant, quant à lui, devient l'objet d'une conquête de jouissance. Le piège du désir à tout prix est de croire qu'il doit impérativement être satisfait alors qu'en réalité l'impératif du désir est de continuer encore à désirer.

¹³³ Jacques LACAN, *Le séminaire Livre VIII. Le transfert*, Paris, Ed. Seuil, 2001, p. 242.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 242.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 242.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 243.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 243.

¹³⁸ François ANSERMET, *La fabrication des enfants*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 39.

L'entrave du désir est de se trouver piéger par sa propre demande. L'impératif du désir n'est pas d'être exaucé, mais de continuer toujours à désirer. La demande d'enfant à tout prix fourvoie le sujet du désir. Elle rend les fils et les filles captifs de la volonté sans faille qui a présidé à leur naissance (III).

III. L'enfant incertain

Qu'en résulte-t-il pour l'enfant d'avoir été tellement désiré ? Quel est le poids du désir ardent sur l'existence du fils ou de la fille à venir ? Selon Marcel Gauchet, le désir à tout prix, le droit à l'enfant, bouleverse la subjectivation de l'enfant. « *Ce n'est pas moins que la racine inconsciente de l'identité des êtres qui se trouve affectée, avec le sens constitutif de la contingence personnelle. De nouvelles aliénations se dessinent dans le sillage de ces déplacements. Une figure inédite de la dépendance se met à hanter l'univers des individus* »¹³⁹. Le problème est donc celui de la liberté de l'enfant qui aura tellement été désiré. L'enfant du désir à tout prix n'est pas un enfant parmi les autres. Il est l'enfant de soi, celui qui a été désiré pour soi, celui qui a été anticipé et conçu à sa propre image. Il est cet enfant-là et pas un autre. Or, depuis toujours, concevoir un enfant revient à faire l'expérience de l'imprévisibilité et de la singularité d'un nouvel être. Les parents sont dans l'attente de l'inattendu. La venue de l'enfant témoigne de ce qui dépasse l'humanité. L'enfant surgit entre deux inconnues : l'énigme de l'origine et le mystère du devenir. Hier encore, « *cet inconnu procédant de soi fournissait le signe par excellence de la force impersonnelle de la vie dont on n'est jamais que l'agent. Il n'est pas jusqu'aux marques de l'hérédité, minutieusement scrutées, les yeux de sa mère, la bouche de son père, les nez de l'aïeul, qui ne valait confirmation de la loi de l'espèce ou du lignage qui, certes, passe par vous, mais dont les fruits sont destinés à vous surprendre* »¹⁴⁰. L'imprévisibilité de la venue de l'enfant témoignait du fait qu'on peut transmettre la vie mais non la donner. Qu'en est-il aujourd'hui ? L'enfant de la maîtrise est-il encore cet « étranger familial » ? Quel est le poids de l'attente ciblée sur la liberté du fils ou de la fille à venir ? Pour Marcel Gauchet, le propre de l'enfant du désir est d'être attendu en personne. Il advient sous le signe de l'anticipation positive, en tant qu'incarnation d'un désir spécifique. Il est d'emblée reconnu comme la fierté, l'emblème du père ou de la mère. Il est lié par de puissantes

¹³⁹ Marcel GAUCHET, *L'enfant du désir*, p. 114, consulté en ligne : <http://www.cairn.info/revue-le-debat-2004-5-page-98.htm>.

¹⁴⁰ *Ibid.* p. 115.

projections, plus ou moins conscientes, appelées à peser lourd sur sa destinée. Certains enfants seront forts de cette reconnaissance. Ils y trouveront de la confiance, de l'assurance, une puissance narcissique inébranlable. Mais pour d'autres, le désir parental fera l'objet d'une souffrance, d'un doute intarissable quant à l'assise de leur existence. Le désir à tout prix mène l'enfant à un doute structurel qui remet en question le bien-fondé même de sa venue au monde. En effet, son existence est entièrement conditionnée à l'intention qui a mue ses parents. Plus il prend conscience de la force du désir qui a présidé à sa naissance, plus il mesure qu'il aurait pu ne pas exister. « *L'enfant non désiré d'hier, fruit d'un accident, figure par excellence du malheur au regard de la sensibilité d'aujourd'hui, avait au moins la sécurité de devoir la vie à la vie, de s'ancrer dans l'objectivité d'un processus vivant dont ses parents n'avaient été que les instruments aveugles. L'existence de l'enfant du désir est entièrement suspendue, elle, en revanche, à l'intention qui a mue ses auteurs ; elle ne tient qu'à son fil* »¹⁴¹. Ainsi, l'enfant à tout prix est condamné à confirmer le désir à l'origine de son existence. Il doit réassurer en permanence la volonté qui lui a permis de vivre. L'enfant du désir absolu doit son existence à ses parents non pas parce que sa vie procède de la leur, mais parce qu'ils sont la cause de ce qu'il est ou de ce qu'il devrait être. L'enfant plonge dans l'angoisse vertigineuse d'être l'élu du désir parental : « suis-je bien celui que mes parents ont désiré ? ». Cette question existentielle renvoie au « *doute structurel suscité par la simple force de l'investissement parental, qui ne peut manquer d'éveiller l'inquiétude, chez celui qu'il vise et entoure, quant à son adéquation à cette attente débordante de chaleur. Il aura beau être confirmatoire à souhait – toi et toi seul –, il n'en provoquera pas moins à l'occasion la crainte d'une méprise, par sa seule intensité* »¹⁴². Cette hantise ravageuse peut donner lieu une recherche effrénée de la satisfaction parentale. Elle peut aussi laisser place au découragement, à une sous-estimation de soi et à un sentiment intense de culpabilité. Elle peut encore engendrer la volonté de démentir un désir parental insoutenable. Dans tous les cas, l'enfant reste captif du vœu qui a présidé à sa naissance. Il y a là un curieux paradoxe : l'enfant du désir souverain est aussi l'enfant incertain, c'est-à-dire celui qui ne cesse de douter du fondement de son existence. L'enfant ne peut trouver un espace de liberté qu'en se représentant qu'il n'est pas l'incarnation d'un désir absolu ou le résultat d'une volonté sans faille, mais le fruit d'une contingence qui a lié un homme et une femme dans le mystère du désir. Fils ou fille du hasard, l'enfant puise sa force d'échapper à ses parents alors même qu'il est issu d'eux.

¹⁴¹ Marcel GAUCHET, *L'enfant du désir*, p. 118, consulté en ligne : <http://www.cairn.info/revue-le-debat-2004-5-page-98.htm>.

¹⁴² *Ibid.* p. 118.

L'impératif du désir n'est pas d'être satisfait mais de continuer, toujours, à désirer. Le désir ne sait pas ce qu'il désire et il est fondamentalement ambivalent. Aussi catégorique soit-il, il procède des paradoxes et des mystères de l'inconscient. Il ne faut se hâter de répondre à la demande d'enfant à tout prix. Accueillir le sujet du désir suppose de l'entendre au-delà de sa demande. Le désir déborde toute demande. Il ne peut pas être comblé. Le danger n'est pas l'insatisfaction de la demande mais plutôt sa satisfaction pleine et entière qui équivaut à l'écrasement du sujet, à la mort du désir. Ainsi, Il convient de prendre du recul par rapport au désir d'enfant à tout prix. Ce désir ardent fourvoie le sujet et recèle une tentation de jouissance dont l'enfant serait l'objet. Paradoxalement, l'enfant du désir souverain est aussi l'enfant incertain. Il est amené à douter du fondement même de son existence. Il est condamné à réassurer le désir des parents qui a présidé à sa naissance. Incarner un désir absolu peut changer la liberté du fils ou de la fille à venir en une intolérable destinée (Chapitre III).

CHAPITRE III

L'EMPRISE DE LA PRÉDICTION

Depuis toujours, les hommes et les femmes rêvent leur enfant avant même qu'il n'existe. Ils projettent sur lui leur imaginaire, leurs espoirs, leurs frustrations et lui transmettent ainsi des représentations qui guideront sa destinée sans pour autant la sceller (I). Mais qu'en est-il à l'ère de la maîtrise et de la programmation des naissances ? Les évolutions scientifiques permettent désormais de sélectionner le profil génétique des enfants à venir. Certains auteurs s'insurgent déjà contre le risque de dérive eugénique. La singularité et l'imprévisibilité de l'enfant semblent menacées. L'enfant pourrait être exposé à la difficulté de s'affirmer en tant que sujet, contraint à payer le prix de l'inattendu de son existence (III).

I. L'enfant merveilleux

L'enfant à venir est d'abord le « bébé de rêve », l'enfant imaginaire. Il est celui que les parents tissent, modèlent, façonnent pour donner une image à l'irreprésentable, un horizon à l'inattendu. Il est celui qui prépare une place pour l'enfant réel dans le psychisme du père et de la mère. « *Les enfants imaginaire et fantasmatique constituent l'ensemble d'affects et de représentations, de scénarios et de marques signifiantes, par lesquels l'enfant est investi en tant qu'objet de la psyché parentale, avant même qu'un enfant réel ne soit conçu et au-delà de sa naissance* »¹⁴³. Rêver l'enfant est un processus naturel et nécessaire pour donner corps au fils ou à la fille à venir. Toutefois, cette opération doit trouver un juste équilibre afin de laisser place à l'enfant qui vient. Une prédominance de l'imaginaire peut conduire à un investissement inadéquat de l'enfant réel. A l'inverse, une prépondérance du réel peut mener à une relation désaffectivée, dépourvue de rêverie et ponctuée d'échanges purement opératoires. Par ailleurs, cet investissement imaginaire conduit à transmettre des représentations, plus ou moins conscientes, à l'enfant. L'enfant imaginaire incarne les désirs infantiles des parents les plus vivaces et inconciliables. Il supporte l'ensemble des scénarios, des représentations et des marques signifiantes qui habitent le psychisme du père et de la mère, provenant de leur histoire personnelle et résultant d'une transmission transgénérationnelle. Certaines représentations sont

¹⁴³ Luis ALVAREZ et Bernard GOLSE, « *Les compétences des parents* » In *La psychiatrie du bébé*, consulté en ligne : www.cairn.info/la-psychiatrie-du-bebe--9782130621508-page-35.htm.

conscientes et transmises de manière littérale. Ce sont les formulations de vœux plus ou moins élaborés et impératifs à l'égard de l'enfant : « plus tard, mon fils sera... », « un jour, ma fille fera... ». D'autres représentations sont inconscientes et transmises à l'insu des parents. *« Ce sont de véritables signifiants corporels dans la mesure où ils viennent manifester que l'inconscient de chacun des parents va prendre corps dans l'espace psy-corporel de l'enfant. Car l'enjeu est bien de constituer un nouveau corps humain habité d'une mémoire. L'enfant à venir va ainsi prendre vie dans un réseau de représentations qui lui préexistent »*¹⁴⁴. L'enfant est un lieu de projections pour chacun des parents. Des représentations inconscientes lui sont transmises au même titre que le capital génétique. Cette détermination inconsciente pèse sur son destin sans pour autant le sceller. Donner la vie, c'est transmettre des représentations dont on ne sait rien et dont l'agencement est assurément imprévisible et singulier. *« Donner la vie se joue ainsi sur un double registre : produit de la répétition de l'inconscient des parents, l'enfant est porteurs d'avance des avatars de leurs désirs. Simultanément, sa naissance instaure l'émergence d'une nouvelle organisation. Il y a rupture dans la répétition et agencement unique des déterminations préexistantes. En ce sens toute naissance est un avènement et l'enfant, littéralement, un nouveau-né »*¹⁴⁵. Donner la vie, c'est transmettre ce qui nous échappe pour un résultat qu'on ne connaît pas.

Cependant, l'investissement de l'enfant imaginaire n'est pas sans poser de difficultés. Il requière un travail de la part des parents et de l'enfant pour s'en détacher. Si désirer consiste à se représenter l'objet manquant par excellence, aucun objet réel – pas même l'enfant – ne peut venir satisfaire la représentation idéale qu'on s'en est faite. L'enfant du désir manque à l'appel de la réalité. L'enfant qui vient est toujours un « étranger familier ». En effet, *« lorsqu'à la naissance l'enfant prend corps, il n'est pas le corps du désir qui l'a précédé, il en est le rejeton, la nouvelle pousse dont le désir d'enfant a été la souche – le jeu des ressemblances : "à qui ressemble-t-il ?" est un jeu de cache-cache où chacun s'efforce de reconnaître, sur le visage de l'enfant, l'empreinte, le dessin, le dessein, où le trait d'un désir qui ne peut pas être reconnu comme sien. Son propre enfant ressemble toujours à un autre »*¹⁴⁶. Cette discordance entre l'attente et l'inattendu est plus ou moins douloureuse. Elle engage les parents, comme l'enfant, à accomplir un travail psychique plus ou moins difficile. Ce travail consiste à opérer le meurtre symbolique de l'enfant merveilleux pour permettre au fils ou à la fille de trouver une possible liberté, d'exister au-delà du destin qui lui était assigné. *« La pratique psychanalytique se fonde*

¹⁴⁴ Monique BYDLOWSKI, *La dette de vie. Itinéraire psychanalytique de la maternité*, Paris, Ed. Puf, 2008, p. 69.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 70.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 68.

*d'une mise en évidence du travail constant d'une fore de mort : celle qui consiste à tuer l'enfant merveilleux (ou terrifiant) qui, de génération en génération, témoigne des rêves et des désirs des parents ; il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première, dans laquelle s'inscrit la naissance de chacun »*¹⁴⁷. Ainsi, tout enfant vivant a pour double un enfant mort au désir des parents. L'enjeu du meurtre symbolique est d'échapper à la tyrannie de l'enfant merveilleux, à l'emprise des prédictions parentales. Il faut tuer une représentation qui guide, tel un astre, la destinée de l'enfant. Il faut tuer la part prédite, donc maudite, qui hante l'héritage de chacun. « *Comment supprimer l'enfant, comment se défaire de quelque chose qui a le statut de représentant inconscient, partant indélébile ? Mais inversement, comment échapper à cette nécessité ou éluder cette contrainte sans rester dans les limbes de l'"infans" et l'en-deçà du désir ?* »¹⁴⁸. Il s'agit là d'un meurtre impossible car c'est le meurtre d'une ombre. Pourtant, sa répétition est nécessaire car nul ne peut vivre, créer, désirer s'il cesse de tuer l'enfant merveilleux.

L'investissement imaginaire de l'enfant est un processus nécessaire par lequel les parents assignent une place au fils ou à la fille à venir. Ils lui transmettent des représentations, plus ou moins conscientes, qui guident sa destinée. L'enfant merveilleux doit faire l'objet d'un meurtre symbolique pour permettre à l'enfant d'exister. Mais à l'époque de l'extrême maîtrise de la procréation, le destin semble faire l'objet d'une réelle fascination (II).

II. La fascination du destin

La filiation est un processus d'adoption. De l'attente de l'enfant imaginaire, il faut adopter l'inattendu de l'enfant réel. Quelle place l'extrême maîtrise de la procréation laisse-t-elle à l'imprévisibilité de l'enfant ? Les fils et les filles de la maîtrise sont-ils condamnés à demeurer les enfants imaginaires, fruits du désir parental, prisonniers d'une inexorable destinée ? La prédiction de l'enfant semble atteindre son paroxysme dans le fantasme de la programmation génétique. C'est la tentation d'un droit à l'enfant si je veux, quand je veux et comme je veux. Jacques Testart dénonce déjà la montée d'un droit à l'enfant normal : « *l'illusion de la maîtrise des handicaps, grâce à des progrès médicaux largement idéalisés, vient quotidiennement*

¹⁴⁷ Serge LECLAIRE, *On tue un enfant*, Paris, Ed. Seuil, 1975, p. 11.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 25.

*nourrir les vieux fantasmes de l'enfant parfait ou de la santé éternelle. De plus, en rendant possible et en popularisant la fabrication des enfants, les innovations biotechnologiques des dernières décennies ont inscrit la naissance dans un marché dont l'enfant est le produit »*¹⁴⁹. Selon Jacques Testart, notre époque avance vers une sélection des naissances désirables au grès des évolutions biotechnologiques. Depuis plusieurs décennies, l'interruption médicale de grossesse permet l'élimination du fœtus malformé. Le diagnostic prénatal, concernant 10 à 15% des grossesses en France, conduit 98 % des femmes à demander l'avortement d'un fœtus révélant une trisomie 21¹⁵⁰. Il existe sans doute des facteurs sociaux expliquant ce rejet massif du handicap, notamment la moindre disponibilité des proches et l'accroissement de l'exigence socio-économique de compétitivité. Mais jusqu'où porter l'exigence de performance ? Sur quels critères sélectionner le nouveau-né sans porter atteinte à l'humanité ? Désormais, la sélection génétique des gamètes et des embryons permet de choisir le profil génétique de l'enfant. Il ne s'agit plus seulement d'éviter des pathologies graves et indésirables, mais de sélectionner les traits physiques et de caractère désirés pour l'enfant. Aux Etats-Unis, Robert Graham a inventé les « banques Nobel ». Celles-ci sont basées sur la conservation et la délivrance de sperme d'individus « d'élite » (dont de rares prix Nobel). Le 24 septembre 2013, l'office américain des brevets a officialisé la stratégie du choix informatisé des embryons en accordant un brevet à la société californienne 23andMe. Il s'agit d'un programme informatique permettant de sélectionner les caractéristiques génétiques des donneurs et des receveurs afin d'augmenter la probabilité d'avoir un enfant doté des qualités désirées (traits pathologiques, couleurs des yeux, musculature, personnalité). Jacques Testart souligne également le risque de dérive du diagnostic génétique préimplantatoire sur cellules embryonnaires. Si en France il ne peut être utilisé qu'afin d'éviter la transmission de maladies d'une particulière gravité, il fait l'objet d'une utilisation beaucoup plus vaste à l'étranger. Aux Etats-Unis, les centres de fivètes le proposent automatiquement aux parents, y compris pour choisir le sexe de leur enfant. En Grande-Bretagne, il a été autorisé pour éviter la transmission du strabisme. En Australie, il a été accepté pour réduire le risque d'autisme par sélection du sexe (les garçons seraient quatre fois plus touchés par l'autisme que les filles!). Pour Jacques Testart, les innovations biotechnologiques conduisent vers un « *eugénisme nouveau, mou, consensuel et savant, lequel ne peut désormais que se développer* »¹⁵¹. La menace est celle d'une liquidation de l'altérité et d'un déni de l'inattendu du vivant.

¹⁴⁹ Jacques TESTART, *Faire des enfants demain*, Paris, Ed. Seuil, 2014, p.84.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.84.

¹⁵¹ *Ibid.*, p.84-85.

A notre époque, la génétique semble faire office d'oracle. « *Par le fait du séquençage du génome humain, les procréations médicalement assistées pourraient en effet être de plus en plus utilisées dans la perspective de réaliser une conjonction entre procréation et prédiction. [...] On aboutirait ainsi à un nouveau design, celui d'un enfant déterminé dès sa conception en fonction de caractéristiques préétablies, prises dans les attentes des géniteurs ou dans les exigences de la société* »¹⁵². Toutefois, il est nécessaire de saisir le côté illusoire de cette perspective. Comme le souligne François Ansermet, l'instabilité génétique, la plasticité psychique et les contingences de l'existence conduisent l'enfant au-delà du déterminisme¹⁵³. La prédiction, même génétique, ne peut prendre la place du hasard et de la contingence. Nul n'est capable de prédire ce qu'il adviendra à l'enfant au cours de son existence ou de prévoir ce qu'il fera des données qui lui auront été transmises. Son devenir ne se résume jamais à une programmation, fût-elle génétique. Le sujet se situe toujours au-delà de ce qu'on prédit de lui et de ce qu'on pense pour lui. Ainsi, il semble que le risque soit davantage celui de la capture de l'enfant par un fantasme de programmation que sa détermination génétique en tant que telle. En effet, « *le savoir prédictif est un savoir traumatique* »¹⁵⁴. Il mobilise un excès d'informations, de représentations et de projections angoissantes tournées vers le futur. Dès lors, la menace pour l'enfant est de rester sous l'emprise de ce qu'il croit être sa destinée. Il risque de subir un destin, déjà joué dès avant sa naissance, en essayant même d'y échapper. C'est le piège d'une pensée sans sujet, c'est-à-dire d'une pensée qui, en éliminant l'idée qu'il puisse y avoir un sujet capable de désirer, de créer et de construire son devenir, le pousse paradoxalement à accomplir ce qu'il cherche à éviter. « *Ce qu'on pense prévenir, on finit par le produire. On pousse finalement le sujet là où on voulait éviter qu'il aille. Il y a une dimension tragique dans un enchaînement mortifère* »¹⁵⁵. D'une certaine manière, la science prédictive met en scène une nouvelle forme de tragédie basée sur un destin qui se fonde de la génétique. Les forces supérieures auxquelles sont soumis les hommes ne sont plus les dieux mais les gènes. Que peut faire le sujet lorsque les dèss son jetés, lorsque son avenir est joué avant même sa conception ? Doit-il choisir la révolte où la soumission ? N'est-ce pas là le leitmotiv de toute tragédie ? Pour sortir du tragique, il faut miser sur l'imprédictible. Il faut réintroduire de l'insu là où il y a trop de savoir, de l'imprévisible là où tout semble programmer, afin de laisser une place au sujet pour exister.

¹⁵² François ANSERMET, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 121.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 122.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 124.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 133.

La maîtrise de la procréation atteint son paroxysme dans le fantasme de la programmation génétique. Paradoxalement, plus les parents sont libres de choisir, plus l'enfant risque de subir sa destinée. Les fils et les filles sont exposés à la difficulté de s'affirmer en tant que sujet. Ils sont confrontés au risque de devenir sujet dans la confrontation et la violence ou de s'effacer comme sujet en disparaissant dans le désir de l'autre (III).

III. Le prix de l'inattendu

L'arrêt du 21 novembre 2001, dit arrêt Perruche, permet de comprendre à quels extrêmes peut mener la tentation de maîtrise et ouvre le questionnement sur la difficulté de subjectivation de l'enfant. Dans cette affaire, l'Assemblée plénière de la Cour de cassation statue sur la demande en réparation de Nicolas Perruche, un jeune homme né handicapé des suites d'une rubéole contractée par sa mère pendant sa grossesse et non diagnostiquée par les spécialistes qui la suivaient. L'arrêt conclut qu'une personne née handicapée peut obtenir réparation lorsqu'une négligence médicale a empêché la mère d'être informée des risques encourus et l'a menée à poursuivre sa grossesse. En octroyant à l'enfant un droit à réparation, la Cour de cassation bouleverse la jurisprudence qui n'indemnisait jusqu'alors que le préjudice moral des parents. « *Attendu [...] que les fautes commises par le médecin et le laboratoire dans l'exécution des contrats formés avec Mme X... avaient empêché celle-ci d'exercer son choix d'interrompre sa grossesse afin d'éviter la naissance d'un enfant atteint d'un handicap, ce dernier peut demander la réparation du préjudice résultant de ce handicap et causé par les fautes retenues* »¹⁵⁶. La Cour de cassation statue ici sur le préjudice de l'enfant né handicapé. Mais que signifie cette décision ? Peut-on indemniser le préjudice d'être né ? Par ailleurs, il semble important de préciser que la demande en réparation est formulée par quelqu'un d'autre que l'enfant concerné puisque cet enfant est incapable, juridiquement, de la porter. Du point de vue du droit, seuls les représentants légaux, en l'espèce les parents, sont en mesure de parler pour l'enfant. « *Cela n'est pas sans conséquence puisqu'il est exclu que, juridiquement, l'enfant lui-même puisse faire entendre sa voix, puisse réclamer, puisse venir dire lui-même s'il estime que sa vie handicapée est pour lui un préjudice ou si le néant, l'absence de vie, eût été pour lui*

¹⁵⁶ Arrêt 21 novembre 2001, Cour de cassation, Assemblée plénière, consulté en ligne : <http://www.legifrance.gouv.fr/affichJuriJudi.do?idTexte=JURITEXT000007041543>.

préférable »¹⁵⁷. D'un point de vue psychanalytique, il ne suffit pas de formuler une demande pour en être le demandeur. On peut donc se demander qui parle vraiment dans cette réclamation. Qu'est-ce qui se joue sur l'autre scène ? La faute pour laquelle l'enfant est prêt à se battre et mourir, à qui appartient-elle ? Par cet arrêt, la Cour de cassation consacre une dérive de la tentation de maîtrise. L'enfant qui vient est attendu comme l'enfant idéal, à défaut, comme un produit génétique conforme. Cette décision dépasse le seul cadre juridique et va dans le sens d'un déni de l'inattendu du vivant. Pour demander réparation, le droit exige l'existence d'une faute, d'un préjudice et d'un lien de causalité. Il ne peut y avoir de préjudice que s'il y a violation d'un droit subjectif. Depuis la loi de 1975 dépenalisant l'interruption volontaire de grossesse, on peut considérer que la femme dispose d'un droit subjectif à l'avortement. Dès lors, lorsqu'une femme mal informée est privée de son droit à l'avortement, elle peut demander réparation d'un préjudice. Mais qu'en est-il pour l'enfant ? Quel est le droit subjectif lésé du fait que sa mère n'ait pas avorté ? Peut-il demander réparation du préjudice d'être né ? Il est impossible de faire de la vie un droit subjectif car elle est une qualité de l'être sur laquelle la volonté n'a aucune emprise. La vie est à l'origine de tous les droits subjectifs mais n'est pas un droit subjectif. « *Quel serait le droit subjectif de l'enfant qui aurait été violé, le droit de ne pas naître ? Chaque personne a-t-elle dans les attributs juridiques le droit de ne pas naître ? Absurde, parce que c'est un droit qu'elle ne peut pas exercer par définition. Elle peut se supprimer mais pour cela il faut être né. Le droit de ne pas naître ne peut être un droit subjectif* »¹⁵⁸. Ainsi, il apparaît que la Cour de cassation ne se fonde pas du droit pour prendre sa décision. L'arrêt Perruche possède une portée philosophique. Il consacre l'évolution d'une société qui ne supporte pas l'aléatoire. Le malheur ne peut être le fait du hasard, il doit être imputable ; c'est-à-dire causé par un tiers déclaré responsable. « *Il y a évidemment derrière cette problématique une autre question beaucoup plus profonde, et là les convictions personnelles sont en jeu : c'est la question de savoir si tout malheur peut être rapporté à une cause identifiée ; c'est l'idée prométhéenne que tout handicap, tout malheur est forcément un accident insurmontable, insupportable, qui doit être rapporté à une faute, c'est-à-dire, une manière très rationaliste de chasser tout accident, tout malheur, parce qu'il est une injure insupportable à la perfection qui devrait résulter de la mise en œuvre normale de la condition humaine* »¹⁵⁹. Ainsi, l'arrêt Perruche recèle un déni de l'inattendu du vivant. En remplaçant l'aléatoire de l'existence

¹⁵⁷ Laurent AYNES, « Malheur et préjudice » In *Journal français de psychiatrie* 2002/3 (n°17), p. 5, consulté en ligne : <http://www.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2002-3-page-5.htm>.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 8.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 8.

humaine par un système de cause à effet, la cour de cassation consacre un imaginaire social qui rend concevable la question de la valeur attribuée une vie. Mais comment répondre à cette question ? Quel est la valeur de la vie ? L'inattendu, aussi préjudiciable soit-il, a-t-il un prix ?

La loi du 4 mars 2002 est venue s'opposer à l'arrêt Perruche. Selon elle, « *nul ne peut se prévaloir d'un préjudice du seul fait de sa naissance* »¹⁶⁰. La demande en réparation de l'enfant n'est recevable que si la négligence médicale a aggravé un handicap préexistant. Si un défaut de dépistage a conduit à la naissance d'un enfant handicapé, seuls les parents peuvent obtenir réparation au titre de leur propre préjudice. La loi « anti-Perruche » s'est déclarée immédiatement applicable aux instances en cours. Pourtant, une jurisprudence de résistance s'est développée avec l'appui de la Cour européenne des droits de l'homme. Cette dernière a sanctionné l'application de la loi du 4 mars 2002 dans le temps car elle privait les parents de la réparation qu'ils pouvaient légitimement espérer du fait de la jurisprudence antérieure¹⁶¹. Le Conseil d'Etat a écarté l'application de la loi « anti-Perruche » aux instances en cours. La Cour de cassation est allée jusqu'à juger que la loi de 2002 ne concernait pas les enfants nés avant son entrée en vigueur (le 7 mars 2002)¹⁶². Par une décision du 11 juin 2010, le Conseil constitutionnel a validé la loi du 4 mars 2002 tout en déclarant inconstitutionnelle son application aux instances engagées avant la date de son entrée en vigueur. Ainsi, bien que l'arrêt Perruche ne soit plus d'actualité, il peut être considéré comme un tournant social. Il illustre la difficulté pour l'enfant de la maîtrise à s'affirmer en tant que sujet, confronté au risque de devenir sujet dans la confrontation et la violence ou de mourir comme sujet en disparaissant dans le désir de l'autre. L'arrêt Perruche a bouleversé la pensée juridique en l'obligeant à trancher sur une question d'ordre éthique : quel est le prix à payer afin de soutenir, envers et contre tour, l'inattendu du vivant ?

La naissance convoque l'impensable. Entre attraction et répulsion, l'origine fait toujours l'objet d'une tentation. Autrefois, l'homme s'aidait des mythes et des rites. Aujourd'hui, il dispose de la science et des technologies. Mais s'il ne cesse de progresser dans la maîtrise de la procréation, l'origine de la vie lui demeure fondamentalement inconnue. Chaque nouveau-né reste le fruit du hasard qui a uni un homme et une femme dans le mystère insondable du désir.

¹⁶⁰ Loi du 4 mars 2002 relative aux droits des malades et à la qualité du système de santé, consulté en ligne : <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=ORFTEXT000000227015&categorieLien=id>.

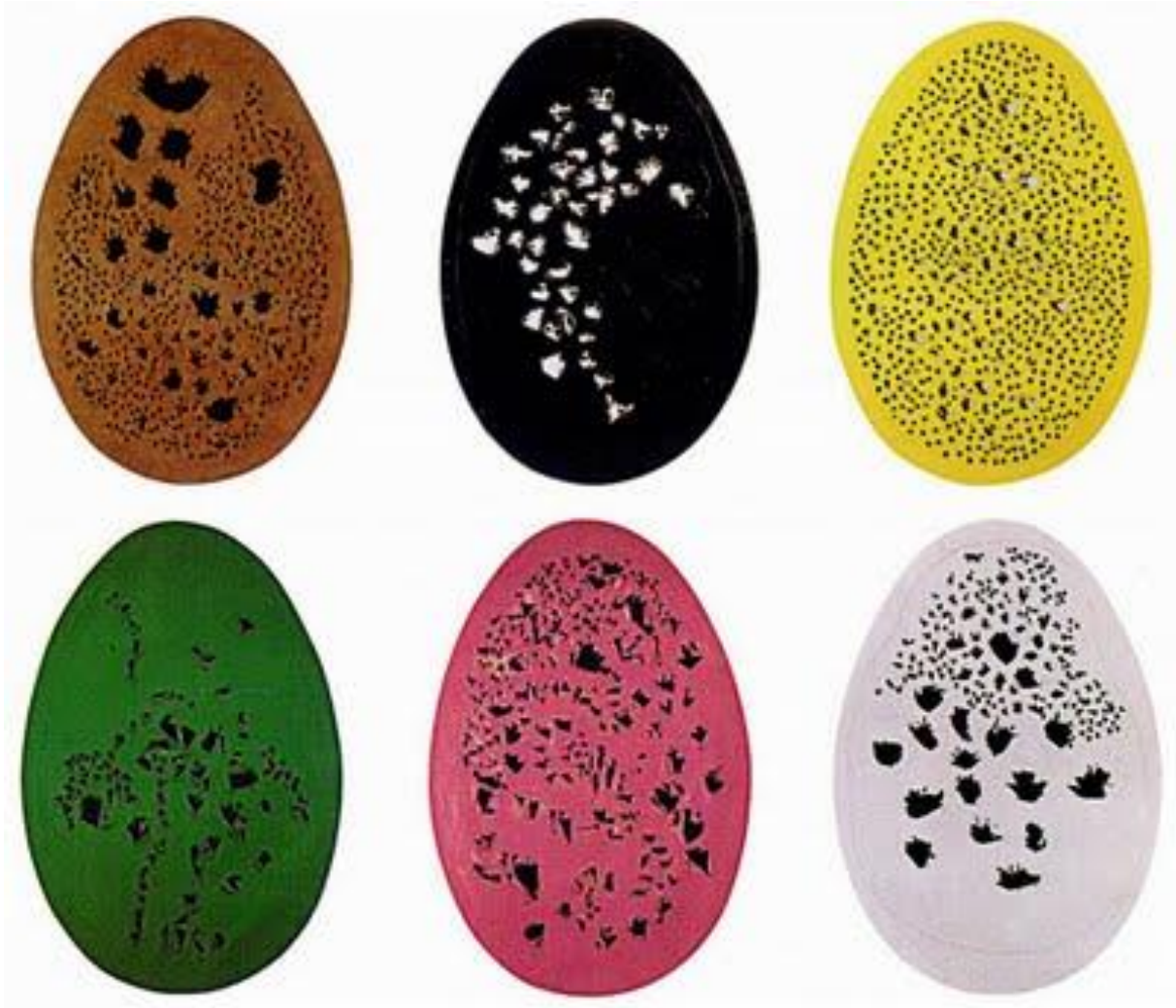
¹⁶¹ Décision Draon et Maurice, 6 octobre 2005.

¹⁶² Cour de cassation, 1^{ère} chambre civile, 8 juillet 2008.

Il est donc important de prendre de la distance à l'égard des revendications autour du désir d'enfant. Le désir impérieux fourvoie le sujet et recèle une tentation de jouissance. L'impératif du désir n'est pas d'être satisfait mais de continuer à désirer. L'enfant du désir souverain est paradoxalement l'enfant incertain, c'est-à-dire l'enfant écrasé par le poids du désir parental, contraint à rester l'enfant merveilleux ou à se battre pour s'affirmer en tant que sujet. L'enfant à tout prix est condamné à payer le prix de l'inattendu. Ainsi, à bien des égards, l'enfant de la maîtrise apparaît comme l'enfant possible : non pas celui pour lequel tout sera possible mais celui qui aura été anticipé, prédit donc maudit, fils ou fille du destin. Comment rompre le cours d'une destinée ? Comment échapper à l'entrave du désir parental ? Comment s'extraire de l'emprise de la prédiction ? Il faut réintroduire de l'insu là où tout semble saturé par le savoir, réinjecter de l'imprévisible là où tout s'annonce déjà déterminé. Si l'inattendu a un prix, il doit être payé par les parents. Devenir père ou mère se paye d'un renoncement. C'est apprendre à se déprendre de l'enfant imaginaire pour accueillir la différence, la singularité et l'imprévisibilité du fils ou de la fille à venir. Devenir parents, c'est laisser une place à l'impossible pour advenir (Titre III).

TITRE III

L'ENFANT DE LA DÉPRISE, L'ENFANT IMPOSSIBLE



LUCIO FONTANA, Concetto spaziale, La fine di Dio, 1963

Zarathoustra nomme trois métamorphoses de l'esprit : « *comment l'esprit devient chameau, le chameau lion, et enfin le lion enfant* »¹⁶³. Le chameau est au service des autres et son existence consiste à servir avec fierté. L'esprit qui se change en chameau est-il libre ? Il confond son désir avec le désir de l'autre et se condamne ainsi à vivre une existence aliénée. Toutes les choses, aussi lourdes soient-elles, il les prend sur lui : « *pareil au chameau qui, chargé, court dans le désert, ainsi court l'esprit dans son désert* »¹⁶⁴. Il ne connaît comme destin que celui qui lui a été désigné. Le lion n'est au service de personne et son existence ne dépend que de lui. L'esprit qui se change en lion est-il libre ? Il confond le désir avec la volonté. « *Il veut capturer la liberté et être maître dans son propre désert* »¹⁶⁵. Sa liberté reste enchaînée à l'illusion de sa propre volonté. L'enfant, quant à lui, jamais ne se lasse de déconstruire, de reconstruire, de créer et de réinventer le monde. Il incarne l'élan désirant qu'aucun destin ne peut enfermer. Il est la figure d'un éternel commencement qui acquiesce à la liberté. Il représente une dynamique, une poussée, une puissance créatrice ouverte sur l'indéterminé.

« *L'enfant est innocence et oubli, un nouveau départ et un jeu, une roue qui tourne d'elle-même, un premier mouvement, un « oui » sacré* »¹⁶⁶?

Comment l'enfant imaginaire, captif du désir ardent des parents, peut-il aussi être l'enfant créateur ? Comment l'enfant du destin peut-il se changer en enfant de la promesse ? Quel prix les parents doivent-ils accepter de payer pour qu'advienne l'enfant impossible ? Au-delà de l'enfant imaginaire, l'enfant impossible est l'enfant réel. Il est celui qu'on n'attend pas ou qu'on n'espère plus. Il est impensable et imprévisible. Il advient entre deux inconnues : l'énigme de l'origine et le mystère du de devenir (chapitre premier). L'enfant impossible est aussi l'enfant terrible. Il est celui qui dérange l'ordre préétabli, celui qu'on ne saisit pas où qu'on ne contrôle plus. Il est l'enfant traumatique qui fait effraction dans l'imaginaire des parents et échappe ainsi à la capture de leur désir (chapitre II). Mais finalement, le fils ou la fille dont il faut se déprendre n'est-il pas toujours cet enfant impossible ? Comment accepter de renoncer à l'enfant sur lequel on a tellement compté ? Comment admettre de se soumettre à la violence de la dépossession ? L'enfant impossible est l'enfant de l'impossible jouissance. Il est le fruit de l'amour créateur qui reconnaît la différence irréductible, l'altérité radicale, la nouveauté événementielle du fils ou de la fille à venir (Chapitre III).

¹⁶³ Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Ed. Kimé, 2012, p. 25.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 25.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 26.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 26.

CHAPITRE PREMIER

ENTRE ORIGINE ET DEVENIR : L'INDÉTERMINÉ

La vie du sujet procède de deux inconnues : l'énigme de l'origine et le mystère du devenir. C'est parce que l'origine est irreprésentable que le devenir est imprévisible. Le sujet se crée à partir d'une image manquante, un fond d'oubli. L'écart entre l'origine et le devenir est une marge de liberté qui permet au sujet de s'inventer (I). L'existence du sujet n'est pas issue d'une causalité linéaire et continue. A l'inverse, elle est marquée par la discontinuité. Entre déterminisme et liberté, il y a le temps du sujet, le temps de l'indéterminé (II). Mais alors, comment penser la transmission dans la filiation ? Que transmettent les parents à l'enfant pour lui offrir d'exister au-delà de toute destinée (III) ?

I. La disjonction de l'origine et du devenir

Si l'origine est irreprésentable, le devenir est imprévisible. Le sujet évolue entre deux inconnues : « d'où il vient » et « où il va ». Comme nous l'avons compris dans le titre précédent, chaque enfant est d'abord l'enfant du mystère. Chaque naissance rejoue l'énigme de l'origine. A la différence du commencement, l'origine est radicalement insalissable. Elle est un point d'impossible qui met la pensée en impasse. « *La question de l'origine bute donc inévitablement sur un réel inabordable. Elle ne peut être traitée par aucun savoir où elle implique un savoir non-savoir. Elle reste hors-sens. Elle n'implique aucune vérité. C'est un constat* »¹⁶⁷. C'est pourquoi chacun entreprend l'inexorable quête d'origine. Chaque enfant s'attache à habiller de fiction l'irreprésentable, à recouvrir de représentations l'inabordable. Comme l'illustre très bien François Ansermet en citant Jean Genet qui tente de réécrire son acte de naissance, toute vie commence par la violence de l'oubli : « *Je suis né à Paris le 19.12.1910. Pupille de l'Assistance publique, il me fût impossible de connaître autre chose de mon état civil. Quand j'eus 21 ans, j'obtins un acte de naissance. Ma mère s'appelait Gabrielle Genet. Mon père reste inconnu. J'étais venu au monde au 22 de la rue d'Assas. Je saurais donc quelques renseignements sur mon origine, me dis-je, et je me rendis rue d'Assas. Le 22 était occupé par la maternité. On refusa de me renseigner* »¹⁶⁸. Il manque toujours un élément. La vie se construit sur un « violent

¹⁶⁷ François ANSERMET, *Clinique de l'origine*, Nantes, Ed. Nouvelles Cécile Defaut, 2012, p. 11.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 11.

oubli »¹⁶⁹. L'origine est une blessure oubliée. On se rend sur les lieux de son avènement et on ne la retrouve pas, on n'en conserve qu'une trace : l'existence. Tout commence par une blessure et la vie – l'œuvre d'une vie – est issue de son oubli.

A l'inverse, le non-savoir sur l'origine peut se changer en un trop plein de savoir. Cela peut arriver lorsqu'il y a des événements marquants comme des traumatismes, des situations d'abandon, d'adoption, de procréation médicalement assistée... Le non-savoir est remplacé par trop de savoir, un excès de sens. L'origine devient un piège, une détermination, la cause de tout ce que le sujet pourra vivre ou produire. Le risque pour le sujet est donc de rester collé à ce qu'il pense être sa cause, la réponse adéquate au « pourquoi ? » et au « comment ? » de son existence. Il se retrouve alors enfermé dans une origine qui devient sa destinée. Pourtant, *« l'origine n'est pas un destin. Chaque sujet peut réinterpréter son origine à sa manière, en jouer, la déjouer. En jouer : c'est-à-dire continuer à en jouer, pour que les jeux ne soient pas déjà faits, pour que l'origine ne soit pas déjà prise comme une fin, une fin déjà jouée. La déjouer : c'est-à-dire dire déjouer les effets – les méfaits – de l'origine, se libérer de ce mouvement d'attraction rétrograde qui va vers un avant qui fige le devenir »*¹⁷⁰. L'enjeu n'est nullement de rejeter son origine mais de s'appuyer sur elle tout en s'en distanciant, de réintroduire de l'écart entre le passé insondable et l'avenir infini, pour devenir l'acteur et l'auteur de sa destinée. Le devenir est imprévisible parce que l'origine demeure un mystère. L'écart entre l'origine et le devenir est une marge de liberté à partir de laquelle le sujet peut s'inventer. *« C'est donc sur la page manquante de son origine que le sujet peut se construire. C'est sur cette page manquante que paradoxalement il advient. A chacun sa réponse, à chacun son invention, à chacun sa solution, à chacun son devenir, en transformant l'inaccessibilité de son origine en source de liberté »*¹⁷¹. C'est justement parce que le sujet ne sait rien de l'origine qu'il va pouvoir s'inventer. Le non-savoir sur l'origine est une source inépuisable de créativité. Le devenir reste ouvert parce que l'origine est inlassablement à réinventer. Chacun est amené à devenir l'interprète d'une part inaccessible. L'enjeu est de reprendre l'énigme universelle pour y répondre à chaque fois de manière tout à fait singulière.

¹⁶⁹ Jacqueline RISSET citée In Frédérique MALAVAL, *Les figures d'Éros et de Thanatos*, Paris, Ed. L'Harmattan, 2003, p. 64.

¹⁷⁰ François ANSERMET, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 201.

¹⁷¹ François ANSERMET, *Clinique de l'origine*, Nantes, Ed. Nouvelles Cécile Defaut, 2012, p. 17.

Il y a une disjonction entre l'origine et le devenir. Ce qui a été ne détermine nullement ce qui sera. Le temps n'est pas un lien continu. Il y a de la contingence, de la rupture, du discontinu. Entre l'infini du passé et l'infini du devenir, il y a le temps du sujet (II).

II. Le temps du sujet

Il n'y a pas de lien continu entre l'origine et le devenir mais il y a de la discontinuité, gage de liberté du sujet. L'origine n'est pas un commencement contraignant, déterminant fatalement ce qui suit. Elle est un commencement permanent à rejouer inlassablement. Elle se situe dans la contingence de l'instant. Comme l'écrit François Ansermet, « *l'origine n'est pas au commencement, mais elle est plutôt au contraire à trouver dans l'instant présent, entre deux temps du temps, où le sujet peut toujours potentiellement rejouer son origine, devenir lui-même l'origine de ce qui va suivre* »¹⁷². En effet, dans le flux continu du temps, chaque instant introduit un « *minuscule décalage* »¹⁷³ qui permet au sujet de saisir une potentielle liberté. En paraphrasant Paul Valéry, à la question « que fais-tu à chaque instant ? » le sujet pourrait répondre « Je m'invente »¹⁷⁴. L'instant peut être assimilé à ce que les grecs nommaient le *kairos* ; c'est-à-dire le moment à saisir, l'instant crucial durant lequel le sujet décide, choisit, saisit l'occasion qui l'amène à modifier le cours de son existence. L'inconscient ouvre un temps hors du temps, un « *non-temps* »¹⁷⁵, la possibilité d'un changement permanent qui permet au sujet d'aller au-delà de sa destinée. « *A chacun de décider de son usage du présent entre un passé qui n'est plus et un futur qui n'est pas encore, que le sujet participe à créer au-delà de ce qui s'impose à lui. Tel est l'enjeu de ce qui se joue entre origine et devenir. Entre déterminisme et liberté, entre structure et évènement, entre mémoire et décision. Chaque instant est potentiellement décisif. Nous sommes finalement à l'origine de ce qu'on va devenir* »¹⁷⁶. Ainsi, l'origine se rejoue sans cesse dans l'instant présent. Entre le passé et le futur, il y a une succession d'instant qui, chaque fois, donnent au sujet la possibilité de décider de son devenir. L'instant introduit une coupure, un intervalle, une discontinuité à partir de laquelle tout est potentiellement possible. Pour Hannah Arendt, « *ce petit-non-espace-temps au cœur même du temps, contrairement au monde et à la culture où nous naissons, peut seulement être indiqué,*

¹⁷² François ANSERMET, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 202.

¹⁷³ François ANSERMET, *Clinique de l'origine*, Nantes, Ed. Nouvelles Cécile Defaut, 2012, p. 180.

¹⁷⁴ « *Que fais-tu tous les jours ? – je m'invente* » : Paul VALÉRY cité *In Ibid.*, p. 180.

¹⁷⁵ François ANSERMET, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 210.

¹⁷⁶ François ANSERMET, *Clinique de l'origine*, Nantes, Ed. Nouvelles Cécile Defaut, 2012, p. 15.

*mais ne peut être transmis ou hérité du passé ; chaque génération nouvelle et même tout être humain nouveau en tant qu'il s'insère lui-même entre un passé infini et un futur infini, doit le découvrir et le frayer laborieusement à nouveau »*¹⁷⁷. En se rejouant à chaque instant, l'origine ouvre le sujet à l'indéterminé.

Il est impossible de prédire la réponse du sujet aux contingences de la vie comme à ce qui le détermine. Dans son ouvrage *Un souvenir d'enfance de Leonard de Vinci*, Freud rappelle que l'homme est tributaire du hasard dès sa conception : *« nous nous plaisons ainsi à oublier qu'à vrai dire tout dans notre vie est hasard, à partir de notre apparition par la rencontre du spermatozoïde et de l'ovule, hasard qui n'en a pas moins sa part dans ce qui, dans la nature, est loi et nécessité, mais qui n'a tout simplement aucune relation avec nos souhaits et illusions [...] Nous montrons tous trop peu de respect pour la nature qui, selon les paroles obscures de Leonard, faisant penser aux propos d'Hamlet, "est pleine d'innombrables causes qui ne sont jamais passées dans l'expérience". Chacun des êtres humains correspond à l'une des expérimentations sans nombre par lesquelles les ragioni de la nature font leur poussée dans l'expérience »*¹⁷⁸. La rencontre d'un homme et d'une femme est incalculable. L'enfant qui naît de leur union, même s'il est déterminé par eux, est imprédictible. D'autant plus qu'il sera soumis à la contingence du monde, aux répercussions des actes, des choix et des erreurs qu'il fera. L'existence humaine est partagée entre contingence et nécessité, entre déterminisme et liberté. La contingence est l'instant T qui introduit de la discontinuité et rompt la détermination du sujet. L'être humain *« est paradoxalement déterminé pour ne pas l'être : déterminé pour recevoir l'incidence de l'évènement, pour pouvoir être marqué par la contingence, mais aussi pour disposer d'une liberté qui permet de choisir et d'ouvrir le devenir à une certaine imprédictibilité »*¹⁷⁹. L'existence du sujet ne procède pas d'une causalité linéaire et continue. Bien au contraire, elle est marquée de ruptures, de bifurcations, mais aussi d'erreurs et de ratés qui participent à sa singularité. C'est d'ailleurs dans le ratage que l'homme puise l'essentiel de sa liberté. Les ratés sont les produits des formations de l'inconscient tels que le lapsus, l'acte manqué, le symptôme. Ne pourrait-on pas y ajouter la nouveauté, la surprise et la créativité ? *« Le devenir est soumis à la contingence, aux choix et à l'erreur : il va bien au-delà de tout trajet prévisible. Insister sur l'erreur, sur les ratés est une façon paradoxale de déjouer tout projet qui viserait la tyrannie d'un meilleur des mondes à la Huxley, qui transformerait les êtres humains en des êtres programmés et adaptés. Les ratés, comme la créativité – qui parfois*

¹⁷⁷ Hannah ARENDT, *La crise dans la culture*, Paris, Ed. Gallimard, 1972, p. 24.

¹⁷⁸ Sigmund FREUD, *Un souvenir d'enfance de Leonard de Vinci*, Paris, Ed. Puf, 2012, p. 86.

¹⁷⁹ François ANSERMET, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 182.

procède aussi de l'erreur à travers la serendipity – font le propre de l'être humain au-delà de tout programme »¹⁸⁰. Ainsi, le temps du sujet, plutôt qu'un temps linéaire et continue, est un temps qui procède par coupures, bifurcations, fluctuations et rétroactions. « Le temps est fait de déphasages, de retards, d'après coups, de constructions rétrospectives, d'anachronismes. Malgré cela, le sujet se construit selon un temps subjectifs qui lui apparaît sous la forme d'un enchainement continu. Pourtant, celui-ci n'est qu'un temps produit à partir de boucles rétroactives, un temps qui se travaille par un sujet qui traverse sa vie, qui traverse le temps, en étant lui-même l'acteur et l'auteur de son devenir »¹⁸¹. Ainsi, le temps du sujet se conjugue au futur antérieur : « Il aura été cet enfant-là ». Ce n'est pas le passé dont se déduit le futur, mais au contraire le futur qui permet de comprendre le passé. Ce temps grammatical complexe inverse la logique de la prédiction. Il inscrit le sujet dans l'indéterminé.

L'enfant – même à tout prix – s'inscrit toujours au-delà des prédictions et des anticipations. Entre l'origine et le devenir, il y a le temps du sujet. Un temps composé de contingences, de choix, d'erreurs et de ratés : le temps de l'indéterminé. Dès lors, comment penser la transmission dans la filiation ? Que transmettent les parents à leur enfant pour lui permettre d'exister au-delà de toute destinée (III) ?

III. L'impossible objet de la transmission

Il y a de la continuité et de la discontinuité dans la filiation. D'un côté, il y a tous ce qui est transmis par les parents, repris par l'enfant, et qui donne le sentiment d'une persévérance de la génération qui précède dans celle qui suit. D'un autre côté, chaque naissance consacre l'avènement d'un sujet qui désire, parle, agit en son nom et introduit de la discontinuité dans la filiation. Le destin consiste à répéter, reproduire, reprendre à l'identique ce qui a été transmis. A l'inverse, le désir implique d'être infidèle à ce qui nous précède par esprit de fidélité¹⁸². L'enjeu de l'enfant peut être illustré par ce que Jacques Derrida appelle « *la figure de l'héritier* »¹⁸³. A l'opposé du sens commun, l'héritier tient une place complexe et inconfortable.

¹⁸⁰ François ANSERMET, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 185.

¹⁸¹ François ANSERMET, *Clinique de l'origine*, Nantes, Ed. Nouvelles Cécile Defaut, 2012, p. 16.

¹⁸² « *Etre fidèle par esprit de fidélité* » : Jacques DERRIDA, *De quoi demain... Dialogues*, Paris, Ed. Galilée, 2001, p. 15.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 15.

« *Il doit toujours répondre à une sorte de double injonction, à une assignation contradictoire : il faut d'abord savoir et savoir réaffirmer ce qui vient "avant nous", et que donc nous recevons avant même de le choisir, et de nous comporter à cet égard en sujet libre* »¹⁸⁴. La filiation se fonde d'un paradoxe. Le sujet doit accueillir un héritage qu'il n'a pas choisi et qui lui échappe en partie. « *Il doit tout faire pour s'approprier un passé dont on sait qu'il reste au fond inappropriable* »¹⁸⁵. Dans le même temps, le sujet doit relancer, réinterpréter, recréer l'héritage pour le maintenir en vie et continuer à vivre à travers lui. « *La vie, au fond, l'être-en-vie, cela se définit peut être par cette tension interne de l'héritage, par cette réinterprétation de la donnée du don, voire de la filiation. Cette réaffirmation qui à la fois continue et interrompt, elle ressemble, au moins, à une élection, à une sélection, à une décision* »¹⁸⁶. C'est la décision du désir. Le sujet du désir intervient au cœur de ce paradoxe, au lieu même de cette contradiction apparente entre la passivité de l'accueil et la décision de sélectionner, réinterpréter, transformer ce qu'il a lui-même accueilli. Pour les fils et les filles, la décision du désir implique de déconstruire pour reconstruire, de blesser ou de meurtrir, de faire violence à ce qui leur a été donné pour commencer à vivre. Mais « *si "radicale" ou inflexible que doive être une déconstruction – de blesser ou de mettre à mort. C'est toujours en réaffirmant l'héritage que l'on peut éviter cette mise à mort. Même au moment où – et c'est l'autre versant de la double injonction – ce même héritage commande, pour sauver la vie (dans son temps fini), de réinterpréter, de critiquer, de déplacer, c'est-à-dire d'intervenir activement pour qu'ait lieu une transformation digne de ce nom : pour que quelque chose arrive, un évènement, de l'histoire, de l'imprévisible à-venir* »¹⁸⁷. Pour les parents, la décision du désir nécessite une autre forme de violence. Elle implique la transmission du désir, c'est-à-dire la transmission de leur propre manque à l'enfant. Le père et la mère ne transmettent pas seulement des représentations, des idées, des nécessités. Ils transmettent aussi leurs limites, leurs défaillances, leur propre castration. Pour cela, ils doivent admettre que leur désir – même à tout prix – n'est pas tout-puissant. Ils doivent renoncer à leur jouissance pour que l'enfant puisse prendre la place qui lui revient et découvrir l'inouï de son propre désir. La transmission symbolique suppose la transmission du désir qui ouvre l'enfant – au-delà de tout ce qui le précède et le détermine – à l'indéterminé de son devenir.

¹⁸⁴ Jacques DERRIDA, *De quoi demain... Dialogues*, Paris, Ed. Galilée, 2001, p. 15.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 15.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 16.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 16.

La filiation oblige à penser une dialectique entre le continue et le discontinu. Cette dialectique prend sa source dans l'ordre symbolique, soit dans la transmission d'un manque qui ouvre le sujet à son propre désir. Mais elle s'origine également du réel, c'est-à-dire de la transmission d'un intransmissible. Elle « *tourne autour du fait que tout ne peut être transmis dans le procès de la filiation. Il y a toujours un reste, une part intransmissible* »¹⁸⁸. La filiation implique la transmission d'un vide, d'un impossible, d'un lieu vacant de toute possibilité qui, paradoxalement, permet à l'enfant de forger ses propres possibilités. « *C'est là le paradoxe de la filiation ; où un espace est ouvert pour le sujet par le fait même d'un intransmissible qui permet au sujet de trouver quelque liberté au-delà de ce qui le précède. C'est ce paradoxe – qu'il y est aussi transmission d'un intransmissible – qui permet de ne pas voir seulement la filiation à partir d'un point de vue déterministe* »¹⁸⁹. La transmission de l'intransmissible est garante de l'espace nécessaire au sujet pour advenir. C'est à partir de cet intransmissible qu'il peut choisir, inventer, créer sa destinée. L'impossible objet de la transmission rend possible l'avènement d'un sujet indéterminé. S'il n'y avait pas la transmission de cette coupure, de cette béance, de ce vide, la filiation humaine ne serait pas le fruit d'une procréation mais celui d'une reproduction : « *on passerait du même au même, produisant toujours du même ; on serait le fils de soi-même et en même temps le père de soi-même. Fils et père resteraient confondus* »¹⁹⁰. L'impossible objet de la transmission permet d'engendrer de la différence, et c'est dans la différence que le fils ou la fille trouve une possible liberté. Ainsi, il n'y a pas que de la transmission, il y a aussi de la création. L'enfant passe par la faille parentale. C'est parce qu'une béance est ouverte que quelque chose de nouveau peut surgir, qu'une histoire nouvelle, singulière et indéterminée peut commencer.

L'existence progresse entre deux inconnues : l'énigme de l'origine et le mystère du devenir. Le devenir du sujet est imprédictible parce que son origine lui demeure fondamentalement inconnue. Le sujet s'invente à partir d'un fond d'oubli. Il puise sa liberté dans la disjonction de l'origine et du devenir. Pour l'enfant à tout prix, le risque est de rester captif de ce qu'il pense être sa cause, la réponse au « pourquoi ? » et au « comment ? » de son existence. Pourtant, l'origine n'est pas un commencement contraignant. Elle se rejoue à chaque instant. Entre l'origine et le devenir, il y a le temps de l'indéterminé. Un temps marqué de ruptures, de

¹⁸⁸ François ANSERMET, « *Discussion. Mythes et langue : vecteurs de la filiation ?* » In *Filiations psychiques*, sous la direction de Olivier HALFON, François ANSERMET et Blaise PIERREHUMBERT, Paris, Ed. Puf, 2000, p. 266.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 267.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 272.

bifurcations, d'erreurs et de ratés qui rompent la détermination du sujet. Le temps du sujet se conjugue au futur antérieur : ce n'est pas le passé qui prédit le futur, mais plutôt le futur qui permet d'interpréter le passé. Dès lors, comment penser la transmission dans la filiation ? La filiation oblige à penser une dialectique entre le continue et le discontinue. Les parents ne transmettent pas seulement des nécessités à l'enfant. Ils lui transmettent aussi une possible liberté. La filiation suppose la transmission du désir qui vient bousculer l'ordre préétabli. Elle implique également la transmission d'un vide, d'un lieu vacant de toutes possibilités qui, paradoxalement, permet à l'enfant de créer ses propres possibilités. C'est pourquoi, chaque enfant – aussi anticipé qu'il soit – est aussi enfant créateur, enfant impossible, enfant réel qui vient faire effraction dans l'imaginaire des parents (Chapitre II).

CHAPITRE II

LA FILIATION TRAUMATIQUE

L'enfant qui vient n'est pas seulement le « bébé de rêve », « l'enfant merveilleux », le fruit de l'imagination des parents. Il est aussi l'enfant réel qui bouleverse l'ordre préétabli en faisant effraction dans l'imaginaire parental (I). Devenir parent n'est ni simple ni évident. Cela implique un certain nombre de renoncements. Pères et mères contractent une dette de vie à l'égard de l'enfant (II). Sous bien des aspects, la filiation semble pouvoir être considérée comme traumatique. On peut d'ailleurs se demander si la fonction parentale ne peut pas être qualifiée de « métier impossible » au sens où Freud l'entendait pour ce qu'il en est d'analyser, d'éduquer et de gouverner (III).

I. L'enfant réel

L'enfant qui vient n'est pas seulement l'enfant imaginaire. Il est aussi l'enfant réel, celui qui excède ce que les parents imaginent, anticipent et prédisent. Dès sa naissance, l'enfant incarne un paradoxe : il est même et Autre, un étranger-familier. Il est à la fois la trace d'une linéarité et la marque d'une rupture dans la filiation : « *continuité dans la lignée, discontinuité en tant que sujet* »¹⁹¹. D'un côté, il s'inscrit dans une précédence, il est le chaînon d'une succession de générations et poursuit ce que d'autres ont commencé avant lui. D'un autre côté, il révèle une coupure, un trou, un intransmissible qui implique une prise de position subjective fondamentalement imprévisible. L'enfant réel n'est pas l'enfant imaginaire. Il n'est pas non plus celui de la réalité. Il est la figure de l'altérité radicale du sujet. Comme l'écrit François Ansermet, « *l'enfant réel n'est pas l'enfant tel qu'il est. Il n'est pas réductible à l'enfant en tant que réalité concrète. Il est à situer en deçà du sujet et rappelle à l'adulte cette part de lui-même à laquelle il n'aura jamais accès. Dès sa naissance, dès son insertion dans le vivant, l'enfant incarne un réel qui le dépasse* »¹⁹². Ainsi, la rencontre avec l'enfant est d'abord une rencontre avec l'étrangeté, l'insaisissable, l'impossible du réel. Par sa différence, son imprévisibilité,

¹⁹¹ François ANSERMET, *Clinique de l'origine*, Nantes, Ed. Nouvelles Cécile Defaut, 2012, p. 27.

¹⁹² *Ibid.*, p. 27.

l'inouï de sa personnalité, l'enfant bouleverse l'ordre préétabli. Il fait effraction dans l'imaginaire des parents, une trouée dans les désirs qui l'ont précédé.

Lacan identifie deux registres de l'inconscient : l'*automaton* et la *tuché*. L'*automaton* se situe du côté de la continuité, du contraignant et du déterminant. Il caractérise le retour, la revenue, l'insistance des signes qui nous commandent et nous déterminent. Il constitue un système de traces et de représentations, un « *réseau de signifiants* »¹⁹³, déterminés par le passé et déterminants pour l'avenir. La *tuché* se trouve du côté de la rupture et de la discontinuité. Elle caractérise la « *rencontre du réel* »¹⁹⁴ qui introduit de la nouveauté. Elle est de l'ordre du non-réalisé, de l'inouï, de l'incalculable. L'*automaton* désigne la détermination inconsciente, alors que la *tuché* fait appel à l'indéterminé. « *L'inconscient tuché est l'inconscient en jeu dans ce qui n'est pas déterminé, ou de ce qui, entre la cause et l'effet, introduit une béance, un trou, quelque chose qui vient faire vaciller la relation entre la cause et l'effet, qui va vers le nouveau, l'inattendu* »¹⁹⁵. En introduisant de la rupture dans la filiation, l'enfant peut-il être considéré comme une *tuché* ? Pour Lacan, la *tuché* désigne le hasard d'une rencontre avec un réel inabordable et inassimilable. Il l'appelle aussi une « *mauvaise rencontre* »¹⁹⁶, celle qui arrive de façon soudaine et inattendue, par effraction. C'est une rencontre traumatique. « *La fonction de la tuché, du réel comme rencontre – la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée – s'est d'abord présentée [...] sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention – celle du traumatisme* »¹⁹⁷. Ainsi, la *tuché*, la « mauvaise rencontre », est tout aussi bien une « rencontre manquée ». La « rencontre manquée » n'est pas une rencontre qui n'a pas eu lieu, mais une rencontre caractérisée par un certain ratage. « *Dans ce qui fait traumatisme, la rencontre manquée réside dans l'impossibilité d'offrir un lieu en soi-même à ce qui nous arrive, y compris dans l'espace de la signification. Ce qui arrive là reste hors sens, et constitue une sorte de trou dans le monde des représentations* »¹⁹⁸. La rencontre avec l'enfant est d'abord une rencontre avec l'insaisissable, l'étrange, l'impossible du réel. L'enfant bouleverse les prédictions. Il fait effraction dans l'imaginaire des parents, une trouée dans les désirs qui l'ont précédé. D'une certaine manière, la filiation est toujours traumatique. Pour autant, la *tuché* n'ouvre-t-elle pas aussi le sujet à la

¹⁹³ Jacques LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Ed. Seuil, 1973, p. 62.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 64.

¹⁹⁵ François ANSERMET, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2015, p. 206.

¹⁹⁶ Jacques LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Ed. Seuil, 1973, p. 75.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 65.

¹⁹⁸ Jean-Daniel CAUSSE, « *Evènement, traumatisme et répétition* » In *La fabrique de l'évènement*, sous la direction Frédéric ROUSSEAU et Jean-François THOMAS, Paris, Ed. Michel Houdiard, 2009, p. 24.

nouveauté, à la surprise et à la créativité ? La « mauvaise rencontre » peut-elle se changer en « heureuse rencontre » ? Les formations de l'inconscient tel que l'acte manqué, le lapsus, le rêve ou le symptôme sont des *tuchés*. Ce sont des ratages, des points d'achoppement sur lesquels le sujet bute et vacille. Toutefois, qu'il s'agisse de « trébucher sur les mots », de « tomber enceinte » ou de « tomber amoureux », le propre du ratage est d'introduire de l'inattendu. L'*automaton* est à inscrire du côté du nécessaire, de ce qui est déjà écrit, déjà joué. A l'inverse, la *tuché* se situe du côté du contingent, de ce qui n'est jamais déjà écrit, sans cesse à rejouer. Pour être créateur, l'enfant doit être une *tuché*, c'est-à-dire celui qui brise les déterminations familiales pour y introduire du singulier, de l'inouï, de l'indéterminé.

L'enfant qui vient n'est pas seulement « l'enfant merveilleux ». Il est aussi l'enfant réel qui bouleverse les prédictions et fait effraction dans l'imaginaire des parents. L'enfant est une *tuché* car il brise les déterminations familiales pour y introduire de l'indéterminé. La filiation est traumatique. Si l'enfant a un prix, c'est un prix hors du commerce et de l'économie. Les parents contractent une dette de vie à l'égard de l'enfant (II).

II. La dette de vie

L'apparition de l'enfant peut être vécue comme une menace pour les parents. Pères et mères peuvent associer la venue de l'enfant à un risque de disparition de soi. Doit-on s'étonner devant l'appréhension d'un futur père concernant le réaménagement de l'espace qu'entraîne l'arrivée de l'enfant ? Où placer le lit du nouvel arrivant ? La place qu'occupe l'enfant ampute-t-elle l'espace que se sont appropriés les parents ? Si un lieu est finalement trouvé, l'angoisse du père peut se calmer puis reprendre de plus belle : « Oui, mais l'enfant va grandir... Et après ? »¹⁹⁹. L'enfant prend une place que le père ne pourra jamais plus récupérer. « *L'effet provoqué par l'imminence de la naissance ne saurait être décodée comme l'addition d'un nouveau venu, mais plutôt comme la soustraction imposée à un territoire qu'on se serait attribué. L'espace propre est menacé* »²⁰⁰. S'agissant de la future mère, ce n'est pas seulement l'espace externe qu'elle doit remanier mais aussi son propre corps. La venue de l'enfant peut être vécue comme un

¹⁹⁹ Fait repris de l'article de Monique SCHNEIDER, « *La naissance, un traumatisme pour les parents ? Ce qu'en dit la psychanalyse* » In René FRYDMAN et Myriam SZEJER dir. *La naissance : histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Ed. Albin Michel, 2010, p. 488.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 488.

empiètement ou une intrusion. Elle menace alors de réduire ou d'annuler l'espace dans lequel la femme évolue, son espace corporel, le lieu de son intimité. « *On parle souvent de la mère dévorante. On oublie ainsi, en un mensonge stratégique, que la mère se vit aussi offerte à la dévoration par l'enfant* »²⁰¹. Chez le père comme chez la mère, l'enfant met en jeu la question de la place attribuée à chacun. L'enfant oblige les parents à laisser place à la génération suivante. Si la venue de l'enfant annonce la vie, elle rappelle aussi leur mort prochaine aux parents. Dans son ouvrage *Don Juan et le double*, Otto Rank souligne le nouage entre l'apparition de l'enfant et la menace d'abolition de soi. Selon lui, un fantasme est à l'œuvre dans l'esprit du père : ce dernier ne peut procréer qu'en transmettant le principe animateur au fondement de sa propre vie à l'enfant. Pour le futur père, le risque est une « *perte d'âme* »²⁰², une perte d'éternité. Il ne peut transmettre la vie qu'au détriment de la sienne. Un mythe se présente alors pour soutenir le père menacé : un double de nature divine devra se substituer à lui lors de l'accouplement et introduire dans la femme un peu de son âme immortelle pour concevoir l'enfant. « *C'était le rôle de l'amant-dieu ou héros ; auquel le mari abandonnait volontiers sa femme pour garder pour lui l'âme immortelle au lieu de la faire passer dans l'enfant* »²⁰³. Dans la mythologie grecque, Amphytrion incarne le mari qui, s'absentant, délègue son devoir à Zeus pour concevoir l'enfant. Ainsi, comme le souligne Monique Schneider, « *si Otto Rank s'est montré sensible au "traumatisme de la naissance", tel qu'il a été vécu par l'enfant, il ne s'en est pas moins montré attentif aux expériences abyssales placées sur la route des parents. Dans les trajectoires singulières, là où la lecture actuelle rend difficilement crédible l'hypothèse passant par l'intervention d'un dieu – un dieu qui serait à la fois le double de soi et l'autre soi –, on soulignera l'importance, pour le père, mais aussi pour la mère, d'être aidé latéralement par l'équivalent d'un double, tant est vertigineux, dans le fantasme, le risque d'être aspiré par les exigences du nouvel arrivant* »²⁰⁴. L'enfant qui vient ouvre la dialectique de la vie et de la mort. Il oblige les parents à monter d'un cran dans l'ordre des générations. Il leur rappelle que le retrait des uns et la condition nécessaire à la venue des autres. Il vient contrarier leur vœu secret d'éternité.

²⁰¹ Monique SCHNEIDER, « *La naissance, un traumatisme pour les parents ? Ce qu'en dit la psychanalyse* » In René FRYDMAN et Myriam SZEJER dir. *La naissance : histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Ed. Albin Michel, 2010, p. 489.

²⁰² *Ibid.*, p. 492.

²⁰³ Otto RANK, *Don Juan et le double*, Paris, Ed. Payot & Rivages, 2001, p. 193.

²⁰⁴ Monique SCHNEIDER, « *La naissance, un traumatisme pour les parents ? Ce qu'en dit la psychanalyse* » In René FRYDMAN et Myriam SZEJER dir. *La naissance : histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Ed. Albin Michel, 2010, p. 492.

Devenir parent suppose le règlement d'une dette symbolique. Le terme « symbolique » vient du mot grec *symbolos* qui signifie « jeter ensemble ». Grâce à l'ordre symbolique, l'homme n'est pas jeté seul et démuné dans le monde, mais avec l'autre et dans la précédence de l'Autre. C'est parce qu'il y a du symbolique qu'il y a de l'humain et du lien entre les hommes. La loi symbolique exige de l'homme qu'il renonce à un morceau de lui-même assimilable à un bout d'éternité. Elle limite son fantasme de toute-puissance en lui rappelant qu'il doit une mort à la vie et que tout ne lui est pas permis car au-delà de l'interdit demeure l'impossible. L'endettement originaire pose une limite qui ouvre le sujet à l'existence. En effet, « *la vie ne vient toujours que de la mort, le commencement, que de la fin, le Oui, que du Non* »²⁰⁵. La dette symbolique réside dans l'acceptation d'un renoncement, d'une perte, d'un manque. Elle est l'acquiescement à une mort qui constitue le cœur même de la vie. La dette symbolique est au fondement de la relation entre les générations. Elle suppose une permutation des places : que le fils devienne père pour laisser sa place à l'enfant. Elle implique que les parents prennent sur eux la mort afin d'ouvrir la vie aux suivants. Devenir parent, c'est laisser la place dont on a soi-même bénéficié pour pouvoir exister, c'est reverser vers l'avant ce qu'on a soi-même reçu pour être vivant. « *L'endettement originaire fonde ainsi une responsabilité. Il engage à utiliser ce qui a été reçu pour sa propre vie pour la vie d'autres que soi-même* »²⁰⁶. Sans cette reconnaissance de la dette, l'enfant en porte l'hypothèque. Il devient tributaire d'une dette imaginaire, c'est-à-dire redevable de sa vie, condamné à payer le prix de son existence. En effet, comme l'indique Jean-Daniel Causse, « *la dette imaginaire se construit toujours sur l'idée que ce qui a été donné n'a pas été vraiment donné, que le don n'est pas un don, mais seulement un dû, c'est-à-dire ce qui a été reçu en échange de quelque chose. Or s'il faut verser le prix de sa propre vie, comment payer l'incalculable ? Comment chiffrer le prix du don reçu ? Comment verser le prix de ce qui est infini dans le sens où il s'agit de ce qui n'appartient pas au registre de l'économie ?* »²⁰⁷. L'enfant peut ainsi passer sa vie à payer le prix d'une dette que n'auront pas soldé les parents.

Si la filiation n'est pas gratuite, son prix se situe en dehors du champ de l'économie. La venue de l'enfant engage les parents à solder une dette symbolique à l'égard de l'enfant. Ainsi,

²⁰⁵ Karl BARTH cité In Jean-Daniel CAUSSE, « *Krisis : jugement et promesse* » In *Revue d'éthique et de théologie morale*, p.300, consulté en ligne : <http://www.cairn.info/revue-d-ethique-et-de-theologie-morale-2013-HS-page-295.htm>.

²⁰⁶ Jean-Daniel CAUSSE, *Figure de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 99.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 98.

devenir parent n'a rien de simple ni d'évident. On peut même se demander si être père ou mère ne relèverait pas des métiers impossibles (III).

III. Père et mère, deux métiers impossibles ?

Dans son ouvrage, *L'analyse finie et l'analyse infinie*, Freud énonce qu'analyser, éduquer et gouverner sont trois métiers impossibles : « *il semblerait presque qu'analyser soit le troisième de ces métiers "impossibles", dans lesquels on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant. Les deux autres, connus depuis beaucoup plus longtemps, sont éduquer et gouverner* »²⁰⁸. Qu'entend Freud par « métiers impossibles » ? Quel est ce « succès insuffisant » qui semble en être la principale caractéristique ? En considérant qu'être père ou mère ne se résume jamais à éduquer un enfant, peut-on ajouter la fonction de parent aux trois métiers impossibles préexistants ? Analyser, éduquer et gouverner sont des métiers impossibles car ils buttent sur le réel, l'altérité radicale du sujet. Malgré une potentielle tentation de maîtrise, chacun est confronté à une part du sujet insaisissable, inaccessible, en dehors du champ du savoir et de l'espace des représentations. Aucun n'est capable de dire, prédire, calculer le bien ou la vérité du sujet. Analyser, éduquer et gouverner sont déterminés à rater, manquer, tomber à côté de l'essence du sujet. N'est-ce pas là une caractéristique essentielle de la fonction parentale ? En effet, le père et la mère ne connaissent jamais pleinement leur enfant. Une part de lui leur demeure inaccessible, impossible à dire ou à prédire. C'est là même que l'enfant puise sa liberté. Ainsi, le constat de Freud n'a rien à voir avec de la désespérance. C'est justement parce que ces métiers ratent qu'ils réussissent. Analyser, éduquer, gouverner – être parent aussi – c'est apprendre à miser sur l'impossible.

L'impossible s'oppose à l'impuissance. Alors que l'impuissance sidère, l'impossible ouvre le sujet au désir et à la créativité. Le discours de l'impuissance est ponctué de « je ne peux pas » ou de « je ne peux plus ». Dans le champ de la filiation, on peut très bien imaginer un parent s'exclamer à l'égard de son enfant : « je n'arrive pas à lui faire entendre raison ! » ou encore « je ne peux plus le garder près de moi... ». C'est toujours l'aveu d'une perte de pouvoir par rapport à un objectif ardemment désiré. C'est la souffrance suscitée par une jouissance inaccessible qui reste néanmoins envisagée comme possible. A l'inverse, l'impossible conduit le sujet à admettre que la jouissance recherchée est inaccessible par structure. Il l'amène à

²⁰⁸ Sigmund FREUD, *L'analyse finie et l'analyse infinie*, Paris, Ed. Puf, 2012, p. 98.

reconnaître une limite qui, au lieu de fermer l'horizon, se trouve être la source même de la créativité. Dans le Séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan énonce qu'il n'y a de création qu'*ex nihilo*. Il soutient que toute création est une sublimation à partir de rien, d'un espace vide, de l'impossible du réel. A la différence de Freud, Lacan soustrait la sublimation au champ de l'imaginaire pour l'inscrire dans le réel. La sublimation n'est pas la déviation de l'énergie sexuelle vers un but culturel. Elle n'est pas non plus la transformation des pulsions de l'artiste en une œuvre communicable et partageable. Elle est l'acte par lequel le sujet crée des représentations à partir de ce qui est fondamentalement irréprésentable. Lacan reprend l'exemple du potier de Heidegger. Tout le travail de création du potier consiste à cerner un vide avec de la matière. Le potier donne forme à un vide central, et son œuvre est issue de ce vide. Comme le souligne Jean-Daniel Causse, « *la sublimation stricto sensu est à situer du côté du réel dans son rapport avec Das Ding, la Chose freudienne. Elle donne une représentation à ce qui n'a pas de représentation, qui est un trou dans l'image ou un vide central. Dans cette perspective, Lacan définit la sublimation comme ce qui élève l'objet [...] à la dignité de la Chose* »²⁰⁹. Lacan considère que le vase du potier est « *un objet fait pour représenter l'existence d'un vide au centre du réel qui s'appelle la Chose, ce vide, tel qu'il se présente dans la représentation, se présente comme un nihil, comme rien. Et c'est pourquoi le potier [...] crée le vase autour de ce vide avec sa main, le crée comme le créateur mythique, ex nihilo, à partir du trou* »²¹⁰. Toute création résulte de la capacité subjective à faire surgir quelque chose de ce qui n'est pas encore, de ce qui n'est encore rien. La création *ex nihilo* n'est pas réservée à l'artiste et à son œuvre. Elle concerne la vie du sujet. Elle est ce qui permet à chacun d'inventer la forme singulière de son existence à partir d'un vide central et fondamental, gage de liberté. Ainsi, pour les parents, miser sur l'impossible consiste à reconnaître chez l'enfant ce point de réel, ce vide central, cet impossible sur lequel ils n'ont pas d'emprise. Ils doivent accepter de se soustraire, consentir à ne pas occuper ce vide, cette place vacante, pour que l'enfant puisse sublimer et continuer ainsi à s'inventer. « *Au fond, l'acte de création au sens où Lacan l'entend, consiste en ceci que la création n'est pas une reproduction. Elle est la marque d'un singulier, de ce qui n'existe pas deux fois de la même façon et qui fait donc œuvre d'un seul. Il y a ce qui s'invente à condition qu'il y ait ce lieu – le lieu de l'Autre – qui est un lieu de vide, de cette façon, ouvert*

²⁰⁹ Jean-Daniel CAUSSE, « *Le concept de création ex nihilo et ses enjeux cliniques* » In Frédéric VINOT et Jean-Michel VIVES dir. *Les médiations thérapeutiques par l'art*, Toulouse, Ed. Erès, 2014, p. 181.

²¹⁰ Jacques LACAN, *Le Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Ed. Seuil, 1986, p. 146.

au champ de la représentation »²¹¹. En misant sur l'impossible, pères et mères laissent place à la singularité, l'altérité, la nouveauté ; la puissance créatrice de l'enfant.

L'enfant qui vient n'est pas seulement « l'enfant merveilleux » qui comble les espoirs et les attentes des parents. Il est aussi l'enfant réel qui fait effraction dans l'imaginaire parental. La filiation est traumatique. La rencontre avec l'enfant est d'abord une rencontre avec l'étrange, l'insaisissable, l'impossible du réel. L'enfant est une *tuché* car il brise les déterminations familiales pour y introduire de la nouveauté. A l'opposé de l'idée largement répandue aujourd'hui, *avoir* un enfant n'a rien de simple ou d'évident. Cela suppose un certain nombre de renoncements. Pour les parents, l'enjeu est toujours celui d'une soustraction. Ils doivent savoir se retirer pour permettre à l'enfant d'exister. La filiation n'est pas gratuite. Elle engage les parents à s'acquitter d'un prix symbolique, une dette de vie, à l'égard de l'enfant. Ainsi, il semble qu'on puisse ajouter la fonction parentale aux « métiers impossibles » déjà identifiés par Freud. Devenir parent, c'est consentir à buter et vaciller sur l'impossible de l'enfant. Le « ratage » parental est un gage de liberté pour l'enfant : les fils et les filles trouvent toujours leur chemin dans les failles des anticipations et des prédictions, au-delà de la jouissance des parents. Dès lors, comment penser l'amour parental ? En quoi est-il spécifique ? Dans le titre premier, nous avons vu la violence mortifère que recèle l'amour narcissique. A présent, comment penser une violence permettant à l'amour d'être vivant ? A l'opposé de la passion, il convient de réfléchir à un amour ouvrant à l'enfant l'espace et l'impulsion nécessaires à la découverte de son propre désir. Un amour créateur reconnaissant le mystère insondable, l'altérité radicale, la nouveauté événementielle de l'enfant impossible (chapitre III).

²¹¹ Jean-Daniel CAUSSE, « *Le concept de création ex nihilo et ses enjeux cliniques* » In Frédéric VINOT et Jean-Michel VIVES dir. *Les médiations thérapeutiques par l'art*, Toulouse, Ed. Erès, 2014, p. 192.

CHAPITRE III

DE LA PASSION À L'AMOUR CRÉATEUR

Comme nous l'avons compris dans le titre premier, l'amour ne peut être exempt de violence. D'un côté, il y a la violence unifiante, dévorante, mortifère de la passion. D'un autre côté, il y a une autre violence, puissance de vie, qui sépare qui délie (I). L'amour créateur extirpe l'enfant de la capture de l'Un pour le reconnaître en tant qu'Autre (II). Il soutient l'évènement singulier et imprévisible que constitue la naissance de l'enfant. Il porte en lui l'avènement de l'enfant impossible (III).

I. Une violence puissance de vie

Dans le champ de la filiation, l'amour peut être pensé à partir du récit biblique du jugement de Salomon (Le premier livre des Rois 3). Dans ce texte, deux prostituées se présentent au roi Salomon pour qu'il rende justice en les départageant. Toutes deux clament être la mère d'un seul et même enfant. Chacune prétextant que l'autre a échangé son fils mort contre le sien vivant. Après les avoir entendues, le roi Salomon réclame son épée en prononçant la parole suivante : « *coupez l'enfant qui vit, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre* ». La première femme s'insurge et décide de renoncer à l'enfant. La seconde femme, quant à elle, consent en refusant de se déposséder de l'enfant. L'épisode biblique signifie que le renoncement, la séparation et la perte fondent l'amour du père et de la mère pour son enfant. Selon le roi Salomon, la mère ne peut être que la première femme car elle accepte de se séparer de l'enfant pour le laisser vivre. A l'inverse, la seconde femme préfère faire mourir l'enfant plutôt que de le perdre. Son amour procède d'une logique sacrificielle. Elle choisit d'anéantir l'enfant plutôt que de s'en séparer pour ainsi le posséder à jamais. Il ne s'agit donc pas d'un amour mais d'une passion meurtrière. Le récit manifeste également que le parent n'est pas forcément celui à qui l'enfant appartient par la chair et par le sang. Peu importe l'origine biologique de l'enfant, la filiation est d'ordre symbolique. Elle relève du tranchant d'une parole qui sépare et qui délie. Le véritable parent est celui qui consent à faire l'épreuve de la violence du renoncement. L'amour parental ne peut être pensé qu'à partir de cette violence, puissance de vie, qui sépare et qui délie pour permettre à l'enfant d'être vivant.

La difficulté de l'amour parental tient dans un paradoxe insurmontable : aimer son enfant, c'est accepter d'y renoncer. C'est l'aider à se détacher progressivement de soi pour qu'il puisse s'attacher à d'autres. L'amour parental n'est pas une possession. Il doit permettre à l'enfant de vivre, un peu plus chaque jour, loin de soi, avec d'autres, ailleurs. En outre, il faut souligner la particularité de l'enfant comme objet d'amour. Le parent sait d'avance que, sans que l'amour n'en soit en rien épuisé, il sera un jour séparé de son fils ou de sa fille par la mort. Le parent ne voit jamais grandir la totalité de ce qu'il a semé. L'amour parental doit trouver une satisfaction dans la non-possession, voire dans la dépossession de l'enfant. C'est là tout l'enjeu de la transmission. « *Nous devons à nos fils et à nos filles de leur transmettre ce qui leur permet de nous quitter, c'est-à-dire ce qui offre d'exister à une place distincte de la nôtre, singulière, unique* »²¹². Ainsi, les parents ne doivent pas seulement à leur enfant du bien-être, de la tendresse et de l'amour. Comme l'écrit clairement Philippe Julien, « *ce qui est surprenant, c'est que la vraie filiation est d'avoir reçu de ses parents le pouvoir de les quitter à jamais* »²¹³. Ne pas laisser l'enfant quitter – au nom d'un amour puissant ou d'une passion violente – traduit le désir de le garder sous son emprise et de se survivre à travers lui. C'est l'enfermer dans une monstrueuse capture. C'est lui faire croire qu'il se trouve redevable d'une dette imaginaire de réciprocité. En d'autres termes, c'est le laisser penser qu'il doit reverser à ses parents autant d'amour qu'il en a reçu d'eux. Or, l'amour descend mais ne remonte jamais le cours des générations. La seule dette dont l'enfant est redevable est une dette symbolique. Il s'agit pour lui de reverser l'amour qu'il a reçu vers l'avant, c'est-à-dire en se tournant vers la génération qui suit. « *Il ne s'agit pas de rendre le don de vie – telle est la mauvaise dette –, mais de la donner à son tour selon une logique de la génération qui toujours descend et qui ne remonte jamais. On ne peut pas rendre ce qu'on a reçu et on n'a pas à le rendre. On peut seulement donner à son tour. On peut verser devant soi, vers la génération d'après, ce qui a été reçu* »²¹⁴. Comme le disait Françoise Dolto, honorer ses parents, c'est s'en aller, parfois en leur tournant le dos, en montrant qu'on est devenu un être humain à même de s'assumer, responsable de ses actes et sujet de son désir²¹⁵.

²¹² Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 99

²¹³ Philippe JULIEN, *Tu quitteras ton père et ta mère*, *Supra*, p. 75

²¹⁴ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, *Supra*, p. 99

²¹⁵ « *Honorer ses parents, c'est très souvent leur tourner le dos et s'en aller en montrant qu'on est devenu un être humain capable de s'assumer* » : Françoise DOLTO cité In Philippe JULIEN, *Tu quitteras ton père et ta mère*, Paris, Ed. Flammarion, 2000, p. 75-76.

L'amour créateur se fonde d'une « *dé-prise* », d'un « *laisser-être* »²¹⁶. Cela n'est pas aussi simple qu'il y paraît. A l'instar de la parole du roi Salomon, l'acte qui tranche, sépare et délie le parent de son enfant constitue une véritable violence. Mais cette violence est une puissance de vie. En outre, elle permet aux parents et à l'enfant de se rencontrer vraiment (II).

II. Une rencontre au-delà du possible

Selon Emmanuel Levinas, la relation entre un parent et son enfant est ouverte sur le mystère de l'Autre. Dans l'ouvrage *Ethique et infini*, au sein d'un chapitre consacré à l'amour et la filiation, Levinas définit le concept de filialité comme « *une relation avec autrui où autrui est radicalement autre, et où cependant il est, en quelque façon, moi ; le moi du père a affaire à une altérité qui est sienne, sans être possession ni propriété* »²¹⁷. Levinas souligne ici un aspect tout à fait essentiel de la filialité : pour les parents, l'enfant est même et Autre. Il est à la fois semblable et altérité radicale. Plus loin, Levinas détermine la particularité qui fait toute la complexité de la relation du parent au fils ou à la fille qu'il a mis au monde : « *le fait de voir les possibilités de l'autre comme vos propres possibilités, de pouvoir sortir de la clôture de votre identité et de ce qui vous est imparti vers quelque chose qui ne vous est pas imparti et qui cependant est de vous – voilà la paternité* »²¹⁸. L'enfant manifeste des possibilités qui sont pour son père et sa mère impossibles tout en étant leurs propres possibilités. Levinas appelle cette relation paradoxale une relation « au-delà du possible ». Selon lui, « *considérer autrui comme son fils, c'est précisément établir avec lui ces relations [...] "au-delà du possible"* »²¹⁹. Mais alors, comment comprendre le concept de filialité de Levinas ? Qu'en est-il exactement de cette relation parent-enfant ouverte sur le mystère de l'Autre ? Que signifie réellement établir avec autrui une relation « au-delà du possible » ?

Une première lecture laisse penser que Levinas considère l'enfant comme le simple prolongement de son père, où encore comme une projection fantasmatique de celui-ci. Toutefois, en lisant attentivement le texte, on s'aperçoit que le concept de filialité n'a rien à voir avec un processus d'identification. Cet « au-delà du possible » qui caractérise la relation d'un parent avec son enfant se situe en dehors du registre spéculaire et de la capture narcissique.

²¹⁶ Philippe JULIEN, *Tu quitteras ton père et ta mère*, Paris, Ed. Flammarion, 2000, p. 76.

²¹⁷ Emmanuel LEVINAS, *Ethique et infini*, Paris, Ed. Fayard, 1982, p. 72.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 73.

²¹⁹ *Ibid.*, 1982, p. 74.

Pour Levinas, l'enfant n'est pas le simple prolongement de son père ou de sa mère. Il existe au-delà de ses parents. La scène fantasmatique est traversée par le fait que cet « au-delà du possible » renvoie à l'altérité de l'enfant. En paraphrasant Levinas, on peut affirmer que considérer autrui comme son fils revient à reconnaître en lui une part insaisissable, une altérité radicale, l'impossible du réel. En ce sens, l'enfant vient pointer l'impossible du père. L'impossible étant ici à entendre comme le mystère qui s'ouvre avec la nouveauté singulière et imprévisible de sa venue au monde. Dans cette perspective, la relation « au-delà du possible » s'allie fort bien à ce que Levinas appelle l'*Infini* et qu'il oppose à la *Totalité*²²⁰. La Totalité renvoie au monde de l'Un. Elle constitue un système fermé qui prétend tout englober. C'est l'univers du « tout voir » et du « tout savoir ». C'est le carcan de la monstrueuse capture. A l'inverse, l'*Infini* caractérise le monde de l'Autre. Il désigne ce qui ne cesse d'échapper à la globalité du système. C'est une trouée dans le registre du « voir » et du « savoir ». Il se situe hors du champ des représentations. « *L'Infini Lévinassien relève d'une pensée de l'excès : se trouve en l'être humain un excès ou un surcroît qui rend l'être impossible à cerner et qui marque chacun du sceau de l'étrangeté* »²²¹. Dès lors, considérer autrui comme son enfant, c'est reconnaître en lui cette part d'étrangeté qui échappe fondamentalement à toute capture. En effet, pour Levinas, « *ni les catégories du pouvoir ni celles de l'avoir ne peuvent indiquer la relation avec l'enfant. [...] La paternité n'est pas simplement un renouvellement du père dans le fils et la confusion avec lui. Elle est aussi l'extériorité du père par rapport au fils. Elle est un exister pluraliste* »²²². Cela signifie qu'un parent ne peut se retrouver en son enfant qu'en lui reconnaissant l'altérité radicale dont il se sait, par ailleurs, lui-même constitué. De sorte que « *dire "il est moi" ne signifie pas, en effet, "il est semblable à moi" comme dans une simple logique de projection narcissique. "Il est moi" signifie que le père salut en son fils l'altérité dont il se sait aussi constitué lui-même. Il désigne dans le fils ce qui est aussi en lui-même : le mystère imprenable de l'être* »²²³. Ainsi, il apparaît que parent et enfant ne se rejoignent ni dans une capture narcissique, ni dans la jouissance de l'Un. L'un et l'autre se retrouvent dans ce qui les sépare à jamais : leur insaisissable altérité.

²²⁰ Référence à l'ouvrage d'Emmanuel LEVINAS, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Ed. Poche, 1990

²²¹ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation, Supra*, p. 51

²²² Emmanuel LEVINAS, *Le temps et l'autre, Supra*, p. 85-86

²²³ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation, Supra*, p. 51

L'amour créateur implique cette ouverture de l'Un à l'Autre. L'amour créateur est celui qui porte la nouveauté singulière et imprévisible de l'enfant. Il s'adresse à l'enfant au-delà du possible de ses parents. Il consacre l'avènement de l'enfant impossible (III).

III. L'avènement de l'enfant impossible

En entrant dans le « *roman familial* »²²⁴, chaque enfant hérite d'une histoire qui le précède et qui exerce sur lui une force de détermination. Par ailleurs, comme nous l'avons compris, l'amour parental renferme une violence qui peut être assimilée à une puissance de vie comme à une force de mort. « *Tout un héritage généalogique, transgénérationnel, constitue ainsi ce que nous sommes et portons en nous-même : le désir parental – et quel désir ? – ou sa carence, les blessures familiales et la vitalité reçue par l'antécédence, les mensonges où les culpabilités qui se perpétuent sur plusieurs générations, etc.* »²²⁵. Chaque nouveau venu se trouve soumis à un certain pouvoir de détermination. Cela signifie que tout homme naît aliéné à une histoire et à un désir qui lui échappent en partie et qui pourtant, parfois, se répètent et le contraignent comme une véritable malédiction. En ce sens, la théorie psychanalytique pose le postulat de la détermination inconsciente. Mais il convient alors d'être vigilant : admettre qu'un pouvoir de détermination opère sur l'enfant ne signifie nullement qu'il faille l'y réduire. Comme nous l'avons vu, la filiation n'est ni linéaire ni continue. L'enfant qui vient introduit du discontinu. Il brise les déterminations familiales et ouvre le champ de l'indéterminé. Il évolue entre déterminisme et liberté. Dès lors, « *nous avons à soutenir qu'un sujet, au sens où Freud en établit la théorie comme sujet de l'inconscient – n'est pas au pouvoir de la détermination. Il n'est pas soumis au destin familial et culturel qui, il est vrai, le constitue par ailleurs. C'est l'inverse : le sujet de l'inconscient est l'indéterminé, c'est-à-dire celui qui n'est pas déjà su, déjà écrit mais qui est à venir. Le sujet n'est pas là où il pense (ni là où on le pense) ; il n'est pas là où il se voit (ni là où on le voit) ; il est à l'insu de l'autre comme de lui-même. En ce sens, la psychanalyse doit être comprise comme une pensée de l'anti-destin* »²²⁶. L'enfant – même à tout prix – n'est pas déterminé par les désirs qu'ils l'ont précédé. Bien que sa conception soit maîtrisée, sa naissance programmée, son image et ses traits de caractère

²²⁴ Sigmund FREUD, « *Le roman familial des névrosés* » In *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Ed. Puf, 1973, p. 157 à 160.

²²⁵ Jean-Daniel CAUSSE, *Figures de la filiation*, Paris, Ed. Cerf, 2008, p. 48.

²²⁶ *Ibid.*, p. 48-49.

anticipés, il n'en demeure pas moins impossible à dire ou à prédire. Il reste une figure de l'impossible, une puissance de l'indéterminé. L'enfant qui vient peut très bien être illustré par l'œuvre de Lucio Fontana intitulée *Concetto spaziale, La fine di Dio*. Celle-ci représente une série d'œufs opaques et troués. Il est impossible de savoir ce que ces œufs contiennent. Leur éclosion ne peut être qu'une surprise. La naissance qu'ils laissent espérer n'arrive jamais tout en ne cessant jamais d'arriver. Elle s'envisage, s'imagine sans pour autant se laisser capturer. Elle annonce l'indéterminé. A l'instar de l'enfant qui vient, les œufs de Fontana sont à la fois marqués du sceau de l'impossible et ouvert sur l'infini des possibilités. Peu importe la nature du désir dont il procède, l'enfant est appelé à advenir dans la nouveauté singulière et imprévisible de son être. Nous pouvons reprendre ici le célèbre impératif freudien : « là où c'était, le sujet doit advenir ». La dimension éthique de cette formule consiste à miser sur l'impossible. La formule révèle que l'infini des possibles demeure ouvert au sujet malgré tout ce qui le capture et le détermine. Dans le champ de la filiation, nous sommes tentés de reformuler la maxime freudienne comme suit : « là où c'était, l'enfant doit advenir en tant que sujet de l'évènement », ou encore « là où c'était, l'enfant impossible doit advenir ».

L'évènement peut être défini comme ce qui arrive, ce qui apparaît, ce qui surgit de manière singulière et imprévisible. Pour Jacques Derrida, l'évènement est ce qui survient sans qu'on s'y attende mais dont il faut néanmoins répondre car il engage notre responsabilité. « *Voilà ce que peut être, ce que doit être un évènement digne de ce nom, une arrivance qui me surprenne absolument et à quoi et à qui je ne puisse pas, je ne doive pas ne pas répondre – de façon aussi responsable que possible : ce qui arrive ou ce qui fond sur moi, ce à quoi je suis exposé, au-delà de toute maîtrise* »²²⁷. Jean-Luc Nancy évoque « la surprise de l'évènement ». La surprise n'accompagne pas simplement l'évènement. Elle n'est pas seulement l'une de ses caractéristiques. La surprise est l'évènement lui-même. Elle en constitue l'essence et l'être. L'évènement ne peut donc pas être prévu, anticipé ou programmé. Il est l'inattendu ou, plus exactement, ce à quoi on ne s'attend pas alors même qu'on l'attend. « *Dans une naissance et dans une mort – exemple qui n'en sont pas, qui sont plus que des exemples, qui sont la chose même – il y a de l'évènement, quelque attendu qu'il ait pu être. Ce que l'on peut aussi formuler de cette façon : ce qui est attendu, ce n'est jamais l'évènement, c'est l'avènement, le résultat, c'est ce qui arrive. Au bout de neuf mois, on s'attend à la naissance : mais qu'elle ait lieu, c'est l'inattendu structurel de cette attente* »²²⁸. L'évènement est ce qui arrive et qui, en arrivant, se

²²⁷ Jacques DERRIDA, *De quoi demain... Dialogues*, Paris, Ed. Galilée, 2001, p. 91.

²²⁸ Jean-Luc NANCY, *Etre singulier pluriel*, Paris, Ed. Galilée, 1996, p. 193.

situé toujours au-delà de ce qui était attendu. Il excède toute anticipation. Il convoque l'inouï, l'impensable, l'imprévisible. Pour Jean-Daniel Causse, « *l'évènement est un messianisme et une promesse, mais une promesse sans contenu, une promesse qui ne peut que soutenir un "il vient" sans pouvoir en désigner le contenu ni la forme* »²²⁹. L'enfant qui vient est toujours la promesse d'un à-venir indéterminé. C'est un sujet de l'évènement, un enfant impossible. L'impossible se noue à l'évènementialité car avant d'arriver l'évènement ne peut apparaître que comme impossible. Comme l'écrit Derrida, « *cette expérience de l'impossible conditionne l'évènementialité de l'évènement. Ce qui arrive, comme évènement, ne doit arriver que là où c'est impossible. Si c'était possible, si c'était prévisible, c'est que cela n'arrive pas* »²³⁰. Il n'y a d'évènement qu'impossible. L'impossible n'est pas à comprendre comme le contraire du possible. Il n'est pas à entendre comme ce qui n'est pas possible. Pour Derrida, l'impossible est ce qui hante le possible et permet d'envisager la possibilité de l'impossible²³¹. L'enfant impossible est, paradoxalement, l'enfant de tous les possibles. Toutefois, l'évènement ne prend pas simplement place dans ce qui lui préexiste. Il ne se laisse enfermer dans aucune attente. Il s'oppose à toute capture. L'enfant impossible, en tant que sujet de l'évènement, ne se laisse pas contenir. Il bouscule, désoriente, bouleverse l'ordre préétabli. Il fait effraction dans ce qui était déjà là. Il réalise une trouée dans les histoires et les désirs qui le précèdent. C'est en cela qu'il est traumatique. « *Dès lors, accueillir ce vient ne peut être que donner une place à ce qui n'en a pas, ce qui ne peut pas en avoir, parce qu'il n'y a pas d'espace pour cela. Il s'agit donc de se demander comment nous donnons une place à ce qui excède tout ce qui veut le contenir et qui n'entre pas dans le champ des représentations* »²³². Accueillir l'évènement consiste à dire « oui » à ce qui vient, répondre à ce qui appelle, faire une place à ce qui arrive sans jamais pour autant s'en saisir. « *L'accueil de ce qui vient n'est pas une capture, ni un droit de propriété qui transformerait l'évènement en une chose disponible* »²³³. Accueillir consiste à accepter d'être un lieu de passage provisoire, transitoire, éphémère. L'accueil est corrélatif à la perte. Savoir accueillir, c'est aussi savoir se défaire. Ainsi, accueillir l'enfant impossible en tant que sujet de l'évènement suppose de se déprendre de lui, de le laisser aller ailleurs, auprès d'autres, à la

²²⁹ Jean-Daniel CAUSSE, « *Evènement, traumatisme et répétition* » In *La fabrique de l'évènement*, sous la direction Frédéric ROUSSEAU et Jean-François THOMAS, Paris, Ed. Michel Houdiard, 2009, p. 18.

²³⁰ Jacques DERRIDA, Gad SOUSSANA, Alexis NOUSS, *Dire l'évènement, est-ce possible ?*, Paris, Ed. L'Harmattan, 2001, p. 96.

²³¹ Jacques DERRIDA, Gad SOUSSANA, Alexis NOUSS, *Dire l'évènement, est-ce possible ?*, Paris, Ed. L'Harmattan, 2001, p. 98.

²³² Jean-Daniel CAUSSE, « *Il vient. Dialogue avec John D. Caputo et sa théorie de l'évènement* », p. 425, consulté en ligne : <http://www.academia.edu/15583257/Ilvient.DialogueavecJohnD.Caputoetsath%C3%A9orieedel%C3%A9v%C3%A9nement>.

²³³ *Ibid.*, p. 425.

rencontre de son propre désir. L'amour créateur se fonde d'une « *dé-prise* » et d'un « *laisser-êtr*e »²³⁴. Il accueille l'enfant dans sa différence et, ainsi, ne le réduit pas à un objet de jouissance. Il offre à l'enfant l'espace nécessaire à la découverte de son désir. Contrairement à la passion, l'amour créateur se situe au-delà de la capture narcissique. Il ne s'adresse pas à un « autre soi-même » mais à un autre que soi-même. Sa violence est comparable à la brisure du miroir. Elle permet l'avènement de l'enfant impossible promis à un avenir singulier, inouï, indéterminé.

²³⁴ Philippe JULIEN, *Tu quitteras ton père et ta mère*, Paris, Ed. Flammarion, 2000, p. 76.

Conclusion

L'actuelle insistance sur le désir d'enfant, sur l'enfant à tout prix, cache une redoutable violence. Si nous sommes éloignés de l'époque où l'enfant était réduit au rang d'objet, désavoué en tant que sujet de droits et de libertés, il est devenu aujourd'hui l'objet d'un droit et d'une liberté. La chosification de l'enfant opère sur un nouveau versant, celui de la passion ou de l'amour débordant. L'amour est fondamentalement ambivalent. Il renferme à la fois une force de mort et une puissance de vie. Il convient donc de prendre garde à ne pas confondre la violence mortifère de la passion avec la violence de l'amour créateur qui porte la vie. La passion est une funeste capture. Elle cache de la haine et de la jalousie à l'égard de la singulière nouveauté de l'enfant. A l'inverse, l'amour créateur se situe au-delà de toute capture. Il accueille l'enfant dans sa différence et, ainsi, ne le réduit jamais à un objet de jouissance. Il reconnaît la nouveauté événementielle du fils ou de la fille à venir.

Dès lors, l'enfant à tout prix est-il l'enfant du destin ou celui de la promesse ? Paradoxalement, l'enfant du désir souverain est aussi l'enfant incertain, c'est-à-dire l'enfant pris au piège des projections fantasmatiques de ses parents, écrasé par le poids des désirs dont il procède. L'enfant de la maîtrise n'est pas l'enfant du possible, celui pour lequel, à l'instar de ses parents, tout sera possible. Il est bien davantage l'enfant possible, celui qui aura été anticipé, prédit donc maudit, fils ou fille du destin. L'enfant à tout prix est exposé à l'extrême difficulté de s'affirmer en tant que sujet. Il est confronté au risque de devenir sujet dans la confrontation et la violence ou de s'effacer comme sujet en disparaissant dans le désir de l'autre. Il est condamné à payer – au prix fort – l'inattendu de son existence.

Pourtant, si l'inattendu a un prix, il doit être réglé par les parents. Devenir père ou mère se paye d'un renoncement. C'est apprendre à se défaire de l'enfant imaginaire pour se laisser surprendre par la nouveauté événementiel de son fils ou de sa fille. L'enfant qui vient n'est jamais seulement l'enfant attendu. Il est aussi l'enfant réel qui fait effraction dans le désir des parents. La rencontre avec l'enfant est d'abord une rencontre avec l'impossible du réel. En ce sens, la filiation est traumatique. Mais c'est un trauma ouvert sur la nouveauté, la surprise et la créativité. L'enfant brise les déterminations familiales pour y introduire de l'indéterminé. La fonction parentale relève des métiers impossibles. Etre parent, c'est accepter de buter et de vaciller sur le réel de l'enfant. C'est admettre qu'une part de lui nous échappe et que, d'une certaine manière, on ne peut que le manquer. Le « ratage » parental est un gage de liberté pour

l'enfant. Les fils et les filles trouvent toujours leur chemin dans les failles des anticipations, le raté des prédictions, au-delà de la jouissance des parents.

L'enfant – même à tout prix – n'a pas de prix. Ou alors, c'est un prix qui n'appartient pas au registre de l'économie. C'est la somme des renoncements à la charge des parents. C'est un prix incalculable, incommensurable, hors de prix. C'est le prix de l'impossible.

I. Les ouvrages

- ANSERMET François, *La fabrication des enfants. Un vertige technologique*, Paris, Editions Odile Jacob, 2015
–, *Clinique de l'origine*, Nantes, Editions Nouvelles Cécile Defaut, 2012.
- ARENDRT Hannah, *La crise dans la culture*, Paris, Editions Gallimard, 1972.
- BACHELARD Gaston, *La psychanalyse du feu*, consulté en ligne : http://classiques.uqac.ca/classiques/bachelardgaston/psychanalyse_du_feu/psychanalyse_du_feu.html.
- BYDLOWSKI Monique, *La dette de vie. Itinéraire psychanalytique de la maternité*, Paris, Editions Puf, 2008.
- CAUSSE Jean-Daniel, *Figures de la filiation*, Paris, Editions Cerf, 2008.
–, *L'instant d'un geste. Le sujet, l'éthique et le don*, Paris, Editions Labor et fides, 2009.
- DERRIDA Jacques et ROUDINESCO Elisabeth, *De quoi demain... Dialogues*, Paris, Editions Galilée, 2001.
- DERRIDA Jacques, SOUSSANA Gad, NOUSS Alexis, *Dire l'événement, est-ce possible ?*, Paris, Editions L'Harmattan, 2001.
- ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, Besançon, Editions Les solitaires intempestifs, 2010.
- FEDIDA Pierre, *L'absence*, Paris, Editions Gallimard, 1978.
- FREUD Sigmund, *Le Malaise dans la culture*, Paris, Editions Flammarion, 2010.
–, *Pourquoi la guerre ?*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2005.
–, *Pour introduire le narcissisme*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2012.
–, *La question de l'analyse profane*, consulté en ligne : http://classiques.uqac.ca/classiques/freudsigmund/psychanalyse_et_medecine/psychan_et_medecine.html.
–, *Un souvenir d'enfance de Leonard de Vinci*, Paris, Editions Puf, 2012.
–, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Lonrai, Éditions Points, 2012.
–, *L'analyse finie et l'analyse infinie*, Paris, Editions Puf, 2012.
- GAVARINI Laurence, *La passion de l'enfant*, Paris, Editions Denoël, 2001.
- GIBRAN Khalil, *Le Prophète*, consulté en ligne : <http://www.editions-humanis.com/classiques.php#979-10-219-0040-0>
- GUYOMARD Patrick, *Le désir d'éthique*, Paris, Editions Aubier, 1998.

- HALMOS Claude, *Pourquoi l'amour ne suffit pas ? Aider l'enfant à se construire*, Paris, Editions Nil, 2006.
- JULIEN Philippe, *Tu quitteras ton père et ta mère*, Paris, Editions Flammarion, 2000.
- LACAN Jacques, *Les complexes familiaux*, consulté en ligne : <http://aejcpp.free.fr/lacan/193803-00.htm>.
 –, *Le Séminaire XX. Encore*, Paris, Editions Seuil, 1975.
 –, *Des Noms-du-Père*, Paris, Editions Seuil, 2005.
 –, *Le séminaire XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Editions Seuil, 1973.
 –, *Le séminaire Livre X. L'angoisse*, Lonrai, Editions du Seuil, 2004.
 –, *Le séminaire Livre VIII. Le transfert*, Paris, Editions Seuil, 2001.
 –, *Le Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Editions Seuil, 1986.
 –, *Les Lettres de l'École freudienne*, 1976, n° 17, consulté en ligne : <http://aejcpp.free.fr/lacan/1975-01-26a.htm>.
- LAPASSADE Georges, *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Editions Minit, 1963.
- LECLAIRE Serge, *On tue un enfant*, Paris, Editions Seuil, 1975.
- LEGENDRE Pierre, *Leçon IV. L'inestimable objet de la transmission. Etude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Editions Fayard, 2004.
 –, *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le père*, Paris, Editions Flammarion, 1989.
 –, *La fabrique de l'homme occidental*, Paris, Editions Mille et une nuits, 2000.
- LEMOULAND Jean-Jacques, *Droit de la famille*, Paris, Editions Ellipses, 2014.
- LEVINAS Emmanuel, *Le temps et l'autre*, Paris, Editions Puf, 2007.
 –, *Ethique et Infini*, Paris, Editions Fayard, 1982.
 –, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Editions Poche, 1990.
- LIPPI Sylvia, *La décision du désir*, Toulouse, Editions Érès, 2013.
- MALAVAL Frédérique, *Les figures d'Eros et de Thanatos*, Paris, Editions L'Harmattan, 2003.
- NANCY Jean-Luc, *Etre singulier pluriel*, Paris, Editions Galilée, 1996.
- NEIRINCK Claire et GROSS Martine, *Parents-enfants : vers une nouvelle filiation ? Question de droit et de société*, Paris, Editions La documentation française, 2014.
- NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Editions Kimé, 2012.
- PLATON, *Le Banquet*, Paris, Editions Flammarion, 2007.
- QUIGNARD Pascal, *La nuit sexuelle*, Editions Flammarion, Paris, 2007.
- RANK Otto, *Don Juan et le double*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2001.
- REBOUL Jean, *L'impossible enfant*, Paris, Editions Desclée de Brouwer, 2001.

RENAULT-BRAHINSKY Corinne, *Droit des personnes et de la famille*, Issy-les-Moulineaux, Editions Lextenso, 2015.

SEGALEN Martine, *A qui appartiennent les enfants ?*, Paris, Editions Tallandier, 2010.

SIBONY Daniel, *L'amour inconscient. Au-delà du principe de séduction*, Paris, Editions Bernard Grasset, 1983.

SOPHOCLE, *Œdipe Roi*, Paris, Editions Hachette, 2007.

TESTART Jacques, *Faire des enfants demain*, Paris, Editions Seuil.

THELOT Claude, *Anthologie de la littérature française sur la famille*, Paris, Editions Le cherche midi, 2008.

THERY Irène, *Le démariage*, Paris, Editions Odile Jacob, 1996.

VIAN Boris, *L'arrache-cœur*, Paris, Editions Pauvert, 1992.

II. Les articles

ALVAREZ Luis et GOLSE Bernard, « *Les compétences des parents* » dans *La psychiatrie du bébé*, consulté en ligne : www.cairn.info/la-psychiatrie-du-bebe--9782130621508-page-35.htm.

ANSERMET François, « *Discussion. Mythes et langue : vecteurs de la filiation ?* » dans *Filiations psychiques*, sous la direction de HALFON Olivier, ANSERMET François et PIERREHUMBERT Blaise, Paris, Editions Puf, 2000, p. 265 à 275.

AYNES Laurent, « *Malheur et préjudice* » In *Journal français de psychiatrie 2002/3 (n°17)*, p. 5 à 9, consulté en ligne : <http://www.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2002-3-page-5.htm>.

CAUSSE Jean-Daniel, « *La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs* », dans *Divine violence*, Paris, Editions Cerf, 2011, p. 67 à 98.

–, « *Filiation et transmission* » dans *Introduction à l'éthique. Penser, croire, agir*, Paris, Editions Labor et Fides 2009, p. 423 à 449.

–, « *Naître, mourir, vivre en humain* » dans *La vie humaine entre fragilité et puissance : questions de bioéthique* dans *Information évangélisation*, n°6, décembre 2010, p. 7 à 14.

–, « *Evènement, traumatisme et répétition* » dans *La fabrique de l'évènement*, sous la direction Frédéric ROUSSEAU et Jean-François THOMAS, Paris, Editions Michel Houdiard, 2009, p. 17 à 26.

–, « *Krisis : jugement et promesse* » dans *Revue d'éthique et de théologie morale*, 2013, consulté en ligne : <http://www.cairn.info/revue-d-ethique-et-de-theologie-morale-2013HS-page295.htm>.

–, « *Le concept de création ex nihilo et ses enjeux cliniques* » dans *Les médiations thérapeutiques par l'art*, sous la direction de VINOT Frédéric et VIVES Jean-Michel, Toulouse, Edition Erès, 2014, p. 179 à 197.

- , « *La cure analytique : un salut profane ?* » Consulté en ligne : <http://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2008-3-page-377.htm>.
- , « *Il vient. Dialogue avec John D. Caputo et sa théorie de l'évènement* », consulté en ligne : <http://www.academia.edu/15583257/Ilvient.DialogueavecJohnD.Caputoetsath%C3%A9orieedel%C3%A9v%C3%A9nement>.
- , « *Les fragilités actuelles du lien conjugal et l'éthique du désir* » dans *Le supplément*, septembre 2003, n°226, p. 189-197.
- , « *Faut-il brûler les humanités... ? Et si on commençait tout de suite par la psychanalyse ?* » dans *Faut-il brûler les humanités et les sciences humaines et sociales ?* Sous la direction de CONESA Marc, LACOUR Pierre-Yves, ROUSSEAU Frédéric, THOMAS Jean-François, Paris, Editions Michel Houdiard, 2013, p. 174-181.
- DERRIDA Jacques, « *La différance* » dans *Bulletin de la société française de philosophie*, 1968/3.
- DIAMANTIS Irène, « *Désir et non-désir* » dans *La naissance : histoire, culture et pratiques d'aujourd'hui*, sous la direction de FRYDMAN René et de SZEJER Myriam, Paris, Editions Albin Michel, 2010, p. 593 à 599.
- FREUD Sigmund, « *Le roman familial des névrosés* » dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Editions Puf, 1973, p. 157-160.
- , « *L'avenir d'une illusion* » dans *Œuvres complètes XVIII*, Paris, Editions Puf, 1994.
- , « *L'intérêt de la psychanalyse* », consulté en ligne : <http://psycha.ru/fr/freud/1913/internet.html>.
- , « *Les théories sexuelles infantiles* » dans *La vie sexuelle*, Paris, Editions Puf, 1969, p. 14 à 27.
- , « *Considération actuelles sur la guerre et sur la mort* » dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Editions Payot & rivages, 2001, p. 11-46.
- GAUCHET Marcel, *L'enfant du désir*, consulté en ligne : <http://www.cairn.info/revue-le-debat-2004-5-page-98.htm>.
- GAUDIN Philippe, « *L'énigme de la naissance entre philosophie et monothéisme* » dans *La naissance : histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, sous la direction de FRYDMAN René et de SZEJER Myriam, Paris, Editions Albin Michel, 2010, p. 11 à 25.
- MESLIN Michel, « *L'origine de l'humain dans certaines sociétés traditionnelles* » dans *La naissance : histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, sous la direction de FRYDMAN René et de Myriam SZEJER, Paris, Editions Albin Michel, 2010, p. 34 à 38.
- SCHNEIDER Monique, « *La naissance, un traumatisme pour les parents ? Ce qu'en dit la psychanalyse* » dans *La naissance : histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, sous la direction de FRYDMAN René et de SZEJER Myriam, Paris, Editions Albin Michel, 2010, p. 487 à 494.

Table des matières

Introduction	2
TITRE I LA PASSION DE L'ENFANT : AMOUR, VIOLENCE ET FILIATION	5
CHAPITRE PREMIER NAÎTRE AU RISQUE DE MOURIR	7
I. L'enfant victime de sa famille	7
II. La fonction du droit dans la filiation	9
III. L'enjeu de l'enfant.....	12
CHAPITRE II LA VIOLENCE AU CŒUR DE L'AMOUR	15
I. L'insurmontable incomplétude du sexe	15
II. L'intrication de l'amour et de la haine.....	17
III. La capture de l'enfant.....	19
CHAPITRE III L'ENVERS DE LA PASSION : LE SACRIFICE	22
I. De la passion de l'Un	22
II. ... Au sacrifice de l'Autre.....	24
III. La figure de l'enfant	26
TITRE II L'ENFANT DE LA MAÎTRISE, L'ENFANT POSSIBLE	29
CHAPITRE PREMIER LA TENTATION DE L'ORIGINE	31
I. La sacralisation de la naissance	31
II. En quête d'origine	34
III. L'ombilic de l'origine	37
CHAPITRE II L'IMPÉRATIF DU DESIR	40
I. Les paradoxes du désir	40
II. L'entrave du désir absolu.....	43
III. L'enfant incertain	45
CHAPITRE III L'EMPRISE DE LA PRÉDICTION	48
I. L'enfant merveilleux	48
II. La fascination du destin	50
III. Le prix de l'inattendu	53
TITRE III L'ENFANT DE LA DÉPRISE, L'ENFANT IMPOSSIBLE	57
CHAPITRE PREMIER ENTRE ORIGINE ET DEVENIR : L'INDÉTERMINÉ	59
I. La disjonction de l'origine et du devenir	59
II. Le temps du sujet.....	61
III. L'impossible objet de la transmission	63
CHAPITRE II LA FILIATION TRAUMATIQUE	67
I. L'enfant réel	67
II. La dette de vie	69
III. Père et mère, deux métiers impossibles ?.....	72
CHAPITRE III DE LA PASSION À L'AMOUR CRÉATEUR	75
I. Une violence puissance de vie	75
II. Une rencontre au-delà du possible.....	77
III. L'avènement de l'enfant impossible	79
Conclusion	83
Bibliographie	85

I. Les ouvrages.....	85
II. Les articles.....	87
<i>Table des matières</i>	89